

PER
R-438
CON

A R E U E

LABROSSE MME G
8053 BERR
MONTREAL P Q
R-
0130-V1-38 OCT 40

MODERNE

DÉCEMBRE



Roman complet

La Maison sur le Rhône

par

Nany ARSSY



1914-1939

par

Louis FRANCOEUR



LA BOURRASQUE

par

Carole RICHARD



ALBANE

par

Marthe FIEL



PLUSIEURS AUTRES
Articles et Nouvelles

15^c le numéro



Sobre en tout - la Bière me suffit



Entre nous



NOËL 1939, nous restera un souvenir bien vivace.

Pour le groupe de collaborateurs et d'employés qui, depuis avril dernier, travaillent de concert afin de redonner à la "Revue Moderne" le prestige auquel elle a droit, c'est la première célébration de Noël ensemble. Et c'est un événement qui, nous l'espérons tous, se répétera pendant bien des années à venir, dans la même maison, avec les mêmes camarades et sous d'aussi heureux auspices.

Pour la nouvelle administration, c'est la première fois que l'occasion lui est donnée de dire aux lecteurs de la "Revue Moderne" quels souhaits elle fait pour que, dans chacune des demeures où entrera notre édition de Noël, la paix, le bonheur et un plaisir sans mélange accompagnent la fête de l'Enfant-Jésus né.

C'est aussi la fin de la première année dans laquelle nous avons tous ensemble tenté de donner aux Canadiens français une revue qui puisse leur faire honneur, qui puisse leur faire passer des heures de lecture utile souvent, agréables plus souvent encore, et intéressante, nous le voulons, toujours.

* * *

Avant de mettre complètement derrière nous l'année 1939, puisque ce numéro de la "Revue Moderne" est le dernier de l'année, un mot de nos projets pour 1940 dont nous parlerons d'ailleurs plus longuement dans le prochain numéro.

Depuis longtemps on nous demandait une page pour enfants; dans l'édition de Noël vous trouverez la première de celles que nous publierons dorénavant. Incomplète encore, elle sera augmentée avec les mois et nous sommes confiants que le jour n'est pas loin où nous pourrions intéresser grands et petits presque également.

Celle que nous présentons dès ce mois-ci est essentiellement canadienne-française de conception et d'exécution. Ses auteurs, mademoiselle Rolande Sicotte et Olivier Carignan ont uni leur

talent pour la cause des plus jeunes et, à moins que nous ne nous trompions fort, les aînés trouveront aussi dans cette page de quoi se faire une pinte de bon sang tous les mois. A mesure que Dodu (c'est le caractère principal de notre page des enfants) grandira, ses activités de par le monde devraient lui créer de nouveaux amis.

* * *

Dans le domaine de la cuisine de pauvres hommes comme nous ne trouvent guère leur place, mais il ne faudrait pas que nous soyons égoïstes. Précisément pour cela notre directrice des pages féminines nous a fait consentir à lui concéder plus large la place dans nos pages et, dans l'édition courante, vous trouverez, mesdames, que plus que jamais c'est vous qui êtes reines chez nous.

De la mode à la cuisine, de la cave au grenier, conduite par la main de mademoiselle Huguette Oigny, vous trouverez sur votre route nombre de conseils fort utiles, qui vous rendront plus facile et plus agréable la besogne quotidienne de nourrir et de tenir propres votre mari et vos marmots. Comme vous ne devez pas vous-mêmes négliger votre apparence, notre directrice a toujours ses pages préparées particulièrement pour vous; toujours aussi elle a le souci de vous aider en n'oubliant pas que la plupart d'entre vous n'avez pas des heures entières à consacrer devant votre miroir.

Ainsi, lectrices et lecteurs, nous nous efforçons de satisfaire vos goûts le mieux possible. Nous est-il permis de vous demander en retour de prendre une résolution à notre égard pour l'année 1940? Celle de collaborer avec nous en nous faisant connaître très franchement ce que vous aimez et ce que vous n'aimez pas dans chaque numéro de la "Revue Moderne". Une seule chose nous importe: vous plaire. Dites-nous ce que vous désirez, et vous l'aurez.

Rolande Sicotte

"White Cap =

domine



BIÈRE
Frontenac

White Cap

Directeur : Roland BEAUDRY

Directeur littéraire : Henri GIRARD

Directeur artistique : Roger FRIGON

SOMMAIRE

ROMAN COMPLET

La maison sur le Rhône	Nany Arssy	42
------------------------	------------	----

EDITORIAL

Entre nous	Roland Beaudry	3
------------	----------------	---

NOUVELLES

La bourrasque	Carole Richard	6
Albane	Marthe Fiel	8
Monsieur Lucien, cambrioleur	Pierre Boileau	10

LE SPORT

Quinze ans avec le Canadien	Alfred "Pit" Lépine	12
-----------------------------	---------------------	----

ARTICLES

Baltique-Méditerranée	Louis Francœur	13
Sur le plancher d'un studio	Jean-M. Marcotte	18
"Les Anges dans nos campagnes"	Jeanne Bérubé	16
L'Hôpital Sainte-Justine	Henri Girard	11

CHRONIQUES MENSUELLES

Les livres	Jean Picard	17
Le film du mois		14
Nos concours		27-30
Le coin des mots croisés		32
La petite poste		26

CHRONIQUES FEMININES

La mode	Huguette Oigny	19
Gai, réveillonnons!	Colette Auclair	24
A l'heure du déjeuner	Colette Auclair	31
De la coupe aux lèvres	Annie Guilbert	25
Crochet		29

LA PAGE DES ENFANTS

Histoire de Dodu civilisé	Rolande Sicotte	28
---------------------------	-----------------	----

La Maison sur le Rhône est témoin d'une étrange lune de miel. Dans le roman complet qui porte ce titre, on voit arriver au vieux logis de la famille Rambaud deux nouveaux mariés dont l'âme est chargée d'angoisse. Au moment même où elle allait quitter Paris au bras de son époux, Marie-Rose Rambaud reçoit un billet anonyme affirmant que cet homme est un imposteur, un ex-bagnard jadis condamné pour meurtre aux travaux forcés à perpétuité. La jeune femme a le courage de dominer son émotion jusqu'à l'instant où, seule avec son mari, elle peut lui demander une explication. L'homme ne nie pas les faits, mais il explique son aventure. Marie-Rose n'est pas satisfaite. Un doute demeure en son esprit. Il faudra que les circonstances et le caractère énergique de celui qu'elle aime parviennent enfin à démontrer l'innocence de John et à rendre à la charmante jeune femme le droit de chérir son mari comme elle le désire. Roman de Nany Arssy.

C'est la veille de Noël, un vrai Noël de chez nous qui met de son côté tout le charme et tous les inconvénients de notre hiver. Antoine Ladouceur, un honnête cultivateur des environs de Montréal, est obligé de passer la veillée tout seul parce qu'il ne veut pas enlever à sa femme et à ses enfants la joie de passer cette nuit à Saint-Henri, chez son frère. Mais la bourrasque qui fait rage en décide autrement. Antoine ne reste pas seul, cette veille de Noël. Quelle aventure! Et du si beau monde! Madame Carole Richard raconte tout cela avec sa verve coutumière et dans son meilleur style.

Albane, héroïne d'une jolie nouvelle de Marthe Fiel, conserve toute la vivacité de la première jeunesse et elle trouve moyen, à vingt ans, d'allier à cette fougue les qualités les plus rares de la jeune fille bien élevée. L'amour passe sur son chemin et l'on pourrait d'abord croire qu'elle l'ignore. Mais vient une nuit de Noël...

Quinze ans avec le "Canadien", c'est un titre de gloire, surtout lorsqu'on a été membre de cette fameuse équipe à l'époque de ses plus nombreuses victoires. L'un des as du "Canadien" raconte ses souvenirs à nos lecteurs et c'est "Pit" Lépine.

Réveillonnons! Selon la coutume, dans la joie des familles, après la messe de minuit, réjouissons-nous. Notre collaboratrice Colette Auclair donne de précieux conseils à ceux qui veulent perpétuer nos belles traditions. Pas seulement un réveillonnons, mais un réveillonnons authentiquement canadien-français.

Notre concours d'histoire s'avère très populaire. Voyez, en page 30, les règlements et les noms des gagnants de ce concours amusant et instructif qui passionne les jeunes et les vieux.

La REVUE MODERNE est publiée mensuellement par la Revue Moderne Limitée à ses bureaux et ateliers, 320 est rue Notre-Dame, à Montréal; MARQUETTE 1221. Les manuscrits fournis aux éditeurs reçoivent toute la considération possible mais avec la restriction qu'ils le sont aux risques de l'auteur et sans que les éditeurs s'engagent à les accepter ou à les publier. La REVUE MODERNE laisse à ses collaborateurs l'entière responsabilité de leurs écrits. ABONNEMENT: \$1.50 pour un an. États-Unis: \$2 par année. Faire toutes remises par mandat postal, bon de poste ou chèque accepté. Enregistré comme matière postale de seconde classe au bureau de poste de Montréal.

A Midi, à la Madeleine, l'une des églises de la haute société parisienne, a lieu un mariage très chic, tandis qu'un autre mariage, celui-ci très humble, est célébré dans une petite église de Bretagne. Deux femmes, deux destinées. Laquelle des jeunes filles qui lient, le même jour, leur sort à celui de deux hommes tout différents d'allure et de condition sera la plus heureuse? La richesse ne fait pas le bonheur et la pauvreté met des entraves, parfois, à la pleine réalisation de la joie quotidienne. Le plaisir de vivre à deux exige un effort continu et la volonté de donner autant que l'on reçoit. C'est la leçon de ce roman très vivant de Marie de Wailly.

Un charmant conte de Noël que nous n'avons pu publier dans ce numéro, parce qu'il nous est parvenu lorsque nous allions sous presse, sera encore d'actualité dans notre numéro de janvier qui sera livré à nos lecteurs vers le 20 décembre. C'est l'histoire d'une petite fille pauvre et délaissée qui apprend l'existence de l'Enfant Jésus et qui trouve bien le moyen d'aller le trouver au pied de la crèche. L'auteur de ce conte, Lucienne Morency, sait dire les choses exquises comme elles doivent être dites.

Robert Choquette, dans une nouvelle intitulée Un problème à trois visages, présente comme s'ils étaient dans la vie réelle des personnages connus et estimés du public radiophile. Un jeune homme peut-il aimer trois jeunes filles à la fois? Voyez un peu comment cela arrive.

Le coeur de Nadine bat généreusement. Carole Richard nous le montre au naturel dans l'un de ses meilleurs ouvrages. Nadine ne veut pas que sa mère connaisse la pénible vérité et elle intervient à temps pour empêcher son père de faire une bêtise, mais une de ces bêtises qui apporte le malheur et souvent la honte.

Serez-vous propriétaire ou locataire? L'architecte Jean Thibodeau, qui vous pose cette question, vous facilite grandement le choix en expliquant comment on peut devenir propriétaire de sa maison à peu de frais. Un dessin original et les plans de l'architecte appuient sa démonstration. On ne demande plus qu'à se laisser convaincre.

S.O.S. L'appel de détresse retentit. Un navire est en danger tout près... Mais l'opérateur de T.S.F. ne bronche pas. Il ne veut pas transmettre le message à son capitaine. Il faut qu'il se venge. Voilà le sujet d'une nouvelle captivante d'Etienne Gril.

Louis Francœur invite les lecteurs de la Revue Moderne à suivre avec lui sur la carte de l'Europe les méandres de la politique internationale. Inutile d'ajouter que cette lecture présente autant d'agrément que de profit.



Le BOURRASQUE

Seul au coin du poêle et fumant sa pipe, la veille de Noël, le père Ladouceur attend paisiblement le retour de sa Françoise et des enfants. Mais voici qu'on frappe à la porte. Et qui est-ce qui entre chez lui dans un tourbillon de neige?

P A R C A R O L E R I C H A R D

ANTOINE LADOUCEUR après avoir lu "Ladébauche" et toutes les grosses lettres de "La Presse" a ouvert l'Almanach du Peuple. Il sait que dans cette brochure il a de la lecture pour un bon mois. Aussi, prend-il son temps. Les images d'abord.

Antoine Ladouceur a fini par s'habituer à cette solitude, le soir de Noël. Au début, ça lui faisait un petit quelque chose, là, sous sa chemise en étoffe du pays... Même que la première fois, il a pleuré comme une vieille bête. Il se souvenait des Noël's passés. C'était le bon temps... Les vieux vivaient. Les petits étaient trop jeunes pour avoir toutes sortes d'idées dans la tête. Mathias, son frère n'avait pas encore vendu sa terre. On était tous ensemble. On était bien.

Même aujourd'hui, Antoine Ladouceur ne pouvait chasser de ses oreilles le bruit des grelots. Les trois carrioles, bout à bout, ça faisait presque une procession, ma foi!

On entendait consciencieusement les trois messes avant de se rendre chez les vieux.

Oh! les bonnes tourtières! Le boudin! Les beignes de la mère! Et le "caribou" du père qui vous fouettait le sang!...

Et on rentrait aux petites heures, les enfants ronflant dans leur "crémone", la Françoise en-

core essoufflée de s'être tant trémoussée au son du violon.

Depuis la mort des vieux, tout ça a changé. D'abord, il y a ce pauvre Mathias qui n'a pas su résister aux instances de ses enfants. Et aujourd'hui le voilà concierge, le voilà logé au fond d'une cave! Ce qu'il doit regretter son champ de blé d'Inde! Et ses vaches! Et la Grise!...

Antoine Ladouceur est tiré de sa rêverie par un grand bruit de vent et de branches cassées. Il se lève d'un bond, prend dans ses deux mains la lampe qui fume et va vers la fenêtre. Ça venait de l'arrière de la maison, ce doit être le vieux cerisier...

— Une chance du bon Dieu qu'il n'a pas tombé du côté de la grange, bout de bonguienne!... Quelle bourrasque! Pourvu que les enfants aient eu le temps d'arriver à Montréal... Ça vous prend par surprise c'te bougre de nature!...

* * *

La tempête fait rage. La maison de Ladouceur semble un tampon de ouate grise sur l'immensité blanche de la plaine. La neige tombe en flocons gros comme ça... La vent a beau les bousculer, les cahoter, ils finissent toujours par atteindre le sol sur lequel ils s'amoncellent...

Michelle Massé a renoncé à se battre plus longtemps contre les éléments. Désespérée, elle

regarde autour d'elle. Là, un phare de secours: la lampe qui clignote à la fenêtre d'une ferme.

Laissant sa voiture le long de la barrière, elle est venue frapper à la porte de Ladouceur qui lui a offert l'hospitalité.

— Ecoutez monsieur, je vous donne dix dollars si vous voulez vous rendre au prochain village pour...

— Et moi je vous en donne cent, ma belle dame, si vous me trouvez le moyen d'y aller, riposte Ladouceur, pas du tout désarçonné par le ton, les gestes, les fourrures et les bagues de cette pensionnaire inattendue. Les deux carrioles sont parties avec toute la famille pour Montréal. La messe de minuit à Saint-Henri et le réveillon chez Mathias, c'est devenu comme qui dirait une tradition depuis quelques années. Ils reviendront pas avant demain midi, et encore, s'il fait beau!... Je suis tout seul icite. C'est pas une raison parce que c'est fête, pour laisser les bêtes crever de faim...

Ce qu'il ne disait pas le pauvre, c'est que la première fois qu'ils y étaient tous allés, réveillonner chez Mathias devenu citadin, la soirée n'avait pas été un succès. Il n'avait pu se retenir de faire des reproches à son frère à propos de son abandon de la terre. Mathias, qui pense bien comme lui au fond, (ça, Antoine le sait) mais qui voulait faire le faraud devant le mon-

de, lui a dit des choses qui ne lui ont pas fait plaisir. La chicane a pris. Et puis, une autre affaire que Jos Ladouceur n'aime pas, c'est la façon d'aujourd'hui de s'amuser. C'est pas des danses ça, c'est du... des... Enfin, il n'aime pas ça. Et ce n'est pas tout. Il a fallu commencer à parler de partir vers les trois heures, rapport aux animaux, le matin. Eh bien, ça a fait toute une histoire. Même que fi-fille en a pleuré toute la journée le lendemain en disant que si on ne les laissait pas s'amuser comme du monde, a pourrait jamais garder son cavalier!... L'année suivante, Jos Ladouceur a annoncé qu'il n'irait plus réveillonner chez Mathias. Fallait que quelqu'un reste pour les animaux, le matin, n'est-ce pas?...

Oh! les enfants ont hésité avant d'accepter cet arrangement. C'est des bons enfants, allez!... Mais que voulez-vous, faut que jeunesse se passe!... La Françoise aussi a bien tourné autour de lui avant de partir. Mais d'un autre côté, quand est-ce qu'elle étrennera sa robe du jour de l'an si ce n'est à Noël?... Le premier janvier, c'est Mathias et sa bande qui se transportent à Saint-V... et elle est obligée de passer toute la journée autour du poêle avec un grand tablier devant elle.

Quelle heure est-il, demande Michelle Massé grelottante sous son manteau.

- Quasiment onze heures.
- Qu'est-ce que je vais faire, grand Dieu?
- Dis-le-moi, j'vas te l'dire, comme on dit.
- Et l'autre qui m'attend à Montréal...
- Il peut attendre, ces cinquante milles là, vous les ferez pas c'te nuit.
- Il va être dans une inquiétude folle!
- Votre mari?
- Non.
- Votre père?
- Mais non! Et puis, qu'est-ce que ça peut vous faire?
- Oui, c'est pas de mes affaires. Je demandais ça, moi vous savez... faut ben dire quelque chose... Alors, qu'os que vous allez faire?
- Dites-le-moi, je vais vous le dire...
- Comme on dit.
- Comme on dit.

Ladouceur la regarde avec un sourire au coin de l'oeil. C'est nerveux ces sortes de femmes devant la moindre chose qui détraque leurs habitudes ou leurs envies! Ça sait pas faire face aux situations.

Michelle Massé a enlevé le mouchoir de soie qu'elle avait noué sous son menton. Dans le court trajet qui sépare la route de la maison, la neige avait eu le temps de tremper le mouchoir et de plaquer ses cheveux sur son front. Le col de sa robe est tout humide. Ses jambes sont mouillées jusqu'aux genoux.

- Je peux m'asseoir?
- Turellement... Je vas ratiser les braises. Un temps pareil, ça rend frédilleux. Sans compter que vous êtes humectée de bord en bord.
- Allez me chercher mon sac de voyage. Tenez, voilà les clefs de ma voiture.
- Ben... j'vas dire comme on dit, fait Ladouceur un tantinet piqué, j'sus pas accoutumé de me faire faire des commandements. Faudra pas en prendre à l'habitude. C'est moi qu'est le boss sur c'te ferme icite.

— Excusez-moi, je suis dans un tel état... un tel état!

Et c'est le déluge. Les larmes tombent en boules et vont se réfugier dans la dentelle du minuscule mouchoir qu'elle porte à ses yeux.

Ladouceur, qui ne s'attendait pas à cette réaction de la part d'une femme "qui a autant d'aplomb", est consterné. Il tourne autour d'elle sans trop savoir quoi faire. Il a presque envie de lui offrir son grand mouchoir à carreaux.

— Mais voyons don... j'ai pas dit ça, moi... faut pas pleurer de même...

— Je suis tellement fatiguée...

— Faut pas pleurer! Moi, ça me chavire... Ça me rappelle Cabosse.

— Cabosse?

— Vous l'avez pas connue, vous comprendriez ça... c'était ma préférée.

— Ah?

— Elle vous avait des yeux!... Des yeux couleur de vin de Saint-Georges! Et elle me suivait partout la mignonne... Elle vous avait des façons à elle de se dandiner le train-train... Pauvre Cabosse!...

— Elle est morte?

— Oui... mettant bas son treizième veau.

— Hein? sursaute Michelle abasourdie.

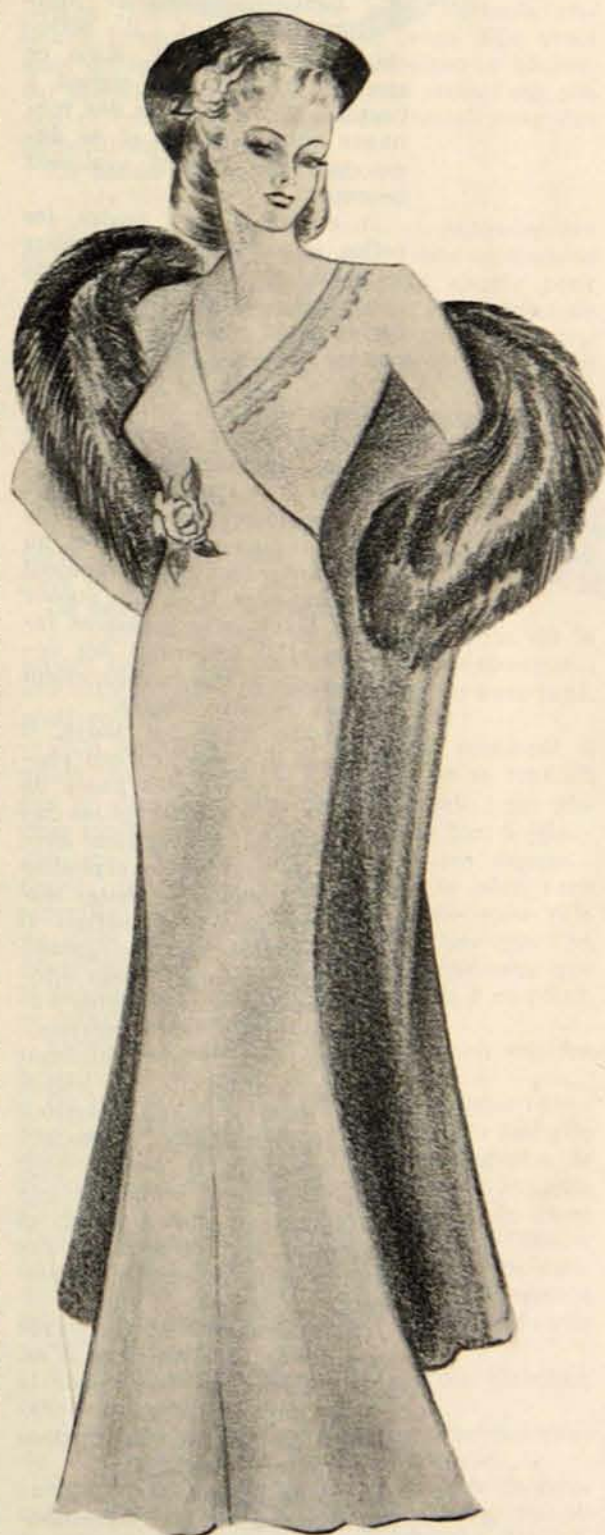
— Vrai, plus ça va, plus vous me rappelez Cabosse, continue Ladouceur que l'émotion gagnait.

— Merci.

— C'est un compliment que j'vous fais là. C'était la meilleure vache à lait du pays. Et puis, elle vélait tous les ans... C'est à cause de ça que vous me z'y faites penser.

— Qu'est-ce que vous dites?

— Oui. Chaque fois qu'on y mettait un nouveau petit veau dans les bras, (quand je dis dans les bras, c'est une façon de parler) eh ben, chaque fois, elle pleurait, j'vous mens pas, elle pleurait des vraies larmes. C'était une émotive la Cabosse. Elle était comme vous madame... Madame?



"Vous ne voulez pas que je passe la nuit avec ce linge humide sur le dos? Je vais me mettre en robe de chambre..."

- Massé.
- Icite, Jos Ladouceur, propriétaire. Enchanté, m'ame Massé... Alors c'est vot'mari qui s'inquiète à Montréal?
- Je vous ai dit que non.
- Si c'est pas vot' mari ni vot' père...
- C'est mon fiancé.
- Vot' fiancé? Tiens, tiens!
- Comment "tiens, tiens!" Ça vous étonne que j'aie un fiancé?
- Mon Dieu, je dis pas... mais enfin, comme vous n'êtes pas dans la prime jeunesse... Oh! vous êtes encore pas mal, vous savez, mais enfin...
- Je suis veuve, cher monsieur.
- Ah?... Et... il y a longtemps qu'il est mort?
- Qui?
- Ben, vot' mari quoi?
- Lequel?
- Hein?
- J'ai dit lequel. J'en ai eu trois.
- Eh batêche! Vous y allez!...
- Je suis une malheureuse... une malchanceuse!...
- Pauvre femme!
- Si vous saviez comme c'est pénible!...
- De les voir mourir, comme ça, l'un après l'autre?
- Ce n'est pas ça...
- Ah?
- Dites-moi monsieur, des jeunes, il n'en reste donc plus de disponibles sur la terre?
- Des jeunes quoi?
- Des hommes jeunes!
- Le mariage est une loterie...
- Et je tire toujours les vieux jetons. Plaignez-moi monsieur, je suis bien malheureuse... Et je suis gelée ajoute-t-elle sans transition. Est-ce que vous ne me ferez pas la charité d'aller chercher mon sac de voyage?
- Ladouceur ne peut résister aux grands yeux marron brûlé qu'elle lève sur lui.
- Je suis-t-y mal recevant hein? J'y vas tout de suite. Donnez-les moi vos clefs... Et puis, un petit bout de patience, je reviens.
- Ladouceur ne sent pas le vent et la neige lui fouetter le visage. Même qu'il a un peu chaud partout. Il en est presque arrivé à les comprendre les autres... les vieux.
- Tenez, le v'la vot' sac, m'ame veuve Massé, dit-il en revenant, le sac à la main et son plus beau sourire aux lèvres.
- Merci. Où sont les chambres?
- Les chambres? Y en a rien qu'une. Pourquoi faire?
- Me déshabiller.
- Hein?
- Le bonhomme a bondi. Son intégrité conjugale prend le dessus.
- Vous ne voulez pas que je passe la nuit avec ce linge humide sur le dos? Je vais me mettre en robe de chambre.
- Ouais... ben...
- Ben quoi?
- Ben... j'sus pas scrupuleux, non... ça, je l'sus pas... mais j'aime pas ben ça... Si la mère savait...
- Elle comprendrait.
- J'sais pas. Elle est pas jalouse, mais elle m'guette de près.
- Je partirai aussitôt qu'il me sera possible de le faire. Tenez, le billet de dix dollars, je vous le donne pour votre lit.
- Pour mon lit?
- Vous, vous allez vous installer sur le canapé que je vois, dans ce coin. Nous allons dormir bien tranquillement jusqu'au matin...
- Ah! ça jamais de la vie!
- Mais pourquoi pas?
- Elle a le nez long la Françoise. C'te lit là il a jamais senti autre chose qu'une honnête odeur de sapin et de soupe aux choux. C'est not' parfum à nous autres, les habitants. C'est pas le vôtre qui se mêlerait à c't'odeur-là... Y a rien à faire, Françoise devinerait tout de suite.
- Mais où couchent les enfants alors? Donnez-moi leur lit, ça m'est égal.
- Les gars (S.V.P., lisez la suite en page 39)

Albane

Où l'on voit comment Paul Sancé
sait prendre un moyen radical pour
mériter l'amour d'une belle jeune
fille et, du même coup, trouver l'é-
pouse de son choix.

PAR MARTHE FIEL

PAUL SANCÉ désirait beaucoup se marier. Malheureusement, il réfléchissait, et réfléchir, dans ce cas, est très souvent opposé à l'action. Il voyait bien des ménages autour de lui et se demandait s'ils étaient vraiment heureux.

Il craignait que toutes les belles apparences fussent pour le public et il appréhendait de découvrir sous les manières affables de la jeune fille, un caractère fantasque dans l'intimité.

Cependant son existence de célibataire l'assombrissait. Bien que son appartement fut confortable, il le trouvait froid, ses repas solitaires manquaient de gaieté, et puis au cercle et au restaurant, ils lui devenaient insupportables. Il aimait, autour de lui, la vie affectueuse et familiale et il se sentait des aptitudes pour être un excellent mari et un père tendre.

Tout au long des jours, il cherchait une solution qui réunirait les principales bases de son rêve. Il y avait bien les dames amies qui s'occupaient avec délices de marier les orphelins comme lui, nantis de rentes respectables, mais il se méfiait. Il était persuadé que ces dames, partiales, vantaient leurs protégées et que souvent elles s'aveuglaient sur leurs mérites... Or, Paul Sancé ne contestait pas les qualités de ces jeunes filles, mais il voulait surtout que leurs défauts cadrassent avec les siens. Il avouait qu'il en possédait, il prévoyait que sa femme en aurait aussi, et l'essentiel était d'accorder ces défauts dans les rapports constants.

On s'arrange toujours avec les qualités, mais combien il est plus difficile de caser pour la vie, les imperfections qui se trahissent de part et d'autre dans le commerce quotidien.

Paul ne laissait pas d'être un peu romanesque et il ambitionnait, dans la femme d'intérieur cherchée, quelques attraits l'incitant à une belle tendresse.

Il avait lu pas mal et il découvrait quelques idées dans

"le Roman d'un Jeune Homme pauvre". Etre secrétaire d'un père de famille le tentait. Etudier sa future compagne tous les jours, vivre de sa vie sous le couvert de l'anonymat, l'attirait... Sa conscience lui suggérait bien que c'était un abus de confiance... mais si léger! Et si la manoeuvre lui semblait hasardeuse, elle lui paraissait aussi d'une grande sagesse.

Plus il retournait ce projet dans son cerveau, plus son imagination le lui colorait de séduisantes beautés. Et son parti fut arrêté.

Il s'enquit près de son notaire. Ne connaîtrait-il pas dans quelque coin de province, un collectionneur ayant besoin d'un secrétaire? Il se réservait de ne prendre en considération que les familles ayant des filles à marier.

Il prétendait que cette situation était pour un de ses amis, à court d'argent.

Le notaire réfléchit durant quelques instants et répondit:

— Je ne connais pour le moment que deux intérieurs qui conviendraient: le premier est un vieux ménage sans enfants, qui aimeraient un compagnon jeune, qui serait traité en ami et prendraient les intérêts de leurs immenses propriétés. L'autre est un châtelain, père de quatre enfants, trois fils et une fille; il cherche quelqu'un qui l'aiderait dans les comptes de ferme... Il s'occupe de l'instruction de ses fils et ne peut tout cumuler... Si votre ami veut essayer?... La famille est un peu originale, dit-on, car je ne les fréquente pas personnellement... Mais on peut s'habituer à l'ambiance, j'imagine... Ce sont de très braves gens.

Paul demanda des détails. Le notaire lui apprit que le baron Fanon se débattait dans les complications de sa fortune territoriale. Ses terres rapportaient, mais il fallait une étroite surveillance que le hobereau ne pouvait donner parce qu'il consacrait ses loisirs les plus importants à ses fils, conservées chez lui.

Paul se voyait déjà le sauveur de la famille. Il s'éprenait de la jeune fille dont les vingt ans lui agréaient. Il la pressentait douce, timide, recluse dans la vieille demeure, et des bouffées de dévouement lui montaient du coeur... Décidément, il était bien fait pour aimer...

Le notaire conclut:

— Votre ami n'a qu'à se présenter au nom de mon confrère... il sera bien reçu...

Tout joyeux, Paul nota l'adresse, remercia le tabellion et s'en fut. C'était encore moins difficile qu'il ne le pensait, nulle indiscretion ne s'infiltrerait et il irait droit au but sans autre intermédiaire.

Ses trente ans lui semblaient légers. L'air qu'il respirait, en ce mois de mai si joli, dilatait ses poumons et il se réjouissait de quitter Paris et d'aller passer les mois chauds dans une belle campagne.

Le château se trouvait situé dans la Creuse. Il y partit par une radieuse journée de juin et





le voyage lui parut court, car il s'égayait de tout le projet du roman soigneusement combiné.

Il était attendu. A la gare, le baron Fanon vint le chercher dans une charrette anglaise. C'était un homme sympathique qui plut tout de suite à notre héros. Il ne se plaignait pas des temps ingrats, mais déplora simplement son manque de loisirs pour tenir une comptabilité étroite de ses divers marchés, et il remercia d'avance le futur secrétaire de la peine qu'il allait prendre.

Paul Sancé fut conquis.

En parcourant les cinq kilomètres qui séparaient l'habitation de la gare, le baron désignait de son fouet les terres qui lui appartenaient. On rencontrait de temps à autre un paysan avec lequel un bref salut s'échangeait.

Le baron Fanon parlait peu de ses enfants, et Paul brûlait d'envie d'en savoir beaucoup à leur sujet. Il prit le parti de questionner :

— Vous avez trois fils... je crois ?

— Trois diables...

Ces deux mots tombèrent laconiquement des lèvres du père et un silence régna. Paul le rompit encore pour une question dont il connaissait d'avance la réponse.

— Vous vous occupez entièrement de leur instruction ?

— Oui... et ce n'est pas une mince besogne...

— Je vous admire !

— Je le fais à mon corps défendant... je vous assure...

— Vous vous créez des satisfactions...

Le baron répondit avec un soupir :

— J'ose l'espérer...

Pas un mot de sa fille, bien que Paul essayât de remettre l'entretien sur les enfants. Le jeune homme commençait à craindre quelque mystère et il n'était pas loin de se blâmer de s'être lancé trop vite à la recherche d'une femme.

Il se demandait s'il ne se jetait pas dans une aventure féconde en surprises, et il regrettait déjà son rôle.

Que pouvait être cette jeune fille dont son père ne parlait pas... Habituellement, les pères sont toujours fiers de leurs filles... Il lui vint alors l'idée qu'elle était peut-être infirme et une grande tristesse l'assombrit.

Il n'eut pas le temps de s'appesantir sur ses réflexions. Sur la route rayonnante, le galop d'un cheval s'entendit. Au loin, un point se mouvait et s'avançait avec rapidité. Bientôt, Paul distingua un cavalier que le cheval faisait rebondir sur sa selle, par son allure vertigineuse.

Le jeune homme s'exclama :

— Oh ! le malheureux !...

Le baron était fort calme. Le cavalier se rapprocha et Paul reconnut avec stupéfaction que c'était une femme. Elle maîtrisa sa monture à quelques mètres de la charrette anglaise et lança :

— Hein !... tu as vu c'galop ?...

Puis, sans un autre mot, sans un salut, sans

un regard vers Paul, elle tourna brusquement, et s'en fut avec la même dangereuse vitesse. Elle était à califourchon, bottée, éperonnée. Une longue redingote dont les pans flottants volaient, laissait voir sa culotte beige. Elle avait sans doute perdu son chapeau dans la course, car elle était nu-tête, et sa natte sautait sur son dos et balayait la croupe du cheval avec des ondulations serpentine.

Le baron dit simplement :

— Ma fille...

Le futur secrétaire ne put rien répondre sur le moment. Il restait suffoqué. Deux sentiments luttèrent en lui : une admiration ahurie pour cette écuyère consommée, et un navrement de penser qu'une jeune fille se livrait à des amusements aussi périlleux. Et il était venu pour conquérir le bonheur !

Il faillit tout avouer au père impassible, qui suivait des yeux, avec indifférence, la poussière qu'avait soulevé le cheval de sa fille.

Enfin, il articula :

— Ne craignez-vous pas que Mlle Fanon ne fasse quelques chute ?... C'est d'une témérité folle ce qu'elle ose là !...

Le père haussa les épaules et dit :

— J'ai usé de tous les moyens... et j'ai dû la laisser faire... Elle ne pense qu'à ses chevaux... elle est d'ailleurs très solide... vous en avez jugé, n'est-ce pas ?

Paul n'ajouta rien. Il cherchait comment il allait rompre avec M. Fanon. Il ne se souciait pas de s'enterrer dans un pays perdu pour gâcher son temps. Il ne tenait pas du tout à épouser une amazone... Et ce ton !... ces façons !... Quoi !... pas même un salut !... et le père, sans sourciller, acceptait ce genre !... Une jeune fille de vingt ans qui ne savait même pas que l'on devait saluer !... Le notaire l'avait prévenu que la famille était extraordinaire... mais à ce point, ce n'était pas tenable...

Le pauvre époux monologuait en son for intérieur et devenait mélancolique...

On arriva. Le château était une énorme bâtisse à la gauche de laquelle s'élevait une tourelle surmontée d'une cloche. Une large avenue de tilleuls précédait la demeure devant laquelle s'étendaient des pelouses. Au milieu de l'une d'elles, s'ébrouait le cheval de tout à l'heure, tenu au bout d'une longe par l'intrépide conductrice. Bien qu'elle fût jolie, elle ne le sembla pas à Paul, tellement il avait horreur de cette sorte de femmes.

Sa mère, sur le perron de pierres blanches, criait :

— Tu te feras sûrement donner quelque ruede ! Tu l'excites trop... voyons... Albane !...

Mais la jeune fille ne faisait que rire de cette angoisse maternelle. Elle continuait son travail de manège, sans se préoccuper d'autre chose.

Elle était grande et mince. Sa chevelure châtain couronnait un front uni, blanc. Sa course avait rosé ses joues rondes, et ses yeux, d'un bleu pâle, semblaient deux étoiles lumineuses.

Ses dents, d'un blanc laiteux, brillaient au moindre sourire. Mais tout ce charme disparaissait quand on apercevait la culotte bouffante sur laquelle voltigeait la redingote, et les bottes à éperons qui frappaient le sol avec fermeté. Un stick d'une main, de l'autre, la longe, elle donnait l'impression d'une dompteuse, soucieuse avant tout de son métier.

Paul détourna son regard avec dédain.

Mme Fanon vint à sa rencontre. Elle était affable et paraissait craintive. Le jeune homme devina sans peine qu'elle ne savait pas se faire obéir.

Il se dit : si les fils ressemblent à la fille... je plains cette pauvre femme.

On le conduisit à sa chambre, où il attendit l'heure du dîner. Une cloche sonna et il descendit. Le baron le guettait pour le mener dans la salle à manger. Sa femme, à table, soupirait en disant :

— Les enfants ne pourront jamais être à l'heure !...

Elle fit asseoir à sa droite le secrétaire de son mari et commença une phrase pour lui faire pressentir que l'exactitude des repas serait souvent subordonnée à des incidents imprévus.

Paul Sancé prit le parti de tout accepter avec désinvolture. Du moment qu'il était dans la place, il devait prendre les choses gaîment. Cela le divertissait un peu. Il était fermement décidé à ne pas devenir le gendre de cette dame apathique et de ce monsieur insouciant. Il allait leur rendre service en les aidant un peu ; cela l'occuperait et ce serait une bonne action à son actif. Ce projet dûment arrêté, Paul redevint aimable.

Mme Fanon en fut enchantée...

Un fils entra... c'était l'aîné, un grand garçon de seize ans, ressemblant à sa soeur, mais avec des yeux noirs. Il salua d'un "bonjour, Monsieur" avenant, et s'assit à la gauche de sa mère. Les deux autres se montrèrent et saluèrent sans aucune gêne. C'était deux jumeaux, expliqua la baronne. Tous les trois étaient beaux, robustes ! avec des airs francs qui plurent à Paul.

— Où donc est votre soeur ?

— Dans l'écurie... elle vient... répondit l'aîné !

Paul eut un sourire ironique. On commença le repas sans elle. Le potage allait être enlevé, quand elle entra en coup de vent, pour tomber, essoufflée, à la droite de son père :

— Ce que j'ai chaud !...

Aucune observation ne lui fut adressée. Elle se hâta de rattrapper les autres.

Paul put l'examiner pendant qu'elle mangeait et son visage lui sembla tout angélique. Une pureté s'en dégageait, une candeur charmante. Elle le regarda furtivement, et elle rougit en voyant qu'elle avait été remarquée.

Elle était encore en tenue de cheval, mais personne ne parut choqué de ce laisser-aller. Paul s'en trouvait gêné pour elle, mais il était le seul à l'être. (S.V.P., lisez la suite en p. 33)



MONSIEUR LUCIEN, CAMBRIOLEUR

GUGUENHEIM commençait de dîner dans son arrière-boutique quand la sonnette tinta. Il se leva avec mauvaise humeur et, tout en décollant de l'index les quelques brins de vermicelle qui prolongeaient sa moustache, il grimpa les trois marches séparant l'infest réduit sans air de ce qu'il appelait pompeusement : le magasin.

L'arrivant pouvait avoir de trente-cinq à quarante ans, son visage couleur brique témoignait d'une vie passée au grand air sous des ciels brûlants. (Lors de sa précédente visite, il avait confié au brocanteur s'être évadé de Cayenne où il avait tiré sept ans.) Il tenait à la main une valise volumineuse et qui paraissait lourde.

Dès que Guguenheim eut reconnu son visiteur, son expression maussade fit place à un sourire qui découvrit des dents noires et invraisemblablement plantées. C'était la quatrième fois que le forçat se rendait au magasin et le vieux Guguenheim n'avait eu qu'à se louer de leurs entrevues. Non qu'ils eussent déjà traité de grosses affaires. Jusqu'alors M. Lucien (tel était le nom sous lequel l'homme s'était présenté) n'avait lavé que de menus bijoux dont la valeur n'excédait pas le billet de mille francs, mais ces prises de contact, Guguenheim le sentait bien, n'avaient pour but que d'amorcer une opération plus sérieuse à laquelle l'homme avait d'ailleurs fait quelques vagues allusions. Enfin M. Lucien était de prétentions raisonnables, correct et très sérieux; pour tout dire, il semblait d'une tout autre classe

que les habitués margoulins de la cambriole qui traitaient avec le recéleur.

Tout en multipliant ses souhaits de bienvenue, Guguenheim avait attaché les yeux sur la valise.

— Viendriez-vous me faire vos adieux ?

— Je pars, en effet, mais ce colis ne fait pas partie de mes bagages.

M. Lucien regarda avec inquiétude du côté de la rue, qu'on n'apercevait que confusément à travers les vêtements pendus dans la vitrine.

— J'ai à vous parler très sérieusement.

— Le temps de baisser ma devanture et je suis à vous. Je comptais ne fermer qu'après souper, mais il est aussi simple...

* * *

Guguenheim alla tourner la manivelle; le rideau de fer descendit avec un bruit effrayant. Cependant le visiteur s'était assis dans un poussiéreux fauteuil Empire aux cuivres ternis. Le recéleur s'installa en face de lui sur un tabouret de piano à vis.

— Je vous écoute.

— Voici, l'air de Paris... ou plus exactement de la France, commence à devenir irrespirable pour moi, aussi j'ai décidé de gagner l'étranger. J'ignore encore où je me fixerai définitivement, d'ailleurs cela ne dépendra pas uniquement de ma volonté. Ce qui est certain, c'est qu'à l'aube la frontière me séparera de mes bons amis de la préfecture.

— Diable! Il y a urgence à ce point?

— N'exagérons rien. Ces messieurs savent seulement que je suis dans les murs, mais comme je n'ai nulle envie de retourner... là-bas...

— Vous avez un passeport?

M. Lucien tira le livret de sa poche en riant.

— Parfaitement en règle, je vous défie d'y relever quoi que ce soit d'anormal. Bref, j'ai pris ce matin mon billet pour Berne, je pars par le rapide de 22 h. 37.

Guguenheim était sincèrement navré.

— C'est bien ma chance! Pour une fois que je travaille avec quelqu'un de possible... Enfin vous m'aviez laissé espérer...

M. Lucien consulta sa montre.

— Eh bien!... Je viens de vous

dire que je ne m'embarquais qu'à 22 h. 37. Or ma place est louée, ma malle enregistrée, mettons que j'arrive pour la demie à la gare, ça me fait donc deux heures devant moi. Avez-vous déjà réfléchi à tout ce qu'un homme résolu peut faire en deux heures?

Le recéleur émit un sifflement admiratif.

— Ah! je voudrais que vos mauviettes de confrères vous entendent. Ainsi donc, vous voulez partir en beauté, et pourrais-je savoir...?

M. Lucien déplaça légèrement son fauteuil pour éviter les postillons de son interlocuteur. Il reprit d'un ton négligent:

— Vous avez entendu parler du clip de la comtesse de Felbach?

Un sursaut décolla Guguenheim de son tabouret.

— Le clip de la... Vous plaisantez...

— Je vois que vous connaissez l'objet... Sa photo a du reste autrefois paru dans divers magazines. Pensez-vous que, desservis, les treize brillants qui le composent puissent être écoulés sans grand risque ?

— Ma parole, vous parlez comme si le bijou était déjà entre vos mains.

— Oh! à deux heures près.

Le recéleur Guguenheim trouvait M. Lucien correct et très sérieux, le parfait cambrioleur auquel on peut se fier. M. Guguenheim sera-t-il pris au piège?

Par Pierre BOILEAU

Cette fois Guguenheim rit de bon cœur.

— Je connais des types sûrs d'eux-mêmes, mais à ce point-là... Ainsi donc vous espérez pénétrer comme ça dans la salle des coffres du Lyonnais?

— Permettez! Le clip est actuellement dans le coffre du comte, dans son hôtel particulier de la rue Barbet-de-Jouy.

— Il vous l'a dit?

— Non, mais j'étais au Lyonnais hier après-midi lorsque Felbach a retiré son précieux dépôt; je l'ai suivi jusque chez lui.

Guguenheim ne riait plus.

— Pourquoi ne l'a-t-il pas laissé à la banque?... Je ne suppose tout de même pas que sa femme le reporte. Le couple n'a plus guère d'occasions de s'exhiber, au contraire.

— Je vois que vous connaissez la situation. Ce que vous ignorez encore, c'est que le comte a décidé de vendre le bibelot.

— La fin des fins, alors ?

— Oui. Dès demain, les plus grands joailliers de Paris se succéderont rue Barbet-de-Jouy... Ou plus exactement, ils ne bougeront pas, leur déplacement étant devenu inutile.

Guguenheim hocha la tête.

— Affaire dangereuse ?

— Nullement. Les Felbach passent la soirée chez les d'Ouvres, les seuls amis qui leur soient restés fidèles; la place sera vide.

— Les domestiques ?

— Ils se sont séparés du dernier il y a une semaine.

— Pas possible! Ils en sont là ?

— Dame! Pour qu'ils en arrivent à liquider le clip, symbole de leur splendeur... Les trois quarts des meubles sont déjà vendus. Et c'est pourquoi Felbach n'a vu aucun inconvénient à laisser le bijou dans l'hôtel qui semble le dernier endroit auquel un cambrioleur pourrait s'intéresser.

De nouveau, M. Lucien tira sa montre.

— Mais je bavarde et le temps passe. Résumons-nous. "Il est neuf heures cinq, en partant tout de suite, nous serons pour la demie rue Barbet, j'estime qu'il me faudra vingt bonnes minutes pour venir à bout du coffre, cela nous mènera..."

— Pourquoi dites-vous: nous ?

— Parce que nous serons tous les deux. Evidemment, j'aurais préféré agir seul, comme d'habitude, mais la plus élémentaire prudence commande que quelqu'un fasse le guet.

— Et vous avez pensé à moi, fit l'autre ironiquement.

— Oui, vous connaissez mes théories, je vous les ai déjà exposées et vous les avez pleinement approuvées. Je me méfie des compagnons de hasard, avec vous je serai tranquille.

— Ouais! Seulement moi je n'agis pas. J'achète, un point c'est tout.

— Eh bien! ce soir vous agirez.

— Non.

— Si.

M. Lucien s'était levé. Il reprit, frappant du poing une table de jeu bancale.

— Trêve d'enfantillages, Guguenheim. Je vous propose une affaire unique, comme vous n'en traiterez pas deux durant toute votre vie... et vous le savez parfaitement. Vous n'allez tout de même pas avoir la stupidité de refuser.

— Mais le risque ?

— Il n'y en a pas si nous sommes deux. Enfin, bon sang, vous connaissez ma situation; admettons que je sois pris, avec mon arriéré, c'est mon existence fichue. Alors vous devez bien penser que je ne joue qu'avec la certitude de gagner.

— Mais... hum!... quel serait mon rôle ?

— Ah! Ah! Vous devenez raisonnable. Voici en deux mots la seule complication de l'entreprise, ce qui fait que j'aie besoin de quelqu'un, car vous pensez que sans cela...

(S.V.P., lisez la suite en page 38)

L'HOPITAL SAINTE-JUSTINE

P A R
H E N R I
G I R A R D

L'intelligence, l'esprit de charité, le patriotisme de quelques femmes dévouées ont permis la réalisation de cette grande oeuvre canadienne-française que nous devons sauvegarder.

ICI, c'est la guerre aux microbes. Même l'air est stérilisé. La salle d'opération. Elle est aménagée comme celles des plus grands hôpitaux du monde. Autour d'une table étroite, toute blanche, le chirurgien, son assistant, un interne, des gardes-malades, le médecin anesthésiste et son aide. Sur une autre petite table des instruments multiples, des compresses. Au milieu de tout ce blanc, un carré de chair au centre duquel s'ouvre une plaie rose. Les mains du chirurgien et de l'assistant vont viennent, les instruments s'enfoncent dans la plaie. Un coup de bistouri ici, des pinces là. Puis le catgut et le mouvement de l'aiguille. La plaie est fermée. Le coeur est bon, la respiration n'offre aucune inquiétude. Dans huit jours, l'enfant sera sur ses pieds. Encore un petit gars de chez nous arraché à la mort.

Dès qu'il commence à reprendre des forces, l'enfant se croit au paradis. Car, j'oubliais de vous le dire, cet enfant, comme des centaines d'autres à Sainte-Justine, est né et a toujours vécu dans la misère. A mesure que la guérison progresse, il peut apprécier les soins dont on l'entoure et jouir pleinement d'un bien-être dont il ne soupçonnait pas la réalité. Médecins, religieuses, gardes-malades lui prodiguent les soins les plus attentifs, tout comme s'il était

le fils d'un millionnaire. A l'exemple de plusieurs autres hôpitaux de Montréal et de Québec, Sainte-Justine est une institution où s'affirme hautement la charité la plus belle, la plus discrète.

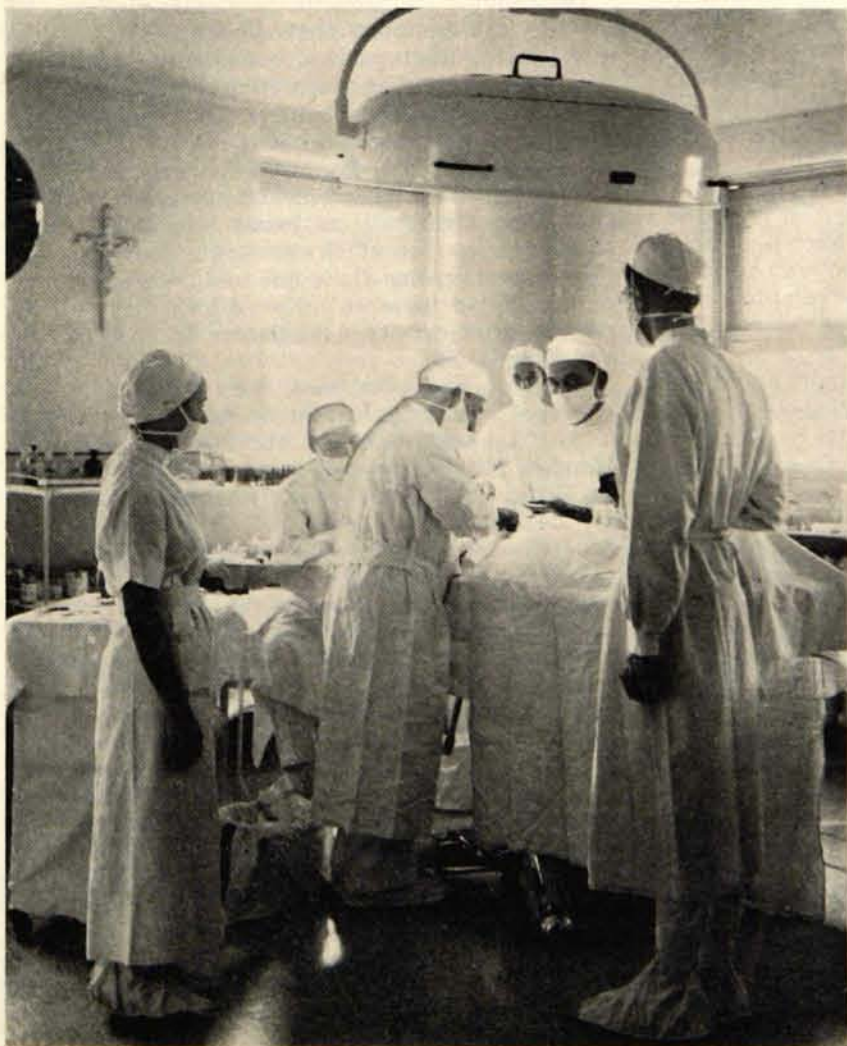
Et Sainte-Justine est devenu l'un des hôpitaux les plus modernes qui soit. L'hôpital comprend maintenant des services de chirurgie, d'orthopédie, d'urologie, de neuro-psychiatrie, d'oto-rhino-laryngologie, de broncho-œsophagologie, d'ophtalmologie, de dermatologie, d'obstétrique et d'odontologie, sans compter les services d'optométrie, de massothérapie et d'électro-radiologie. Sainte-Justine possède également ses laboratoires. Noublions pas le service de dépistage de la tuberculose. Les profanes ne s'habituent pas volontiers à certains de ces noms de consonnance barbare. Chacun d'eux représente néanmoins une part indispensable de l'immense organisation créée par l'homme pour lutter contre la maladie et la mort. Tous ces services sont de première nécessité et il faut absolument en organiser de nouveaux à mesure que l'hôpital se développe, grandit, à mesure que les admirables travaux des savants mettent à la disposition des médecins d'autres moyens de vaincre la maladie.

On a beau économiser, prendre

tous les moyens possibles d'organiser et d'administrer de tels services économiquement, ils coûtent fort cher, beaucoup plus cher qu'on ne l'imagine. Les dépenses strictement nécessaires d'une institution telle que Sainte-Justine s'élève annuellement à près de \$500.000, soit le revenu d'un capital de \$10.000.000 placé à 5%.

3) que pour les cas de maternité le gouvernement provincial et la municipalité ne paient chacun que 17 sous par jour pour chaque mère et 20 sous pour chaque nourrisson, alors que le coût de l'hospitalisation est encore de \$3.38 par jour pour chaque cas de maternité,

4) que l'hospitalisation des indigents qui sont dans une situation



Après cela, peut-on s'étonner d'apprendre que le déficit net de l'hôpital Sainte-Justine pour l'année 1938 fut de plus de \$58.000? Non, évidemment. Au contraire, on s'étonne que le déficit ne soit pas plus élevé, lorsque l'on sait que les seules ressources propres de l'Hôpital consistent uniquement en certains legs et fondations qui rapportent au plus \$1.900 par année.

Il faut mieux examiner encore la position difficile de Sainte-Justine. Notons :

1) que 90% des malades sont des indigents et ne paient rien pour les soins coûteux qu'ils reçoivent,

2) que la loi de l'Assistance publique fixe à \$2. la contribution totale du gouvernement provinciale et de la municipalité pour l'hospitalisation des indigents, tandis que le coût réel fut de \$3.38 par jour et par malade au cours de l'année 1938,

particulière non prévue par la loi de l'Assistance publique reste entièrement à la charge de l'hôpital.

Ces faits méritent sérieuse considération. D'ici à ce que les pouvoirs publics soient en mesure d'accorder aux hôpitaux une contribution conforme à leurs besoins, l'Hôpital Sainte-Justine devra compter sur la générosité du public pour se maintenir et continuer son oeuvre magnifique.

Il y a plusieurs manières d'aider Sainte-Justine, mais la plupart des gens peuvent surtout y parvenir en donnant le plus possible, chaque année, à l'occasion de la Journée du Dollar organisée particulièrement à cette fin. Qui peut résister sans remords à l'appel suppliant des enfants pauvres et malades?

Ce n'est sans doute pas par hasard que cette Journée du Dollar survient à l'époque où les enfants riches songent déjà aux jouets que (S.V.P., lisez la suite en page 37)

15 ANS avec le Canadien

P A R

Alfred Pit Lépine

Instructeur-gérant du club Canadien de la N.H.L.

LORSQUE l'an dernier, avant le commencement de la saison 1938-39, les Canadiens m'ont donné mon congé et m'ont permis d'obtenir le poste de gérant des Aigles de New-Haven de la ligue Interaméricaine, ils ont d'un trait de plume mis fin à une association qui durait depuis treize ans, et qui avait commencé le 30 décembre 1925 lorsque Cecil Hart m'avait fait quitter le National pour me joindre à l'équipe qui, cette année-là, devait connaître la pire saison que jamais les Habitants aient traversée.

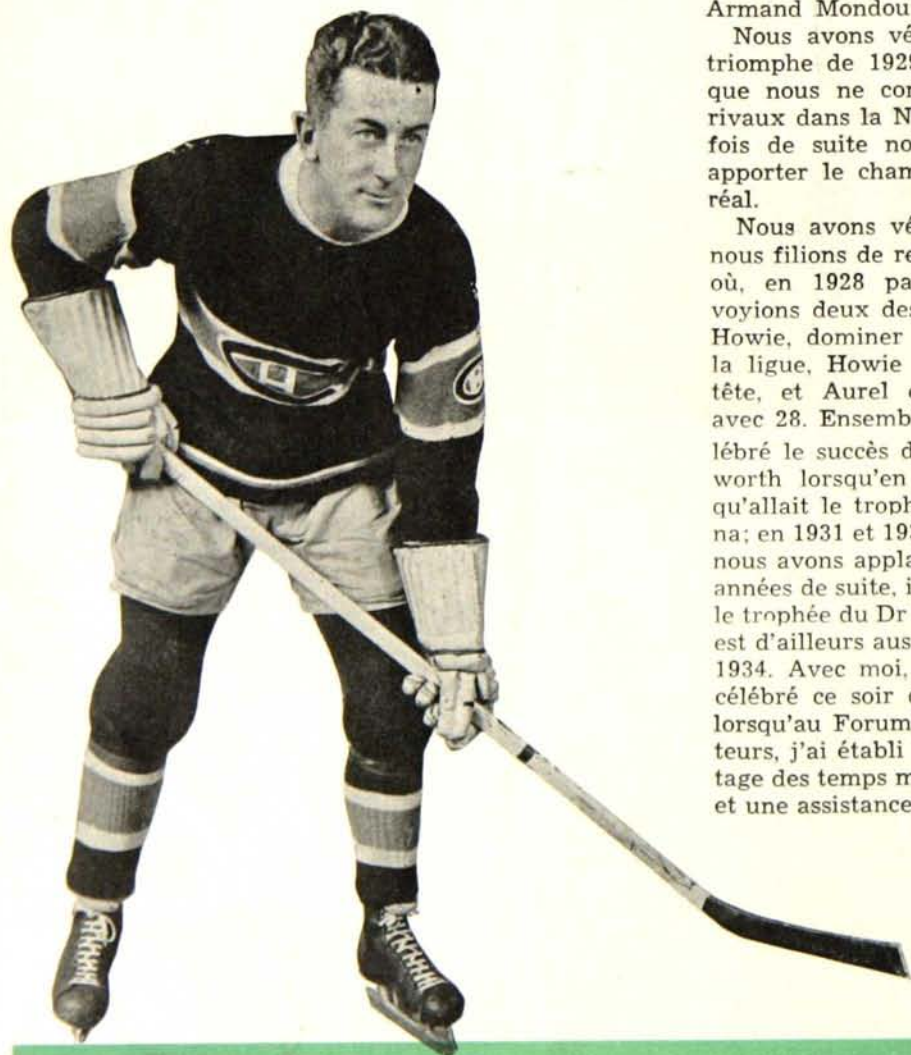
Lorsque, cet automne, après un an d'absence, les Canadiens m'ont ramené dans leurs rangs, cette fois comme instructeur-gérant de l'équipe, nous avons commencé une seconde association qui durera, je l'espère, aussi longtemps que la première, et qui nous vaudra, aux joueurs et à moi, autant de belles heures que la première m'en avait valu.

Du Jour de l'An 1926 aux derniers jours de la saison 1937-38, nous en avons vécu, bien souvent, de bons moments tous ensemble, Howie Morenz, Aurel Joliat, Albert Leduc, Sylvio Mantha, Wildor Larochelle, Armand Mondou et les autres.

Nous avons vécu les heures de triomphe de 1929-1930-1931 alors que nous ne connaissions pas de rivaux dans la N.H.L. et que deux fois de suite nous réussissions à apporter le championnat à Montréal.

Nous avons vécu les heures où nous filions de record en record et où, en 1928 par exemple, nous voyions deux des nôtres, Aurel et Howie, dominer les compteurs de la ligue, Howie avec 33 buts, en tête, et Aurel en seconde place avec 28. Ensemble nous avons célébré le succès de Georges Heinsworth lorsqu'en 1928 c'est à lui qu'allait le trophée Georges Vézina; en 1931 et 1932 c'est Howie que nous avons applaudi lorsque, deux années de suite, il s'est vu décerner le trophée du Dr Hart, honneur qui est d'ailleurs aussi échu à Aurel en 1934. Avec moi, tous les gars ont célébré ce soir de décembre 1929 lorsqu'au Forum, contre les Sénateurs, j'ai établi le record de pointage des temps modernes, cinq buts et une assistance en un seul match.

"Pit" Lépine, dans l'uniforme qu'il a porté durant 13 saisons.



Oui, nous avons vécu de bien belles heures — mais nous avons aussi connu nos déboires et c'est probablement parce que nous avons accepté la bonne et la mauvaise fortune en restant unis que nous avons pu être l'équipe que nous avons été. Les mauvais coups nous ont tous frappés à un jour ou à un autre. Ensemble nous étions, lorsque Howie a été blessé contre Chicago en 1937 et ensemble nous étions lorsque quelques semaines plus tard, Howie était porté en terre. Nous avons eu un soupir de regret lorsque tour à tour nous avons vu partir, d'abord Herb Gardiner, puis Georges Hainsworth, puis Nick Wasnie, puis Albert Leduc, puis Sylvio Mantha, puis Marty Burke.

Nous étions tous ensemble lorsqu'un soir de mars 1932, une mise en échec de Bill Cook, à Madison Square Garden, à New-York, m'envoyait à l'hôpital Polyclinic, une jambe fracturée; le lendemain matin, des douze Canadiens réunis dans ma chambre, le moins inquiet, le moins désolé, c'était probablement moi. C'était la note caractéristique de la grande famille que nous étions, de s'inquiéter beaucoup plus pour les autres que pour soi-même.

Une chose qui m'a frappé cette année, en revenant à la tête d'une équipe bien différente de celle que j'ai quittée il y a deux ans, plus jeune, plus vigoureuse, c'est que le même esprit semble régner. C'est ce qui me porte à croire que les Canadiens de 1939-40 ne seront pas loin de la tête lorsqu'on décernera le championnat et la coupe Stanley, au mois d'avril prochain.

Quinze ans ont apporté bien des changements dans la ligue Nationale. Lorsque, en 1925, le Canadien m'a offert le contrat qui m'a amené à la Ligue Nationale, celle-ci ne comptait que trois clubs américains, Pittsburgh, Boston et New-York, et la cédule n'était que de 36 parties par saison. Les recrues n'arrivaient pas nombreuses puisque les ligues mineures n'étaient pas encore créées et à Montréal, par exemple, les deux clubs seniors du temps, le National et le Victoria, ne fournissaient pas souvent de candidats au Canadien.

De l'équipe de laquelle je faisais partie lors de mon saut au professionnalisme personne autre n'est passé aux majeures bien que plusieurs de mes camarades du temps soient allés cueillir la moisson dorée qu'offraient les mineures, dans leur début.

Ainsi Roland Beaudry qui était notre gardien de buts dans l'alignement du National de 1925, Dave Campbell qui jouait devant lui à la défense, et Ernest Brisebois qui jouait à l'aile dans la même ligne que moi, s'en allèrent à Philadelphie et à New-Haven passer une ou deux saisons à implanter le hockey aux Etats-Unis.

Ce n'est que plus tard, vers 1930, que Montréal commença à fournir ses joueurs à la N.H.L. avec Georges Mantha, Armand Mondou, et tous ceux qui devaient les suivre. De 1920 jusqu'à 1928, les seuls nouveaux venus de Montréal avaient été Sylvio Mantha, Albert Leduc, mon frère Hector et moi-même.

Les règlements étaient bien différents de ceux d'aujourd'hui quand je fis mes débuts. Le joueur de centre, par exemple, se modelait sur Frank Nighbor, dont la principale fonction était de barrer la route aux adversaires. Howie Morenz fut le premier à rompre avec cette tradition jusqu'à ce qu'une école complètement nouvelle soit lancée par Joe Primeau qui, à partir de 1930, se donna comme mission de fournir des passes à ses ailiers, Jackson et Conacher des Maple Leafs.

La passe en avant comme nous la connaissons aujourd'hui n'existait pas; nos équipes comp- (S.V.P., lisez la suite en page 23)

BALTIQUE-MEDITERRANÉE

EN 10 MINUTES

PAR LOUIS FRANCOEUR

SUR une carte géographique, tracez une ligne le long du vingt-deuxième méridien, depuis le nord de la Finlande jusqu'à la mer Egée. Vous avez à peu près la limite occidentale que se donnent, pour l'instant, les ambitions russes en Europe. C'est plus que la moitié de cette partie du monde qu'on appelle l'Europe. De l'océan arctique, parallèle 70, à l'est de la Méditerranée, parallèle 35 environ, la Russie s'est attribué une zone d'influence où elle n'entend pas que personne s'introduise. Au nord et au centre de cette ligne arbitraire, elle bloque l'Allemagne; au sud, elle fait obstacle directement à l'Italie, et indirectement à l'Angleterre.

L'Estonie, la Lettonie, la Lituanie, plus de la moitié de la Pologne, la Bulgarie, la Macédoine, un peu moins la Yougoslavie, et moins encore la Roumanie, et, si elle le pouvait, la Turquie: ce sont les pays sur lesquels elle cherche à établir son protectorat. En d'autres termes, elle ne veut pas d'autre prestige que le sien et surtout d'autres intérêts que les siens dans toute cette partie de l'Europe et de l'Asie Mineure qui va du golfe de Bothnie à la poche orientale de la Méditerranée.

Jusqu'ici, la Russie n'a pas déclaré la guerre; elle s'est inspirée des exemples de son nouvel ami, Hitler, pour procéder à des conquêtes sans effusion de sang, ou presque. Dans le tohu-bohu des nouvelles étrangères et locales que les journaux doivent publier, on n'a peut-être pas assez noté l'importance extrême des pactes d'amitié prétendue que la Russie a imposés aux états baltes. Si vous vous reportez à la carte, vous y voyez que la Russie n'a d'accès à la Baltique que par le golfe de Finlande. Son port de Cronstadt est dans la ligne 60, c'est-à-dire à la même hauteur que le sud du Groënland, la pointe nord du Labrador, le haut de la baie d'Hudson; c'est dire qu'il n'est pas libre l'hiver. La Russie, qui veut jouer à la puissance navale dans le nord a donc nécessairement besoin de ports libres de glace à l'année.

Les traités d'amitié forcée qu'elle vient de conclure avec les pays baltes lui donnent ce libre accès à la mer dont elle a si grand besoin. Désormais, les côtes en vasselage russe sont presque aussi longues, sur la Baltique, que celles de l'Allemagne.

Le réseau des chemins de fer qui rattachent les pays baltes à la Russie n'est pas extraordinaire. Il est suffisant, toutefois, pour assurer un transit direct de Leningrad et de Moscou à la mer. Somme toute, les trois pays voisins, s'ils gardent leur indépendance administrative et leur physionomie ethnique, ont perdu leur au-

Les pays belligérants n'ont pas tous les mêmes motifs de faire la guerre. La Russie, par exemple, tient compte, avant tout, des exigences de sa situation géographique. C'est ce qu'indique très clairement l'auteur de cet excellent article.

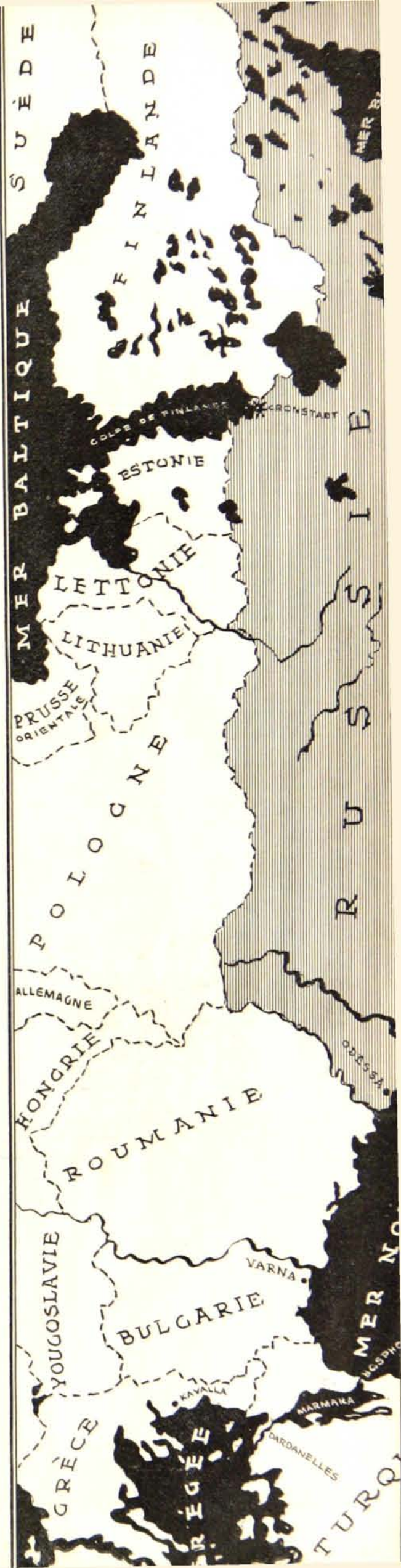
tonomie militaire et, virtuellement, leur souveraineté économique.

Les pays baltes, surtout la Lettonie et l'Estonie, sont plus avancés que la Russie. Leur population s'apparente plus au type nordique qu'au type slave. Elle est, par conséquent, plus laborieuse, plus méthodique, plus ordonnée, plus apte à s'organiser d'elle-même pour le travail à la moderne que ne l'est la population russe, toujours soumise au tyran.

Avec ces ports baltes, avec ment amicale, mais très effective, des îles au large de la Lettonie et l'Estonie, les Russes améliorent grandement leur situation. C'avait toujours été un article de foi des Allemands d'empêcher la Russie d'avoir des côtes le long de la Baltique. Les Allemands disaient aux Russes: "Vous avez la Mer Noire, débrouillez-vous de ce côté et laissez-nous le nord". C'est l'un des gains les plus positifs de la Russie que d'avoir réussi, à la faveur des circonstances, à s'imposer en biais de l'Allemagne et des pays scandinaves.

La Mer Noire et ses grands ports russes d'Odessa et de Rostoff, ainsi que son port de Batum, spécialisé, celui-ci, dans l'expédition des pétroles, ne sont certes pas avantages négligeables. Mais on ne sort pas comme on veut de la Mer Noire; il faut passer par les détroits, c'est-à-dire par le Bosphore, la mer de Marmara et les Dardanelles. Et là, on navigue à travers les myriades d'îles de la mer Egée pour se trouver, à la sortie, sous les canons français ou italiens. Les Turcs possèdent les détroits; ils sont intraitables quand une puissance étrangère veut leur forcer la main. L'expérience, du reste, expérience bien longue et bien cruelle, a démontré qu'on n'y passe pas quand les Turcs ne le veulent pas. L'Angleterre a sacrifié assez d'hommes à Gallipoli, pendant la Grande Guerre, pour que le souvenir d'un effort aussi inutile qu'héroïque ne se soit pas perdu.

Si la Russie pouvait se ménager, en évitant les détroits, un débouché méditerranéen, elle transformerait en réalité l'un des rêves de Pierre le Grand. Pour cela faire, comme elle ne peut compter sur l'amitié de la Grèce, il lui faut exciter les convoitises bulgares sur la Dobroudja. Regardez encore votre carte. Au nord de la mer Egée, vous avez une mince langue de terre qui appartient à la Grèce, après avoir été sol bulgare. C'est l'est de la Macédoine, qui s'appelle plus couramment Dobroudja. Il y a là quelques excellents ports, notamment celui de Kavalla. Si la Bulgarie reprenait cette province, le transit russe vers (S.V.P., lisez la suite en page 23)



Pinocchio

Dessins animés en
couleurs de Walt
Disney.



S'il fallait vous raconter une histoire enfantine et merveilleuse en ses personnages comme en ses péripéties, vous ne sauriez trouver de plus habile conteur que Walt Disney, ce génie du dessin animé qui a fait la joie de tant de monde. Après le fantastique succès de *Blanche-Neige et les Sept Nains*, la verve de Disney a trouvé un autre conte d'enfant qui plaira à toutes les catégories par son ingénuité et ses aimables aventures. Il s'agit de ce *Pinocchio*, que nos grand'mères racontaient aux tout-petits sous le nom de bébé *Pinoche*. Au début de 1940, Walt Disney fera connaître au monde entier les aventures de *Pinocchio* portées à l'écran par le dessin animé et la couleur. Comme pour *Blanche-Neige*, il s'agit d'un film de long métrage, tout en couleur et en musique. On y compte au moins six chansons à grand succès. N'allons pas plus loin pour entamer votre joie de voir *Pinocchio* à l'écran et faisons un peu connaissance avec les personnages du livre de C. Collodi.

Il y avait une fois, puisqu'ainsi commencent tous les contes, un vieux sculpteur solitaire du nom de Geppetto qui passait sa vie humblement entre ses deux animaux favoris: "Figaro", le chat et "Cleo", le poisson rouge. Pour charmer sa solitude et calmer son ennui, il avait entrepris un chef-d'œuvre de sculpture en bois de pin, représentant une petite marionnette qu'il avait appelée "Pinocchio".

Le soir même qu'il termina sa marionnette, le vieux Geppetto s'endormit en désirant, par la vertu de l'étoile des désirs, que son *Pinocchio* devienne un vrai petit bonhomme; car il avait toujours désiré un fils. Durant son sommeil, la belle étoile s'approcha de sa demeure, la remplit de toute sa clarté et soudain en jaillit la belle Fée-Bleue.

La bonne fée, pour récompenser Geppetto de toutes ses bontés, donna la vie à la marionnette, tout en l'avertissant bien qu'elle devrait se montrer digne d'être promue à la vie d'un petit garçon. Pour aider la marionnette *Pinocchio* dans sa nouvelle tâche, la Fée-Bleue lui accor-

EN HAUT.—Geppetto met la dernière touche à la décoration de la marionnette qu'il a sculptée et qu'il nomme *Pinocchio*.

AU MILIEU.—La Fée Bleue, en réponse au souhait de Geppetto d'avoir un fils, donne la vie à la marionnette que le brave homme a sculptée, et, puis pour aider *Pinocchio* à se bien conduire dans la vie, elle lui fournit un compagnon en la personne du grillon *Jiminy*.

CI-CONTRE.—Ayant échappé à *Stromboli*, *Pinocchio* se hâte de retourner à la maison en compagnie de son inséparable *Jiminy Cricket*.

de un aide dans la personne minuscule de Jiminy Cricket, un grillon vagabond, à qui elle confère le titre de: "Lord Grand Conservateur de la Science du Bien et du Mal", avec fonction de veiller sur Pinocchio, à titre de conscience.

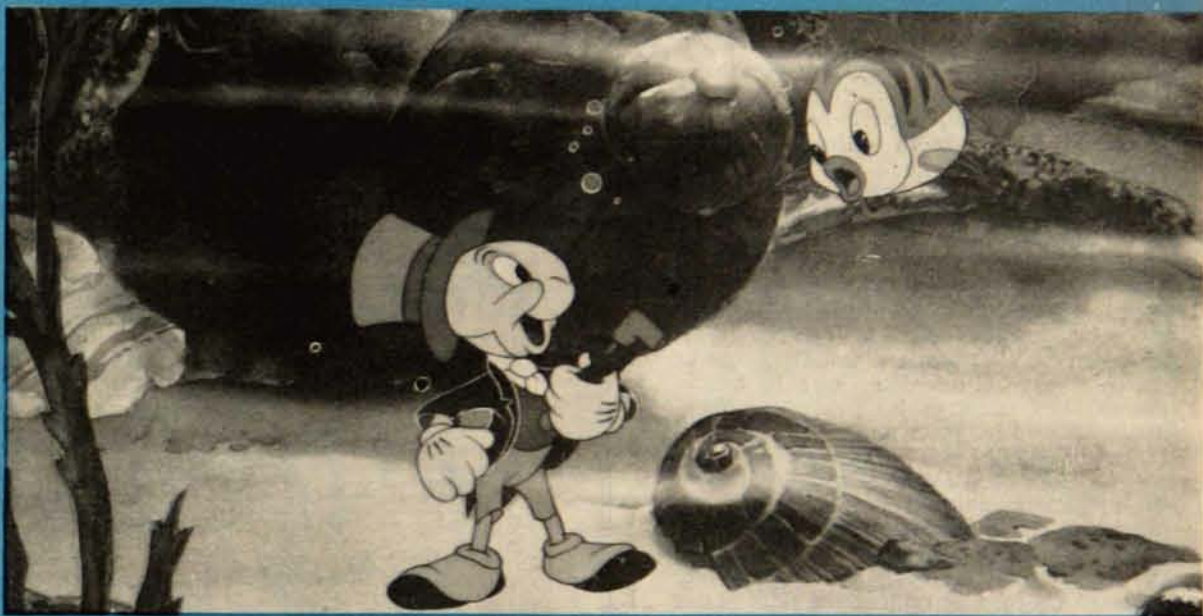
Il est facile d'examiner la joie de Geppetto à son réveil et de comprendre sa satisfaction à la vue de ce petit bout d'homme-marionnette. Après de joyeuses célébrations, Pinocchio est mis au lit de bonne heure pour qu'il puisse aller à l'école, le lendemain. Sur le chemin des écoliers, le jour suivant, Pinocchio, armé de ses livres et suivi de sa conscience, Jiminy Cricket, trotte gaiement quand il fait la rencontre de deux mauvais sujets. Ce sont le renard qui s'appelle J. Worthington ou "l'honnête Jean", et son compère le chat "Giddy". Ces deux vilains et malicieux escrocs, aux manières doucereuses et à la langue de serpent, voient en Pinocchio une bonne affaire à réaliser. En effet, une marionnette qui parle et qui marche sans ficelles doit bien valoir son pesant d'or. C'est alors qu'ils entament conversation avec Pinocchio et le convainquent de devenir un acteur plutôt que d'aller à l'école. Pinocchio cède et les malins quadrupèdes s'en vont le vendre à Stromboli, le méchant joueur de marionnettes, qui en donne un bon prix.

Pinocchio devient l'esclave du montreur de marionnettes qui le garde prisonnier dans une cage d'oiseau après l'avoir fait travailler. La Fée Bleue vient à son secours et veut savoir de lui la vérité sur son aventure. Mais à mesure que Pinocchio essaie de mentir pour se disculper, son nez s'allonge démesurément jusqu'à ce qu'enfin il avoue toute la vérité. La bonne fée le délivre et Pinocchio prend le chemin de la maison bien décidé à être un bon garçon et à aller à l'école. Mais toutes ses bonnes résolutions s'oublient vite quand de nouveau il rencontre ses faux amis qui lui proposent cette fois une excursion dans "L'île du Plaisir" où les enfants font tout ce qu'ils veulent. Malgré les supplications de sa conscience, Jiminy Cricket, Pinocchio cède et suit les fourbes vers l'île enchantée où les enfants s'amusent follement.

Mais Pinocchio ne met pas de temps à s'apercevoir que les enfants de l'île sont graduellement changés en ânes pour être vendus. A mesure que Pinocchio sent ses oreilles s'allonger et une queue lui pousser, il entreprend de fuir l'île et, grâce au courage de Jiminy Cricket qui l'a toujours suivi, il échappe à son sort épouvantable. A leur retour, Pinocchio et Jiminy Cricket apprennent que Geppetto, brisé d'inquiétude et de peine, était parti à la recherche de sa marionnette vivante et qu'il fut avalé tout rond par "Monstro", l'hideuse baleine qui garde les abords de l'île du Plaisir.

Pinocchio, qui a encore son grand nez, ses oreilles et sa queue d'âne, explore avec Jiminy Cricket le fond de la mer pour apprendre des poissons le lieu de la cachette de "Monstro". A leur tour, ils sont victimes de la glotonnerie du monstre qui les avale, mais doit bientôt les rejeter tous, à cause d'une ingéniosité de Pinocchio. Furieuse d'avoir été trompée, la baleine se met alors à les poursuivre avec acharnement et le radeau hâtif que Geppetto a construit peut à peine atteindre le rivage à temps pour échapper à "Monstro". Le vieux Geppetto croit Pinocchio mort, mais la bonne fée apparaît de nouveau pour le toucher à l'épaule et le changer instantanément en petit garçon.

Il y a grandes réjouissances dans la maison de Geppetto qui a enfin trouvé un fils dans son ancienne marionnette en bois de pin. "Figaro" et "Cleo" participent à leur façon à la grande célébration, tandis que Jiminy Cricket, sa tâche finie, s'en retourne à travers champs, fort content de son ouvrage, mais encore plus content de la belle décoration en or que la fée lui a donnée pour avoir protégé et guidé Pinocchio, à titre de conscience à deux pattes.



EN HAUT.—Geppetto et Pinocchio, après leur sortie du ventre de la baleine Monstro, essaient de regagner la terre sur un radeau.

AU MILIEU.—Jiminy Cricket à la recherche de Pinocchio demande au petit poisson rouge s'il sait où habite, au fond de la mer, la baleine Monstro.

EN BAS.—Tandis que Pinocchio explore le fond de la mer, de petits hippocampes s'approchent pour lui jouer des tours.

PAR JEANNE BÉRUBÉ

Il avait neigé sur Bethléem. Puis un vent froid avait chassé les nuages. Pas de lune. Seulement la douce lueur des étoiles éclairant à peine un ciel de velours bleu. La ville et la campagne vivaient leur vie quotidienne, insoucieuses. Les bergers réchauffaient leurs doigts engourdis au-dessus d'un feu sans cesse nourri de branches mortes. Les brebis dormaient et nul écho ne venait troubler leur songe lorsque sonna minuit. Seuls les bergers veillaient, humblement soumis au devoir de toutes les nuits, lorsque l'horloge éternelle du temps marqua l'heure prévue de toute éternité.

— Belle nuit, dit Jacques.

— Nuit froide et dure pour nous, répondit Zabulon.

— Nuit étrange, reprit Mathieu qui cherchait le sommeil, enfoui sous ses peaux de mouton.

Nuit étrange? Les bergers levèrent vers le ciel des regards inquiets. Quelle était cette lumière blanche qui surgissait du haut de l'air? Ils ne rêvaient pas. Une lumière venait vraiment de là-haut, au-dessus d'eux, où trônent les étoiles. Et cette lumière chantait un chant si doux qu'ils n'en avaient jamais entendu de semblable. Plus doux que le bruissement des ramures au printemps conseiller d'amour. Plus doux que les plus douces mélodies des ingénieuses musettes. Le chant venu du ciel unissait la joie du corps à la paix de l'âme. C'était une promesse, un encouragement, un repos.

La lumière croissante faisant le jour sur les collines, les bergers virent qu'elle émanait de formes imprécises plus belles que les formes humaines. Des milliers d'êtres plus parfaits que les plus beaux hommes emplissaient l'immensité du ciel. Et bientôt les humbles bergers comprirent que les êtres resplendissants leur parlaient. Entre eux et les anges s'établit ce dialogue.

Les anges dans nos campagnes

Andantino.

Noël languedocien.

Les An-ges dans nos cam-pagnes Ont en-ton-né des
chœurs joyeux: Et l'é-cho de nos mon-tagnes Re- dit ce chant ve-
Refrain.
nu des cieux: Glo- ri- a
in ex- cel- sis De- o, Glo-
ri- a in ex- cel- sis De- o.

(Extrait de "300 cantiques", par l'abbé Louis Bouhier, p.s.s., Beauchemin, édit.)

Les anges :

Bergers, quittez vos retraites;
Unissez-vous à nos concerts;
Répétez sur vos musettes
Ce chant qui vibre dans les airs :
Gloria in excelsis Deo !

Les bergers :

Anges, quelle est cette fête ?
Pour qui ces hymnes triomphants ?
Quel vainqueur ou quel prophète
Exaltent vos divins accents ?
Gloria in excelsis Deo !

Les anges :

Apprenez tous la naissance
D'un Roi sauveur en Israël;
Que, dans sa reconnaissance,
La terre chante avec le ciel :
Gloria in excelsis Deo !

Les bergers :

Dites-nous à quelle marque,
A quels signes glorieux
Reconnaître ce Monarque
Qui, cette nuit, descend des cieux.
Gloria in excelsis Deo !

Les anges :

Un enfant couvert de langes,
Dont une crèche est le berceau,
C'est le Christ que nos louanges
Acclament par ce chant nouveau :
Gloria in excelsis Deo !

Les bergers :

Hâtons-nous, que l'on s'assemble !
A Bethléem, allons le voir.
Et nous redirons ensemble
L'hymne joyeux de notre espoir :
Gloria in excelsis Deo !

LE PEUPLE EST-IL EDUCABLE ?

(Etude du livre publié sous ce titre par le R. P. Gonzalve Poulin, o.f.m.)

PAR JEAN PICARD

CURIEUSE anomalie: il n'y a peut-être pas un autre peuple que le nôtre chez lequel la littérature sérieuse est beaucoup plus nombreuse que la littérature d'imagination, et cependant nous sommes remarquablement frivoles et peu enclins à lire pour nous instruire. C'est sans doute parce que nous avons une mission "sur cette terre d'Amérique" qu'une si grande part de nos écrivains s'occupent exclusivement, — du moins en leurs ouvrages, — d'ouvrir à nos cerveaux légers les portes du profond savoir. Des voix crient dans le désert.

Je voudrais pourtant que le désert se peuplât d'auditeurs attentifs et intelligents pour entendre la voix du R. P. Gonzalve Poulin, o.f.m. Il s'agit, en fait, du livre que viennent de publier les Editions de l'Action canadienne-française (1206 est, rue Craig, Montréal) et qui s'intitule: **Le peuple est-il éducatable?**

Le mot peuple désigne ici les petites gens, ouvriers, cultivateurs, fonctionnaires de plus de dix-huit ans, qui ont besoin de s'instruire pour jouir de leurs loisirs et surtout pour devenir de meilleurs citoyens, des hommes plus complets ayant l'esprit ouvert aux choses de l'ordre intellectuel.

Cette éducation des adultes présente de multiples difficultés, mais elle est réalisable comme le démontrent les magnifiques résultats obtenus en Angleterre. En effet, le père Poulin établit clairement que ce sont les Anglais qui, de tous les peuples, ont le mieux organisé l'éducation populaire pour les plus-de-20 ans. Ils l'entendent comme Newman, dit le R. P. Poulin: Nous sommes instruits affirme le grand écrivain anglais, "dans des exercices manuels, dans des arts délicats et utiles, dans des métiers, dans le commerce et dans les méthodes d'affaires qui n'ont que peu d'effet sur l'esprit lui-même et qui sont contenues dans des règles confiées à la mémoire, à la tradition, ou à l'usage. L'éducation est quelque chose de plus grand. Elle implique une action sur notre mentalité et sur notre caractère. Elle est quelque chose d'individuel et de permanent qu'on dit intimement lié à la religion et à la vertu". "Une telle éducation, poursuit le père Poulin, entre, comme élément essentiel, dans la réforme des in-

dividus si nécessaire à un meilleur état social." C'est pourquoi, "sous l'influence de ce postulat que l'homme vaut surtout par l'usage de sa liberté, les Anglais confient à l'éducation populaire le rôle moral d'éclairer leur liberté et de l'étoffer de responsabilité tant personnelle que sociale." Application "du dogme démocratique qu'une civilisation, si élevée soit-elle, serait manquée si elle n'était accessible qu'à une élite de la nation." Voici, en résumé, une excellente définition de l'éducation des adultes telle qu'on la pratique en Angleterre et telle que le R. P. Poulin la souhaite chez nous: "Un effort d'éducation entre l'homme tel que l'a fait le milieu et tel que le voudraient ses aspirations légitimes."

Après un précis historique de l'éducation populaire en Angleterre, le Père Poulin étudie le cas de l'étudiant adulte, — âge, classe sociale, occupation, — et il précise en quoi consiste l'organisation des cours d'adultes en Angleterre. Suit un essai de synthèse sur la pédagogie employée dans les classes d'éducation populaire en Angleterre. Enfin, en conclusion, l'auteur examine l'éducation des adultes au Canada. C'est là qu'il lui est donné de louer l'admirable effort de la Nouvelle-Ecosse, en ce domaine, et, singulièrement, celui de l'Université Saint-François-Xavier d'Antigonish, célèbre maintenant non seulement au Canada mais aux Etats-Unis et dans tout l'Empire britannique. Et la province de Québec?

L'éducation des adultes existe dans la province de Québec. Le père Poulin écrit: "Si l'on définit l'éducation des adultes comme "une éducation continuée" après le temps de la scolarité, il est indéniable que beaucoup de travail s'accomplit dans le Québec en faveur des adultes." D'après M. Alphonse Désilets, au moins 80,000 adultes bénéficiaient, en 1935, "d'une éducation mise à leur portée par le gouvernement provincial, par les institutions privées et confessionnelles". Mais il faut que les universités de notre province s'intéressent au mouvement et y prennent part. "A l'encontre des provinces maritimes, écrit le R. P. Poulin, on peut affirmer que, dans le Québec, ce sont les universités qui ont fait le moins pour l'éducation des adultes. Sans

doute chacune de nos universités possède son département d'Extension universitaire; mais le travail de cet organisme s'est limité à quelques conférences publiques, sans rien de systématique ni d'adapté aux classes populaires. Il semble en fait que l'élite universitaire se soit constituée comme une classe privilégiée plutôt que comme un service. La grande ambition des intellectuels du Québec a été de s'organiser en bourgeoisie de l'esprit. Au lieu de concevoir leur groupement comme solidaire du peuple, de penser que les avantages de l'argent et de l'esprit doublent leurs responsabilités et leurs obligations envers la nation, ils ne sont que trop portés à copier les moeurs soit de la bourgeoisie française soit de la bourgeoisie anglo-canadienne." Jugement très sévère qui me paraît à peine exagéré. Il reste vrai en tout cas que "le moyen de maintenir la qualité de l'éducation populaire, c'est de la poursuivre avec l'aide de l'université". Car "le premier rôle de l'université, c'est de répandre dans tout le peuple un savoir qui a valeur de vie. Une université qui se réserve pour la classe moyenne, ou encore se cantonne dans la formation de spécialistes, rompt ses attaches naturelles avec le peuple et perd tout rayonnement social. Il n'appartient pas au peuple d'être au service de l'université, mais à l'université d'être au service du peuple."

Il faut pour organiser l'éducation des adultes, dans le Québec, une coopérative de livres et un département de culture populaire dans chaque université. L'ouvrage du père Poulin devrait susciter une action prompt et efficace. Mais je crains qu'on ne fasse la conspiration du silence autour de cet écrit courageux.

* * *

J'ai reçu: **Les Universités catholiques**, par le R. P. Georges Simard, O.M.I., et **Un homme sorti pour semer**, par le R. P. Eugène Nadeau, O.M.I., tous deux édités par les Editions Beauchemin, Montréal; **L'Oncle des Jumeaux Pomponnelle**, par Adrienne Maillet, et **Commencements**, par Léo-Paul Desrosiers, édités par les Editions de l'Action canadienne-française, Montréal.



Sur le plancher d'un studio

PAR JEAN-MARIE MARCOTTE

Fritz Brandtner photographié dans son studio alors qu'il y a quelques années, il entreprit de s'occuper des jeunes pour leur faire trouver dans le dessin et la peinture un moyen d'expression à leur portée. Après deux ans, son Children's Art Centre est devenu une sorte de clinique où les pauvres petits des faubourgs et des hôpitaux trouvent une nouvelle vie, la leur, en deça d'un monde d'adultes.

telligent, mais privé de ses moyens de contact ou d'extériorisation.

Tellement vrai, ce principe se démontre tous les jours dans les diverses écoles. Un enfant qui peut chanter, qui sait chanter et à qui on le permet sera heureux, qu'il soit pauvre ou malade. Tel autre enfant à qui on apprend à voir les choses et les êtres du monde pour ensuite les reconnaître, se les rappeler par le dessin ou l'écriture connaîtra une vraie jouissance qui le rendra heureux en dépit de son état. Dans le même ordre d'idée, un enfant qui vient à construire de ses propres mains un ou-

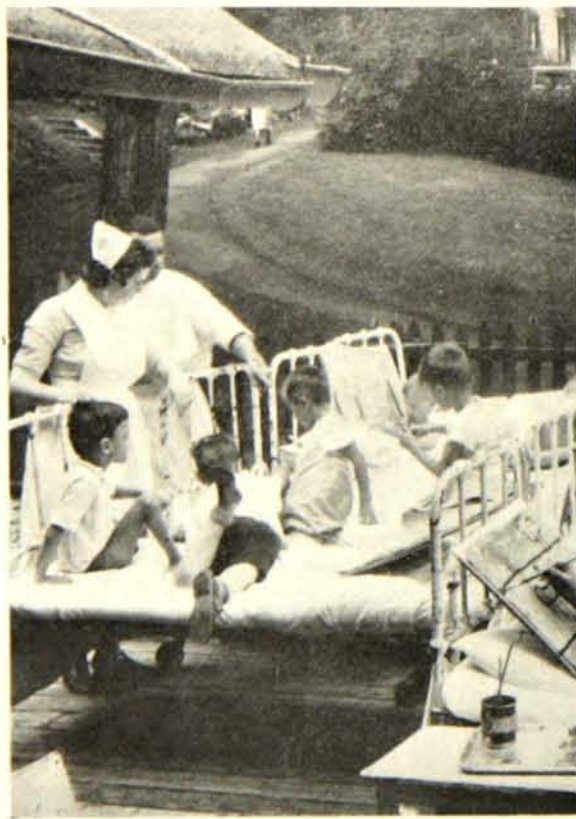
vrage de quelque nature que ce soit, peinture, dessin, menuiserie, constructions, joujoux, n'aura pas d'égale dans son bonheur et son contentement, pourvu qu'il trouve autour de lui l'encouragement et l'appréciation nécessaires à son élan. Pourvu que l'enfant produise quelque chose de lui-même, exprimant ses goûts et permettant à ses idées et à ses travaux d'esprit de s'épancher et de prendre forme, quelle qu'elle soit, il sera heureux. Il en est de même d'ailleurs de tous les hommes, que la routine et l'ennui n'ont pas encore tués. Le bonheur et le contentement (S.V.P., lisez la suite en page 36)

DE tous les trésors que la richesse de la nature ou le génie des hommes peuvent produire, le plus mystérieux et le moins calculable est sans doute le cerveau d'un enfant intelligent qui s'éveille à la nature et à la forme des êtres et des choses. Et, de toutes les formes d'expression mises à la disposition de l'homme civilisé, la plus pittoresque et la plus inattendue, tout en étant imparfaite et hésitante, vient sans doute des efforts de ce même enfant à comprendre, à exprimer ce qu'il voit, ce qu'il sent et surtout ce qu'il cherche à connaître ou à se rappeler. De là vient qu'un enfant intelligent et bien dirigé dans son développement sera plus heureux que l'autre enfant pauvre, malade ou infirme, mais tout aussi in-



CI-DESSUS.—Sur le plancher du studio de Fritz Brandtner, les jeunes élèves, libres de toute influence étrangère à leur imagination et à leur observation, travaillent selon leurs goûts à reproduire de mémoire des choses vues ou lues. Sans le bénéfice d'un dessin antérieur, ils peignent à grands traits des scènes et des panoramas qui ne manquent ni de pittoresque, ni d'imagination.

CI-CONTRE.—Au milieu des enfants malades, l'œuvre de Brandtner trouve une plus large application et une utilité encore plus manifeste. Car ces petits se trouvent reclus et prisonniers de leur maladie. Leurs pinces leur permettent une escapade vers ce monde qu'ils ne peuvent visiter. On voit ici Fritz Brandtner avec un groupe d'élèves de la Children's Memorial Hospital.





PAR HUGUETTE OLIGNY

IL faut que la mode ait beaucoup d'imagination pour apporter sans cesse, et à chaque saison nouvelle, des petits riens qui plaisent aux femmes. Il faut donc, dans le domaine des robes, que les couturiers concentrent leur imagination, leur inspiration, leur originalité en un point précis et déterminé. C'est ainsi que cette année ils établissent surtout des changements aux jupes et tâchent de renouveler un thème ancien.

Le haut des robes est plus ou moins le même mais les jupes ont beaucoup changé. Des genres de jupes des temps anciens sont à la mode. Si vous paraissiez à votre avantage dans les jupes larges et compliquées, ce ne sera pas un problème pour vous de vous vêtir selon ce qui vous convient et selon ce qui est à la mode. Portez-en donc: elles sont en faveur plus que jamais.

D'autre part, si les jupes larges sont votre cauchemar, ne vous désolerez pas; vous serez quand même à la mode en portant des jupes droites. Elles sont toujours en vogue pour la seule raison qu'elles sont classiques.

Ampleur du dos

C'est assurément ce dont on parle le plus pendant cette saison. L'ampleur s'obtient par des plissés, par des boucles ou par des plis plats. Cette mode influencera le domaine des costumes, des manteaux, des robes d'après-midi et même des robes du soir. Cependant nous désirons faire remarquer que cette allure fantaisiste de la saison 1939-40 ne sera probablement qu'un feu de paille et qu'elle durera ce qu'elle durera, pas plus; ne croyez pas que le genre classique y a perdu. Les jupes simples devant et derrière sont aussi seyantes.

Hanches

Après avoir été jusqu'à l'amincissement extrême, les hanches galbées vont redevenir à la mode. Soudainement, ce sera ravissant d'avoir des hanches onduleuses. La silhouette parfaite à l'heure actuelle est celle qui réunit une poitrine haute et bien remplie, des hanches rondes et une taille aussi fine que possible.

Si vous ne pouvez réussir à avoir la taille très mince, il est des genres de robes, étudiées expressément pour vous, qui vous aideront à produire cet effet si en vogue. Il y a aussi à votre disposition des corsets faits sur le modèle de ceux d'antan, qui vous donneront cette taille et ces hanches comme si vous les aviez commandées sur mesure.

Tournures

C'est la caractéristique de la mode 1939-40. Non seulement l'ampleur de la jupe, non plus les boucles perchées en arrière, à la taille, mais de véritables tournures. Cependant, c'est seulement pour les robes du soir que les tournures sont réelles. Sur les robes d'après-midi, elles sont simulées; ce ne sont que des compromis, provoqués par l'ampleur de la jupe, les boucles ou les plissés.

L'ampleur du devant de la jupe est aussi très importante. Cependant, il faut avoir une belle ligne pour la porter et tout spécialement l'ampleur obtenue au moyen des fronces ou des plissés.

La longueur de la jupe reste à peu près la même. On porte les robes aussi courtes qu'on le peut à condition toutefois, que l'ensemble soit gracieux, seyant et digne.

Toutes les inventions possibles sont employées pour modifier l'éternelle boucle de ceinture piquée fermement au milieu de la taille. Quelques robes ont des ceintures cousues; plusieurs ont des ceintures à effet de corselet qui se rétrécissent toujours aux côtés et à l'arrière, comme le démontre si bien la superbe robe de diner de la page 20. Cette façon est, nous semble-t-il, très avantageuse. Plusieurs n'ont de ceinture qu'à l'arrière. La plus haute nouveauté est incontestablement la ceinture-tournure du genre de la robe No 3492 que nous illustrons en page 21.

A propos des manches

Les manches longues sont les préférées. Les manches trois-quarts sont aussi très en demande. La plupart sont légèrement plissées à l'épaule, d'autres suivent la ligne naturelle de l'épaule. Il vaut mieux dire que: si le corsage est très élaboré, les manches seront simples; si la robe est peu garnie au corsage, les manches se chargeront, par leur ampleur et leur originalité, de chasser la sévérité du corsage.

Les bijoux

Tout comme l'an dernier, on en raffole. Une styliste de New-York a été jusqu'à qualifier ce goût du nom de "mal des bijoux". Cependant, les colliers sont plus gros cette année. Quelques-uns sont grands comme des bavettes. Il n'est pas une robe qu'un bijou n'agrémenté à condition toutefois que cette robe soit à encolure montante ou en V.

Hanches élargies

Quelque chose d'ancien qui est aujourd'hui quelque chose de nouveau. Pour vous épargner le temps de lire une description, donnez-vous la peine de regarder en page 20, la robe de diner dont, d'un coup d'oeil, vous saisissez tout le charme. Cet effet de hanches élargies, vous l'obtenez au moyen des plissés. La taille fine est mise en valeur par le corsage corselet et le buste, par les gracieuses fronces. Cette robe de diner est si belle et si intelligemment dessinée qu'elle vaut bien la peine que nous l'étudions.

Son utilité

Elle vous servira pour aller à tous les grands diners où vous serez priée.

Si une cocktail-party se présente, elle fera parfaitement l'affaire.

Afin de la transformer et pour ne pas avoir l'air de porter une robe qui date, jetez dessus une petite jaquette courte et seyante, de couleur contrastante, autant que possible.

Vous mariez-vous cet hiver? Cette robe est l'article rêvé! Vous pourrez parfaitement la faire en faille blanche et ajouter derrière, une courte traîne. Vous pourrez très bien la transformer ensuite en robe du soir, en enlevant la traîne, en supprimant les manches et en formant dans le dos, un décolleté.

Tissus

La faille et la moire sont les favoris de l'heure. Vous pourrez confectionner cette robe en faille à un prix fort raisonnable. Il faut, avec un tissu de 38 ou 40 pouces de largeur et pour la taille 16 ans, 6 1/2 vges de tissu; pour la taille 20 ans, 6 3/4 vges. La faille se vend actuellement, dans les grands magasins, \$1.39 la verge; un rapide calcul: cette robe vous revient donc à \$8.39 pour 16 ans, et à \$8.55 pour 20 ans.

La moire qu'on a longtemps délaissée, revient à la mode et vaut \$1.19 la verge, ce qui revient à dire que le patron 16 ans coûte: \$7.74 et le patron 20 ans: \$7.89.

Le taffetas est aussi très en vogue, expressément le taffetas brodé ou matelassé qui se vend \$2.69 la verge. C'est un peu plus coûteux; la taille 16, \$17.49 et la taille 20, \$17.83.

En velours, cette robe sera princière. Il se vend actuellement \$1.98 la verge. Si vous portez 16 ans, votre dépense sera de \$12.87, si vous portez 20 ans, elle sera de \$13.12.

(S.V.P., lisez la suite en page 32)



McCALL 3486. — La mode a décidé d'oublier les couleurs sombres et de rendre gaies les robes de diner. Celle-ci est en lamé de ton pastel. Les lignes en sont particulièrement souples et le corselet en pointe affine la taille, en même temps que les fronces mettent le corsage en valeur et donnent à la jupe cet effet si recherché de hanches élargies. Le patron No 3486, pour 12 à 20 ans. Prix: 75c.

GAIES, SONT LES ROBES DE DINER



McCALL 3492. — Le dernier cri de la mode actuelle: les tournures. Le corsage est très ajusté. La jupe simple devant, est garnie derrière de quatre plis flous et d'une grosse boucle souple. C'est une robe deux-pièces dont le corsage peut se faire avec ou sans la boucle. Encolure simple. Le patron est établi pour 5 tailles: 12 à 20 ans. Prix: 50c.

LA MODE A DES TOURNURES

CE SONT MES ROBES DE PARTY!



3385



3482



3430



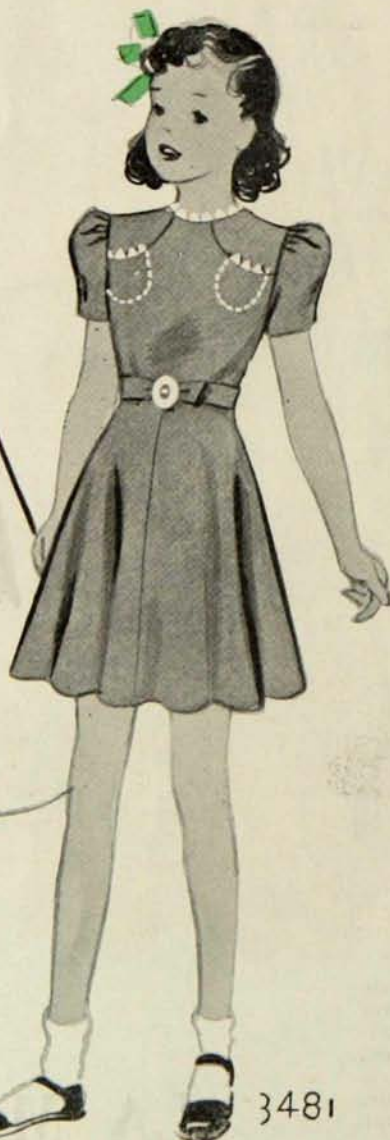
3272



3318



3106



3481



McCALL 3106. — C'est sa première robe longue. La jupe très ample est maintenue par une bande de Lastex. Le corsage froncé est cousu à l'empiècement de façon à laisser passer un petit volant. La taille 6, 3 $\frac{3}{4}$ vgs, 39 pcs. Le patron est établi pour 5 tailles: 6 à 14 ans. Prix: 35c.

McCALL 3272. — Toute froncée est la jupe qui contraste avec le petit corsage serré. Un ruban autour de la taille enjolive le tout. Culottes. La taille 6, 2 $\frac{3}{4}$ vgs, 35 pcs. Le patron est établi pour 4 tailles: 2 à 6 ans. Prix: 25c.

McCALL 3318. — Les plissés produisent toujours bel effet aux soirées enfantines. La robe est de taffetas et garnie d'un ruban de velours. La taille 6, 3 vgs, 39 pcs. Le patron est établi pour 6 tailles: 4 à 14 ans. Prix 35c.

McCALL 3385. — Voici une robe qui lui apprendra à se vêtir seule. Elle est détachable, a un empiècement devant et derrière et la ligne verticale du devant est garnie de dentelle. Culottes. La taille 6, 2 $\frac{3}{4}$ vgs, 35 pcs. Le patron est établi pour 4 tailles: 2 à 6 ans. Prix: 25c.

McCALL 3430. — C'est une robe d'allure un peu plus fillette, tout à fait ce dont elle a besoin pour le dimanche. L'encolure et l'empiècement sont taillés d'un seul morceau. La taille 10, 3 $\frac{3}{4}$ vgs, 35 pcs. Le patron est établi pour 5 tailles: 6 à 14 ans. Prix: 35c.

McCALL 3481. — Un gallon picot (braid ric-rac) orne le bord de l'encolure ronde et des poches de cette robe. La jupe est légèrement en forme. La taille 12, 3 $\frac{3}{4}$ vgs, 35 pcs. Le patron est établi pour 5 tailles: 6 à 14 ans. Prix: 35c.

McCALL 3482. — Le panneau central et le corsage genre corselet sont taillés d'un seul morceau et bordés de plissé. Culottes. La taille 6, 2 $\frac{3}{4}$ vgs, 35 pouces. Le patron est établi pour 4 tailles: 2 à 6 ans. Prix: 25c.

QUINZE ANS AVEC LE CANADIEN

(Suite de la page 12)

taient beaucoup moins d'hommes et je me rappelle la surprise que causait Odie Cleghorn avec ses Pirates de Pittsburgh lorsqu'il en envoyait une douzaine sur la glace. Aujourd'hui avec des alignements de quinze et seize hommes l'équipe d'Odie aurait l'air bien peu solide au côté des rivaux.

Pour une raison qui n'a jamais encore été expliquée, les blessures étaient beaucoup moins nombreuses, et pourtant les joueurs faisaient sur la glace un stage bien plus long qu'ils n'en font maintenant. Avec tous ceux de la vieille école, je crois pourtant que le jeu était aussi dur à ce temps-là qu'il l'est aujourd'hui.

Le passé n'est pas, toutefois, ce dont nous devons nous occuper; le présent et l'avenir nous importent plus.

Nous avons cette année dans le Canadien plus de vigueur, plus de solidité que l'équipe n'en a connu depuis plusieurs années. Notre début heureux, deux victoires aux deux premières joutes, tend à le prouver. Certaines acquisitions que nous avons faites, au cours de l'automne, ont été, je crois, des plus heureuses; cet hiver, si la guigne ne vient pas nous enlever nos hommes, nous devrions nous sentir tout aussi à l'aise contre des équipes lourdes comme celles des Maple Leafs et des Américains, que contre les équipes plus rapides mais plus légères, des Rangers ou des Black Hawks de Chicago.

À l'aile gauche, nous avons en Toe Blake probablement le meilleur joueur à sa position, dans la Ligue Nationale; pour le remplacer, nous avons Ray Getliffe, obtenu de Boston, Georges Mantha et Louis Trudel. Chacun des quatre a du poids, de l'habileté et est un compte-dangereux.

À l'aile droite, nous avons Rod Lorrain, excessivement rapide, Charlie Sands qui augmente considérablement notre moyenne de poids, et pour leur aider, Johnny Gagnon et Earle Robinson.

Au centre, l'acquisition de Marty Barry nous donne l'un des meilleurs compteurs que la N.H.L. connaisse depuis 11 ans; nous avions déjà Polly Drouin et Paul Haynes à qui Armand Mondou peut donner un rude coup de main quand il le faut.

Lorsque Détroit a obligeamment donné son congé à Doug Young, que nous avons plus tard mis sous contrat, nous avons mis la main sur un joueur de défense qui devrait compléter parfaitement nos vétérans Walter Buswell et Cy Wentworth et qui permettra à Cliff Goupille de s'acclimater à la N.H.L., sans que nous soyons affaiblis. Lorsque, à la fin de la saison, l'on décernera le trophée Georges Vézina au gardien qui aura le meilleur record de la campagne, ne soyez pas trop étonnés de voir le nom de Claude Bourque qui commence sa première saison régulière comme notre gardien de buts.

Boston a son Brimshak, Toronto, son Broda et Rangers, Kerr; nous avons Bourque et je crois que d'ici deux mois tout le monde sera d'opinion que nous n'avons rien à envier aux autres équipes lorsqu'il s'agit de la défense de notre

cage. Claude, qui est au seuil de sa carrière, devrait connaître la célébrité avant que la saison ne soit bien avancée.

Si l'on me trouve trop optimiste, que l'on compare nos débuts avec ceux de l'an dernier. Sans vouloir enlever de crédit à l'équipe qui, au printemps 1939, a fait une ruée pour finalement parvenir aux éliminatoires, je crois que notre alignement est fort supérieur à celui-là et, si nous ne décrochons pas la coupe Stanley, nous ne nous inclinons pas facilement devant celui qui la remportera.

Nous avons un amalgame parfait dans lequel il n'y a pas de place pour la désunion, les petites querelles, les gros mots. Et c'est encore la meilleure recette pour arriver au but que nous nous proposons.

J'ai toujours cru que c'est la valeur de l'équipe qui fait la valeur de celui qui la dirige et je suis de plus en plus convaincu que si ma réputation future tient au travail de mes joueurs je ne pourrais pas confier ma cause entre de meilleures mains.

On se demande un peu partout, dans la Ligue Nationale, quel est le club le mieux préparé à décrocher le championnat. Les uns penchent en faveur des Bruins, qui, selon Art Ross, sont la meilleure équipe qu'il ait jamais vue. D'autre inclinent vers les Maple Leafs à qui l'addition de Sweeney Schriner a donné un important renfort autour des filets.

Lester Patrick a confiance en ses Rangers, à qui il a donné encore plus de jeunesse que d'habitude et les Américains semblent confiants de tout dominer à cause de leur poids formidable.

Tous les gérants de la ligue ont droit évidemment d'espérer que c'est leur équipe qui remportera le gros lot. Pour ma part, je ne vois pas pourquoi les Canadiens ne seraient pas aussi bien considérés que n'importe quel autre club. Ils ont l'union, la jeunesse, la rapidité et le désir de gagner. J'ai en eux toute la confiance possible et avec Jules Dugal pour me prêter appui les erreurs que nous commettrons devraient rester au plus strict minimum.

En passant, n'allez pas mésestimer la valeur des Red Wings de Détroit, qui n'ont rien eu d'impressionnant les deux dernières saisons.

Jack Adams, leur gérant, a commencé à édifier un système de clubs d'entraînement, à la tête desquels il a pour l'aider deux de ses anciens as, Larry Aurie et Herb Lewis, l'un à Indianapolis, l'autre à Pittsburgh. Déjà cette année le résultat du travail préparatoire devrait commencer à se faire sentir et, dans les années à venir, il ne faudra pas prendre Détroit à la légère; l'exemple des Rangers est là pour l'indiquer.

Chez nous, c'est à Jimmy Ward qui m'a succédé à New-Haven, que revient la tâche de trouver des Habitants pour l'avenir. Déjà New-Haven nous a fourni cette année Cliff Goupille qui semble s'acclimater rapidement aux lignes bleues des patinoires de la Ligue Nationale. Jimmy, qui a été l'un des très bons joueurs des majeurs durant son séjour chez les Maroons

et plus tard chez le Canadien, a toute la valeur voulue pour préparer les jeunes à venir demain remplacer leurs aînés.

Pour terminer, il est une chose qui est bien importante au bon fonctionnement d'une équipe — et que nous, joueurs ou gérant ou instructeur, ne pouvons pas nous-mêmes fournir. C'est l'encouragement du public.

Cet encouragement, la province de Québec l'a toujours prodigué au Canadien, dans les bonnes comme dans les mauvaises années. Cet hiver, puis-je espérer que nous l'aurons aussi grand, aussi considérable que possible. En retour, je promettais une chose: c'est que les Habitants, quelle que soit leur position dans le classement, à n'importe quelle époque de la saison, quels que soient leurs adversaires, lutteront toujours aussi fort, aussi vigoureusement pour fournir aux spectateurs le meilleur jeu possible et leur faire passer des soirées aussi agréables que faire se peut. Nous ne serons pas toujours vainqueurs, mais toujours nous voudrions que l'on puisse dire de nous: "Les Canadiens sont là".

BALTIQUE - MEDITERRANEE

(Suite de la page 13)

la Méditerranée pourrait se faire par la mer Noire, d'Odessa au port bulgare de Varna, puis, par voie de terre, à travers la Bulgarie, de Varna à Kavalla. De la sorte, les Russes éviteraient les détours turcs et le transit en territoire roumain. C'est ce qu'ils veulent. C'est pourquoi, ceux qui tiennent à observer les tendances qui se dessinent de plus en plus nettement dans la politique russo-balkanique, feront bien de ne pas perdre de vue cette considération.

Si vous avez suivi ces quelques remarques à l'aide d'une carte bien faite, vous avez saisi d'un coup d'oeil de quelle façon véritablement littérale la Russie, par la Bulgarie — si la Bulgarie le veut — se met en travers de l'Allemagne et de l'Italie dans les Balkans. Inutile désormais aux Allemands de s'amuser à leur vieux rêve "Berlin-Bagdad". Inutile aussi aux Italiens de croire qu'ils iront jamais plus loin que la frontière grecque. La formidable masse russe, par son inertie même, est un bloc qui ne se traverse pas.

Le chancelier Hitler, dans l'un de ses énigmatiques relevés de la situation internationale, a cru bon de dire qu'il n'avait pas de visées sur l'Ukraine, l'Oural et les Balkans. Comme dirait l'autre: "Je te crois!" En aurait-il qu'il serait obligé de se les rentrer, car les amis russes se comportent décidément en gens qui n'entendent pas la blague. L'Italie, elle, joue son propre jeu. Ni Moscou ni Berlin ne daignent s'occuper d'elle. On la laisse en paix faire du commerce, surtout avec la France et la Grande-Bretagne, mais on ne semble pas, chez les Russes et les Allemands, avoir la moindre intention de l'inviter à partager le gâteau d'Europe centrale et balkanique. (S.V.P., lisez la suite en page 26)

UN MOYEN
IDEAL DE
PLAIRE A
VOS AMIS,
DONNEZ :

L
A
R
E
V
U
E
M
O
D
E
R
N
E

COMME CA-
DEAU POUR
LES FETES.



Améliorez
votre appa-
rence, jouis-
sez vous aussi d'une
belle taille aux
lignes harmo-
nieuses. Les
PILULES PERSANES
donneront à votre
poitrine cette ron-
deur et cette fer-
meté si recherchées.

PILULES PERSANES

\$1.00 la boîte, 6 boîtes pour \$5.00. Dans toutes
les bonnes pharmacies ou expédiées franco par
la maille, sur réception du prix.

Société
des Produits Persans
406, rue Notre-Dame, Est,
Montréal



Pour GRANDIR

développer muscles, maigrir,
améliorer santé, vue, gagner
l'amour, réussir. Envoyez 10c.
Loadstone, 166, DeMontigny Est,
Montréal.

Gai,

réveillonnons!

DANS le demi-obscur du salon, deux jeunes filles causent tout bas. Une exclamation plus forte que les autres attire parfois l'attention. Soyons indiscrettes pour une fois; approchons-nous sans bruit et écoutons ce que se disent ces deux jeunes filles.

— "Dis-moi, Marthe, qu'est-ce que nous pourrions bien inventer pour notre réveillon de Noël?" — "Mais Jacquot, je ne le sais pas plus que toi! Nous pourrions peut-être le donner dans un hôtel très chic ou bien..." Et là-dessus, nos deux amies suggèrent, suggèrent, mais n'arrivent à rien.

Tout-à-coup, l'une d'elles, la plus jeune qui va encore en classe, a un cri de victoire: "J'ai trouvé! Nous allons fêter Noël à la façon des anciens Canadiens."

Qui fut dit fut fait. Comme elles ne savaient pas très bien la façon de procéder, elles allèrent confidentiellement trouver leur maman qui, elle, avait connu toutes les péripéties du réveillon canadien, et lui demandèrent des renseignements qui leur furent donnés, vous pensez bien, de grand coeur.

— "Le réveillon de Noël nous vient de France et les vieux Normands le fêtaient encore, presque comme aux temps anciens. On le retrouve ici au Canada dès les origines, mais la tendance à la modernisation l'a fortement affecté. Et puis, dans mon jeune temps, on invitait quasiment tous les gens du village: la maison était pleine à craquer et le pire c'est que tout ce monde était affamé... C'est là qu'il en fallait des réserves de nourriture!"

— "Oh! maman, dites-nous vite ce que vous y mangiez. Vous voudrez bien aussi nous en donner les recettes afin que nous puissions nous en servir pour notre réveillon."

— "Voici. On y servait tout d'abord des tourtières ou tartes à la viande; au porc le plus souvent, au porc chaud! Puis le ragoût de pattes de cochon, le boudin, les oeufs dans le sirop d'érable; comme hors-d'oeuvre on servait des "oreilles de crisse", des cretons, de la graisse de rôti, etc. Au dessert, venaient les tartes à la "ferlouché" (à la mélasse), les beignes et enfin, les gâteaux et les friandises de toutes sortes, spéciales à la maison.

Oui, mes enfants, c'est ainsi que se fêtait Noël dans mon temps!"

Et la maman toute fière de sa science, écrit devant ses filles émerveillées les recettes de quelques plats.

Tourtières

2 tasses de farine
12 c. à soupe de beurre
¼ c. à thé de sel
Eau glacée

Mode de préparation

Tamiser la farine avec le sel. Incorporer le beurre en s'aidant de deux couteaux. Joindre l'eau graduellement de manière à obtenir une pâte qui ne s'attache ni au bol, ni aux couteaux. Laisser reposer une heure. Rouler. Garnir de pâte les assiettes à tartes.

Viande pour les tourtières

4 livres de porc dans la fesse
1 oignon
Sel
Poivre
Eau

Mode de préparation

Hacher la viande avec l'oignon.

Cuire parfaitement avec un peu d'eau dans un chaudron en fer. Brasser souvent. Foncer des assiettes à tarte avec la pâte brisée. Remplir avec la viande refroidie. Couvrir avec des bandes de pâte. Cuire à fourneau très chaud. Servir chaud avec ketchup ou marinades.

Ragoût de pattes de cochon

2 pieds de porc.
2 livres de porc frais

Mode de préparation

Prendre deux pieds de porc, des pattes de derrière de préférence. Faire ôter les ergots par le boucher et faire couper les pattes en quatre ou six morceaux. Les nettoyer soigneusement dans plusieurs eaux et les faire cuire à l'eau salée, jusqu'à ce qu'elles

soient très cuites. Préparer les boulettes, soit toutes au porc frais, soit au boeuf et porc frais. Saler, poivrer la viande hachée, en faire des boulettes, les rouler dans la farine et les faire frire dans la graisse. Ajouter les boulettes aux pattes cuites. Faire griller la farine, la sasser minutieusement, la délayer à l'eau et ajouter ce mélange brun aux pattes et aux boulettes, pour faire la sauce brune des bons ragoûts de pattes de chez nous. Laisser mijoter encore une petite heure. Mettre l'assaisonnement au point et servir chaud.

Boudin (manière de le préparer)

2 pintes de sang de porc.
1 livre de panne coupée en dés
2 tasses de lait
2 oeufs battus
Sel
Épices au goût
Poivre
1 verre de cognac
10 oignons de moyenne grosseur
4 c. à soupe de saindoux

Mode de préparation

Recueillir le sang du porc dans une terrine. Ajouter un peu de vinaigre pour l'empêcher de se coaguler.

Râcler, retourner à l'envers, laver à plusieurs eaux un menu boyau de porc. Peler les oignons, les faire revenir dans le saindoux, sans qu'ils prennent couleur. Presser le sang au tamis. Ajouter la panne coupée en dés, les oignons revenus dans le saindoux, le lait, les oeufs, le sel, les épices, le poivre et le cognac (ce dernier ingrédient n'est pas indispensable mais il donne du goût au boudin). Prendre le boyau. Attacher une des extrémités. Introduire un entonnoir à large embouchure pour y glisser le mélange. Lier à l'autre bout. Poser en rond dans une casserole d'eau, faire chauffer jusqu'à ébullition. Retirer sur le côté du poêle. Laisser pocher trois quarts (¾) d'heure. Faire refroidir. Couper en morceaux. Griller à feu vif dans une poêle contenant du saindoux.

Tarte à la "ferlouché" (à la mélasse)

1 tasse de mélasse
3 tasses d'eau
1 tasse de cassonade
1 tasse de raisins
Zeste d'orange ou de citron.
8 c. tb. fécule de maïs
Un peu de muscade

Mode de préparation

Faire bouillir la mélasse, les raisins, le sucre, le zeste, la muscade dans l'eau. Délayer la fécule avec un peu d'eau froide, y verser lentement une partie du mélange bouillant, remettre le tout sur le feu et laisser mijoter quelques

minutes. Se servir de cette préparation pour remplir les croûtes de tartes.

Beignes

8 c. à soupe de beurre
5 tasses de farine
¼ c. à thé de sel
2 c. à thé de poudre à pâte
3 oeufs
1 tasse de sucre
¼ tasse de crème sure
¼ c. à thé de soda
¼ tasse de lait
1 c. à soupe de cognac

Mode de préparation

Tamiser la farine avec le sel et la poudre à pâte. Incorporer le beurre avec deux couteaux. Battre les oeufs avec le sucre, leur ajouter la crème, le soda, le lait, et le cognac. Faire la détrempe. Eten-dre la pâte de l'épaisseur d'un quart (¼) de pouce. Découper à l'emporte-pièce. Cuire dans la grande friture.

Gâteau au chocolat

8 c. à soupe de beurre
3 oeufs
1 ½ tasse de sucre granulé
¼ tasse de sucre
2 tasses de farine
2 c. à thé de poudre à pâte
2 sections de chocolat

Mode de préparation

Défaire le beurre en crème. Ajouter les oeufs bien battus avec le sucre et continuer à battre jusqu'à ce que le mélange soit très onctueux. Joindre le lait en alternant la farine tamisée deux fois avec la poudre à pâte. Fondre le chocolat dans très peu d'eau, le mêler à la pâte. Cuire dans deux moules ronds à four modéré. Décorer d'une glace au chocolat et de cinq petites chandelles.

Glace au chocolat

1 section de chocolat
4 c. à soupe d'eau chaude
2 c. à soupe de beurre
Sucre en poudre

Mode de préparation

Défaire le beurre en crème. Ajouter graduellement le sucre en poudre passé au tamis. Joindre par petite quantité à la fois le chocolat fondu avec l'eau. Travailler vigoureusement le tout.

Oeufs dans le sirop d'érable

Faire chauffer une certaine quantité de sirop d'érable. Quand il a atteint une chaleur suffisante pour ne plus y endurer le doigt, jeter dedans un, deux ou trois oeufs selon les besoins de la cause. Les oeufs cuiront ainsi dans le sirop. Laisser mijoter quelques minutes, le temps de faire prendre les oeufs.

de la coupe aux lèvres



1 2 3 4 5 6 7 8



9 10 11 12 13 14 15

Par Annie Guibert

"Chantons, buvons, le verre en main." Combien de fois le temps des fêtes nous procure-t-il l'occasion de prononcer ces paroles? Plus souvent qu'on ne saurait le dire!

C'est magnifique de dire "chantons, buvons, le verre en main", mais sait-on quel verre il faut tenir en main? Il en est tant dans une verrerie complète et quelques-uns sont parfois si ressemblants, qu'une erreur se glisse facilement. Il est un verre pour chaque vin. C'est l'affaire de l'hôtesse de présenter celui qui convient. Si elle déroge à cette loi, l'invité n'y peut rien, mais dans son for intérieur, il peut se dire qu'elle n'est pas parfaite hôtesse.

Si donc vous tenez à ce qu'on dise de vous et de votre maison: "Nous aimons aller chez elle; elle nous reçoit si bien!" soyez sûre de votre science au sujet des verres.

Afin de vous venir en aide, nous vous donnons ici, photos et explications précises. Pour mettre en valeur liqueurs et vins, il faut choisir de beaux verres et savoir les disposer.

Je donnerai d'abord une nomenclature de tous les verres employés, tant sur la table que pour passer au cours d'une soirée. Ce sont, de gauche à droite:

- 1.—Gobelet (eau et bière) pour la table.
- 2.—Café parfait.
- 3.—John Collins, thés froids.
- 4.—High-ball: scotch et soda.
- 5.—Coupe à champagne.
- 6.—Verre à vins: claret, sauterne, bordeaux, bourgogne et cocktail.

- 7.—Verre à eau et à bière pour passer hors de la table.
- 8.—Verre à punch et à jus de fruits.
- 9.—Verre à boissons fortes.
- 10.—Coupe à salade aux fruits et à jus de tomates.
- 11.—Coupe à sorbet.
- 12.—Verre à liqueurs fines: chartreuse, bénédictine, etc.
- 13.—Pousse-café.
- 14.—Verre à sherry.
- 15.—Verre à porto.

Nous allons reprendre chaque verre un à un et l'étudier.

1.—On se sert du gobelet (eau et bière) pour la table; c'est le premier verre que l'on dispose sur la table et qui doit toujours être en ligne droite avec le couteau placé près du bord de l'assiette.

2.—Le café-parfait n'a rien d'absolument spécial sauf qu'il ressemble beaucoup à la flûte à champagne.

3.—Le verre à John Collins sert aussi pour les thés froids, si appréciés durant la saison chaude.

4.—Le high-ball, qui est spécial au scotch et soda, peut aussi servir, à défaut du gobelet, de verre à eau et à bière.

5.—Voici la coupe à champagne. C'est le second verre que l'on met sur la table, immédiatement après le gobelet. La flûte à champagne s'emploie aussi, mais moins souvent et très peu sur la table.

6.—Et c'est le verre à vins qui est le troisième et dernier verre dont on orne la table. Il peut contenir clarets, sauternes, bordeaux, bourgognes. On se sert du même verre pour les cocktails.

7.—Le verre à eau et à bière

que l'on présente dans le courant d'une soirée, est à la fois élégant et massif.

8.—Voici un verre qui lui ressemble par plus d'un point: c'est le verre à punch et à jus de fruits.

9.—Les boissons fortes se servent dans ce petit verre court, presque carré, aux bords légèrement évasés.

10.—C'est la coupe pour les salades aux fruits et les jus de tomates. A défaut de cette coupe, on pourrait, sans grande erreur, servir les jus de tomates dans le verre à jus de fruits (no 8). Remarquez, toutefois, que cette coupe se place dans une soucoupe qui lui est appropriée.

11.—La coupe à sorbet, qui se différencie de la coupe à champagne en ce qu'elle est plus courte et plus massive, se place, elle aussi, dans une soucoupe spéciale.

12.—C'est le petit verre à liqueurs fines comme chartreuse, bénédictine, etc. Il est élégant et très bien équilibré.

13.—Et voici le pousse-café qui pourrait, à toute extrémité, servir de verre à liqueurs fines.

14.—Le sherry se sert dans ce verre plus volumineux et un peu bas sur pattes.

15.—Et le porto, dans celui-ci, haut et élancé.

Il est un autre verre qui n'apparaît pas sur cette photo mais qui est très connu et très employé: c'est le verre à alcools. Il est court, bas sur pattes et ses lignes sont très galbées. On ne verse que très peu d'alcool et on tient le verre à deux mains de façon à réchauffer l'alcool.

Récapitulons: il est donc trois verres classiques pour un repas important: le gobelet à eau et à bière (No 1), la coupe à champagne (No 5), et le verre à vin (No 6).

Tous les autres sont des verres spécialisés.

Il vient de paraître un nouvel article qui fait révolution dans le monde des verres: c'est un bibelot (tête de nègresse, éléphant, tête de cheval, petit dé ou petite cloche) qui sert à l'identification des verres. On accroche ces "identificateurs" sur le bord des verres et ainsi chacun, à la seconde rasade, prend son propre verre, sans qu'il soit nécessaire, pour la maîtresse de maison, de les faire laver tous ou de se procurer une grande quantité du même verre.

Pourquoi certaines gens vieillissent trop vite

Chacun devrait être mis au courant

Pourquoi certaines personnes restent-elles jeunes, tandis que d'autres vieillissent avant leur temps? Etes-vous trop occupé pour vous renseigner sur ce point? Etes-vous disposé à admettre les faits s'ils s'appliquent à votre cas?

Des milliers de gens ne se donnent pas la peine de faire quoi que ce soit au sujet de la constipation. Ils n'admettent même pas qu'ils sont constipés, et ils croient que tout va bien parce qu'ils sont réguliers. Au besoin, ils prendront bien quelque chose, mais c'est tout. Ce n'est pourtant pas ce qu'il faut faire!

Le meilleur moyen de se garder en bonne santé, de prolonger le bien-être de la jeunesse, c'est de se libérer l'organisme autant que possible des poisons et impuretés.

Pour obtenir ce résultat, il faut que le corps reçoive certaines matières minérales. Nous ne réclameons rien d'exagéré en faveur des Sels Kruschen, mais nous n'avons aucune hésitation à recommander "la petite dose quotidienne" parce que Kruschen contient plusieurs sels minéraux hautement raffinés. Chacun de ces sels remplit une fonction particulière. Ensemble, ils aident à débarrasser chaque jour votre organisme des toxines qui l'empoisonnent. Sans l'accumulation de telles impuretés, vous êtes beaucoup moins exposé aux migraines, à l'acidité d'estomac et aux douleurs rhumatismales, parce que vos organes éliminateurs ont tendance à fonctionner plus normalement.

Dans toutes les parties du monde, des milliers de gens disent de Kruschen qu'il procure une "sensation de bien-être qui vaut un million". Commencez immédiatement "la petite dose quotidienne" et vous verrez! Dans toutes les pharmacies à 25¢, 45¢ et 75¢.

RIDEAUX DE BRUGES

FILET BRODÉ LIN OU SOIE
RENAISSANCE ET MILAN



Le plus beau et le plus grand choix de modèles dans toutes les largeurs

LIVRAISON IMMEDIATE

Madame

Paul Roche

8673, rue St-Denis, près Blvd Crémault
SE RENDRA A VOTRE DOMICILE
SUR DEMANDE
APPELÉZ DUPONT 5241

DÉMANGEAISON ARRÊTÉE en un instant

Pour soulager promptement la démangeaison causée par les boutons, pustules, eczéma, pied d'athlète, et autres affections cutanées provenant de causes extérieures, appliquez la Prescription liquide, rafraichissante, antiseptique D.D.D. Non grasseuse, non tachante. Calme l'irritation et fait cesser promptement la démangeaison même la plus intense. Une bouteille d'essai de 35c vous convaincra, ou argent remis. Demandez aujourd'hui même à votre pharmacien la PRESCRIPTION D.D.D. 35¢

AGENTS SECRETS

Hommes de 17 ans et plus demandés immédiatement pour s'entraîner détectives (Service Secret). Cours par correspondance. Pour renseignements gratuits, écrivez à D.-M. Julien, Boîte 25, Station T. Montréal.



la Beauté



UNE BEAUTE RADIEUSE, RESPLENDISSANTE,

qui ouvre toutes les portes du bonheur, voilà ce que vous pouvez acquérir en donnant un velouté soyeux à votre épiderme et un charme séduisant à votre teint par l'usage régulier des préparations de beauté 3 Secrets de DERNY... Ces "éléments du charme", délicatement emballés, se vendent à tout comptoir de cosmétiques.

Crèmes, poudres, rouges à lèvres: 25¢ et 50¢. Fards: 25¢ et 50¢. Parfums: 25¢ à \$2.00.

**Derny's
3 Secrets**
PRÉPARATIONS DE BEAUTE
"Les éléments du charme"



LA PETITE POSTE

Bernadette. — Trentaine, désire correspondants âgés. Bernadette Pelletier, 320 est, Notre-Dame, Montréal.

Ruth Sénécal. — Demande correspondants cultivés, 21 à 26 ans. Poste Restante, St-Marc de Shawinigan, P. Q.

Louise. — Montréalaise de belle apparence désire correspondants distingués de 35 à 45 ans. But: faire nouvelles connaissances. 320 est, Notre-Dame, Montréal.

Rita Trudel. — Jeune personne, bonne famille, cultivée, alisée, belle apparence, désire correspondant instruit, distingué, 40 à 50 ans. Mascouche, P. Q.

Pensée d'automne. — Désire correspondants distingués 35 à 45 ans. But, distraction. 320 est, Notre-Dame, Montréal.

Alice. — Célibataire, 36 ans, châtain, grande, distinguée, bons principes, instruction, situation moyenne, aimerait connaître bon jeune homme, ou veuf sans enfants, ayant position, 35 à 45 ans. 320 est, Notre-Dame, Montréal.

Gaétane. — Désire correspondants honnêtes, distingués, 35 à 45 ans. Gaétane Chantal, Poste restante, Sherbrooke, P. Q.

France. — Désirerait héros causeurs. 108, rue Montréal, Sherbrooke, P. Q.

Relindie. — Désire correspondants distingués, 32 à 50 ans. 320 est, Notre-Dame, Montréal.

Marcelle. — Aimerait avoir correspondants distingués et instruits. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Jeune fille de bureau. — Désire correspondant distingué, ayant position, 30 à 40 ans. Liane, 1610, rue Laval, App. 4, Montréal.

Marguerite Dussart. — Blonde, instruite, distinguée, correspondants instruits de 20 à 30 ans, but sérieux. Ste-Cécile de Masham, P. Q.

Monique Brunson. — Instruite, distinguée, sympathique désire correspondant distingué, célibataire ou veuf, sérieux. 35 à 55 ans. 3255, boul. Perron, Montréal-Nord.

Simone. — Correspondant cultivé, honnête, sérieux, aimant vie paisible, 30 à 40 ans. 320, Notre-Dame est, Montréal.

Fraude Amoureuse. — Brunette instruite, cultivée, désire correspondants très bien et sérieux. But: semer du bonheur. 320 est, Notre-Dame, Montréal.

Petite Beauceronne. — Désire correspondants distingués, 30 à 35 ans. St-Georges est, Co. Beauce, P. Q.

Micheline. — Sympathique, gaie, désire correspondants, 30 ans et plus. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Madame Jeanne. — Veuve à l'aise désire correspondants instruits, distingués, 40 à 55 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Brunette. — Instruite, distinguée, aimant voyages, musique, a soif de nouveau. Demande correspondants, 30 à 40 ans. Raymond Hiver, Poste restante, Québec, P. Q.

La Bise est venue... qui abritera un oiseau frileux? Miss Colibri, 320 est, Notre-Dame, Montréal.

Claire. — Désire correspondant anglais, 35 à 40 ans, bonne position. 320, Notre-Dame est, Montréal.

Mayne Davis. — Désire correspondants distingués, cultivés, idées larges et avancées. Age sérieux. Réponse assurée. Casier postal 527, Victoriaville, P. Q.

Mimi L'Espérance. — Désire correspondants distingués, honnêtes; but, distraction et connaissance. 42, Saint-Jacques, St-Jean, P. Q.

Dame 50 ans. — Désire correspondre avec gentils messieurs. Mme Vve A. Côté, 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Armelle Lamoureux. — Jeune fille seule, désire correspondant distingué, 30 à 40 ans. Réponse assurée. Poste restante, Sherbrooke, P. Q.

Micheline Boyer. — Jeune fille gaie, désire correspondant instruit, distingué, 20 à 30 ans. Réponse assurée. Poste restante, Sherbrooke, P. Q.

BALTIQUE-MEDITERRANEE

(Suite de la page 23)

C'est pourquoi elle raffermirait l'amitié grecque et cajole les Turcs.

Ne nous y trompons pas: le régime bolchevique a ressuscité d'un coup sec la politique tsariste. Comme en 1914, la Russie se prétend la protectrice-née de tous les Slaves. On peut compter pour certain que, le cas échéant, elle ne permettrait pas aux Italiens de se créer des zones d'influence en Yougoslavie, moins encore en Bulgarie.

Plus au sud, il y a les Grecs, qui sont conduits par un dictateur de genre très spécial, un ami de l'Angleterre formé à l'allemande: M. Metaxas. C'est un dictateur qui fuit les foules, déteste les cérémonies, et ne pose jamais pour le photographe; un homme qui vit tranquillement dans une petite maison de la banlieue d'Athènes, et qui est bien déterminé, tout en gardant la paix, à continuer la politique qu'il a instaurée de collaborer cordialement avec l'Angleterre. Ce qui n'a pas empêché M. Metaxas de laisser les Italiens prendre l'Albanie.

L'Italie a des côtes interminables sur trois mers; elle est vulnérable par toutes ses frontières du nord. Quoi qu'elle fasse, si elle sort de sa neutralité, elle ne peut qu'en souffrir. Ceux-là, de quelque pays qu'ils soient, qui blâment l'Italie de se tenir loin du brasier, parlent à la légère. Pour elle, plus que pour n'importe quel autre état d'Europe, la neutralité est le premier devoir. Toute aventure serait, en effet, trop grosse de risques, pour s'aborder de plein gré. Evidemment, si les circonstances lui permettent d'intensifier sa vie économique, d'activer chez elle le travail rémunérateur et, surtout, de stabiliser sa monnaie, ces mêmes circonstances l'affectent grandement dans son prestige. Mais, somme toute, vues d'un peu haut, à la lumière d'aujourd'hui, les questions de prestige sont de plus en plus accessoires dans la vie des nations.

L'occasion qui s'offre à l'Italie de s'enrichir sainement, tout en se préservant des pires catastrophes, compense cette espèce de "diminutio capitis" que les Russes et les Allemands lui font présentement subir. Les Italiens peuvent être poètes et musiciens; ils n'en sont pas moins peuple fort pratique. Aussi l'Axe est-il quelque peu fêlé à son pôle italien. Il sera toujours temps pour l'Italie, à l'heure lointaine du règlement des comptes, de formuler les revendications que plusieurs désirent. Pour l'instant, c'est la paix qui compte, et M. Mussolini, avec son étonnante lucidité, le sait mieux que personne.

On parle d'un bloc balkanique. Qu'est-ce que les Balkans? En France, comme en Angleterre, cinq ou six groupes ethniques se sont, depuis 20 siècles, superposés, conquis, pénétrés, assimilés, et cependant la France et l'Angleterre sont les deux pays les plus homogènes du monde.

Comment se fait-il que, dans les Balkans, la division des races, leur haine réciproque se soient perpétuées? Les Balkans proprement dits ne sont pourtant guère plus grands que la France. Et ils sont plus vieux.

La pérennité des discordes, en

cette péninsule, a donné naissance à l'adjectif "balkanisé", qui implique la dissociation dans la mécontente agressive. Cette étrange presqu'île, peuplée de groupes très divers, rassemble, sur ses monts et dans ses vallées, chrétiens et musulmans, latins et schismatiques, Slaves, Grecs, Albanais, Turcs, Roumains, Magyars. On y trouve les phénomènes les plus déroutants. Le Roumain, par exemple, qui est latin, est de religion grecque. Le Croate, qui est slave, est de rite romain. L'Albanais est probablement ce qu'il y a de plus fruste en Europe, bien qu'il habite à côté de la Grèce, mère de la civilisation.

Cette espèce de presqu'île qu'est la région des Balkans a vu passer toutes les invasions et défilé toutes les épopées depuis la préhistoire. C'est le long de ses rives qu'Homère a promené les merveilles de son Odyssée. Alexandre y fut roi. Au bord de la Mer Noire, Rome posta ses ultimes colons, avant-garde chez les Barbares. Bysance a vu mourir dans ses murs l'empire des Césars, fatigué d'une gloire trop longue. Attila partit de quelque part aux confins de la Hongrie pour dévaster l'Europe. Les Turcs ont traversé les Balkans pour se rendre aux portes de Budapest et de Vienne. Les Doges de Venise établirent leurs comptoirs sur la côte dalmate, Bonaparte envoya quelques-unes de ses légions aux points reculés de la péninsule.

Longue histoire que celle du Levant longtemps mystérieux, où le morne ennui de sept siècles d'Islam ne connut d'autres distractions que le passage, l'établissement et le départ des croisades et les interminables querelles des patriarches de Constantinople.

La nature, la configuration du pays, la léthargie que le schisme d'Orient fit toujours peser sur les populations levantines, l'absence d'une autorité plus forte que les autres, capable de faire l'unité nationale, comme les rois de Londres ou de Paris, expliquent l'anomalie de tout ce qui est balkanique.

Ce ne fut qu'au XIXe siècle que les groupes ethniques, subjugués depuis longtemps par les Turcs, se rendirent compte qu'ils pouvaient plus ou moins se libérer. La Russie les y aida. Au sud, les Grecs, protégés de la France et de l'Angleterre, avaient les premiers commencé l'insurrection.

Les indépendances se proclamèrent. Des princes allemands s'en vinrent régner sur les trônes nouveaux. A peine les nations s'étaient-elles ébauchées qu'elles entraient en guerre les unes contre les autres.

C'est que la péninsule n'a jamais pu, jusqu'aujourd'hui, se dégager des influences de certains protecteurs. La Russie, tutrice des Slaves, n'a jamais abandonné son rêve d'atteindre Constantinople. L'Autriche, jusqu'en 1914, faisait sa poussée dans l'ouest de la péninsule. Et l'Angleterre, se servant tantôt de la Russie, tantôt de l'Autriche, empêchait l'une et l'autre de compléter sa main-mise.

Les traités de 1919, venant après les guerres de 1914, de 1913, et de 1912, ont donné à la péninsule balkanique la figure politique qu'elle garde aujourd'hui. La Rou-

manie s'est arrondie, aux dépens des Russes de Bessarabie, au dépens des Hongrois de Transylvanie. La Bulgarie a été amputée de la Dobroudja et de la Macédoine. Le long du littoral de la mer Egée. L'Ancien royaume de Serbie, après avoir confisqué le Monténégro, s'est affilié les Croates et les Slovénes. L'Italie a pris l'Istrie et une partie des îles de l'Adriatique orientale, et tout récemment, elle a confisqué l'Albanie, sans y mettre de formes.

Tout cela, si vous le regardez sur la carte, est une mixture dont il est difficile d'analyser la composition, si l'on oublie que l'on désigne justement comme "macédoine" une salade aux légumes divers. En Yougoslavie, par exemple, Serbes et Croates sont de même race et de même langue. Les Serbes écrivent en caractères russes, et les Croates en caractères latins. Les Serbes sont farouchement schismatiques. Les Croates sont aussi farouchement latins.

Depuis 1919, ces frères, réunis sous une même couronne, se sont tellement chamaillés que le prince régent a été forcé, ces temps derniers, d'accorder à la Croatie l'autonomie virtuelle. Mais, dans cette Croatie-Slovénie, si catholique, il se trouve des Musulmans, non pas des Turcs, mais des Croates authentiques, convertis à l'Islam au XVe siècle et restés tels depuis.

Il y a aussi — chose encore plus drôle — des catholiques de rite arménien, perdus, isolés, mais tenaces, bien que l'Arménie soit plus loin de chez eux que ne l'est la pointe occidentale de l'Espagne.

La Grèce est plus homogène. Le sens national y est tellement ancien que tous les Grecs sont grecs, fidèles à leur alphabet comme à la liturgie de saint Jean-Chrysostôme.

En Macédoine, c'est tout ce qu'on veut. Cette langue de terre a toujours été, depuis Alexandre, sous la coupe de chefs de bandes que la légende a démesurément grandis. La Grèce cependant, administrée par un homme à poigne, a réussi à policer les Macédoniens.

On aurait tort de juger les populations balkaniques selon les mêmes principes qu'on applique à l'Europe occidentale. Tout y est fort en retard. Nos officiers canadiens, qui ont connu la Serbie d'après-guerre, par exemple, n'en croyaient pas leurs yeux. Et si en Roumanie, la haute société de Bucarest est l'une des plus raffinées qui soient, le pâtre des montagnes, ou le demi-nomade de Bessarabie, se raccrochent beaucoup plus à l'Orient qu'à l'Occident. C'est un pays de confins, de transitions, où l'est et l'ouest s'affrontent, se coudoient, sans se pénétrer. Les traditions y sont extrêmement bigarrées. La superposition historique de l'Islam à l'orthodoxie byzantine, la juxtaposition de tant de races, le heurt de tant de fanatismes, font de cette région la plus déroutante de l'Europe. Si bien que le voyageur, quand il traverse la Bulgarie, par exemple, y trouve un air de famille avec la Turquie d'Asie et rien de commun avec l'Europe centrale qu'il vient de laisser.

L'histoire a d'étranges retours. Ce sont aujourd'hui les Turcs qui sont les apôtres du progrès et les champions de l'ordre au sud-est de l'Europe. Les états qui ont secoué le joug du sultan, au cours du siècle dernier et au début de ce siècle-ci, attendent maintenant de la Turquie qu'elle garantisse leur paix et leur survivance, menacées

par quelques-uns des anciens libérateurs.

L'Italie et la Grèce sont dans les meilleurs termes. Le maintien de cette amitié, fortifiée qu'elle est de la volonté turque de bloquer aux Russes l'accès de la Méditerranée, est le plus puissant facteur de paix en Europe du sud-est. On n'a qu'à se reporter à sa carte pour le constater. Il s'agit maintenant de faire graviter dans cet orbite le gros tampon que constituent les autres états balkaniques. C'est à cela que les diplomates alliés s'emploient de ce temps-ci.

Le cas de la Hongrie reste difficile. En langage familier, c'est le plus mal pris des états de l'Europe centrale. Sa population est une race à elle toute seule, qui ne se rattache à aucun groupe voisin. Les Hongrois sont extrêmement fiers. Jamais personne n'a pu les conquérir ou les assimiler. Tous leurs voisins sont leurs ennemis, et leur politique consiste à rechercher duquel de leurs voisins ils ont le moins à craindre.

L'Allemagne — leur alliée de 1914, leur voisine d'aujourd'hui — exerce sur eux une pression qui ne ralentit jamais. Ils n'avaient qu'une amie, la Pologne, aujourd'hui disparue. Yougoslaves et Roumains — ces derniers surtout — sont, avec les Tchèques, leurs ennemis de toujours. La Tchécoslovaquie n'existant plus, et la Yougoslavie, ayant décidé de les laisser tranquilles, c'est vers la Roumanie que se porte leur haine. Car la Roumanie a dépecé leur territoire national; elle s'est emparée de presque la moitié de l'ancienne Hongrie. Contrairement à d'autres peuples, les Hongrois n'ont jamais accepté ce qu'ils qualifient de rapt et de vol. Par la langue, par la religion, par le tour d'esprit, Roumains et Hongrois sont irréconciliables. La Hongrie voudrait bien faire partie d'un bloc balkanique, mais il est impossible d'imaginer un bloc balkanique sans la Roumanie. Et c'est là qu'est le nœud de la difficulté.

La Roumanie a laissé clairement entendre qu'elle n'abandonnerait jamais de son plein gré les territoires que la Hongrie réclame; et celle-ci, de son côté, refuse de passer l'éponge sur le partage de 1918.

Du côté de Berlin, les Hongrois sont pleins d'appréhension. Le sort de la Tchécoslovaquie et de la Pologne est la menace qui pèse constamment sur eux. Le gouvernement et les populations passent la moitié de leur temps à supprimer un parti nazi local, qui ressuscite trois fois l'an. Les Hongrois ne veulent pas être entraînés dans le cycle hitlérien; ils mettent à défendre leur langue contre la pénétration de l'allemand une énergie que les siècles proclament indomptable.

Quand à la Bulgarie, elle est tiraillée, surtout par les Russes et les Allemands, à qui un bloc balkanique est détestable. Elle aussi a des revendications territoriales, puisque la Roumanie, la Turquie, la Yougoslavie et la Grèce — toutes ses voisines — ont profité de la défaite bulgare de 1918 pour s'emparer de sol que Sofia détenait et qu'elle revendique.

Retenons, pour finir, ce fait important, qui est l'amitié de l'Italie, de la Grèce et de la Turquie. Aussi longtemps que ces trois puissances continueront de s'entendre, l'Adriatique, l'Egée, la mer Ionienne et la Méditerranée orientale seront préservées de la guerre. Cela reste le principal.

PETER

DAWSON

SPECIAL SCOTCH WHISKY



26 onces \$3.45

40 onces \$5.15

Un vieux favori établi depuis 1820

DISTILLÉ ET MÉLANGÉ EN ÉCOSSE

R23R

PETER DAWSON LTD., SCOTLAND

Concours de septembre - \$157.50 en prix

Lors de notre édition de septembre nous avons offert à nos lecteurs et lectrices un concours-enquête dont le résultat a dépassé toutes nos espérances.

Les gagnants, à qui leur chèque a été expédié le 20 novembre, ont été jugés suivant la valeur des réponses et des lettres reçues et sont :

PREMIER PRIX — \$50.00

Mme Charles Mathieu, 30 av. Ruel, Village Montmorency, P. Q.

DEUXIEME PRIX — \$25.00

Mme Vve Albert Jolicœur, 5305 McKenna, Montréal.

TROISIEME PRIX — \$12.50

M. Omer Chaput, 87 1/2 rue MacKay, Ottawa, Ont.

35 PRIX DE \$2.00 CHACUN

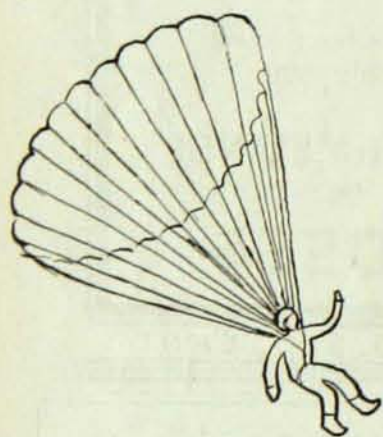
Allaire, Germaine, 5217 rue Fabre, Montréal.
 Arsenaux, Mme N.-M., 220 Grande Allée, Québec.
 Auger, Mme J.-A., Sainte-Croix, Co. Lotbinière.
 Barbe, Mlle A., casier postal 27, Lac Mégantic, Co. Compton.
 Beaulieu, M.-L., Ste-Anne-des-Monts, Gaspé-Nord.
 Bordeleau, Mlle Marcelle, 3423 St-Denis, Montréal.
 Boucher, Mme Philippe, rue Ste-Anne, Yamachiche.
 Boulanger, Marcelle, 15 rue Jacques-Cartier, Montmagny.
 Bouthillier, Mme J., 3903 boul. Lussac, Verdun.
 Briand, Liliane, 5857, 4ème avenue, Rosemont.
 Brouillard, Mme Arthur, 248 rue Cardinal Bégin, Rouyn.
 Caron, Antoinette, Maskinongé.
 Champagne, Mme A.-B., 890 Davaar, Outremont.
 Côté, Ovide, Sanatorium du Lac-Edouard, Co. Portneuf.
 Crête, Mlle Reine, Ste-Anne-de-la-Pocatière, Co. Kamouraska.
 Descoteaux, Mme Arthémis, La Bale du Fèvre, Co. Yamaska.

Dion, Lionel, 70 avenue Cartier, Québec.
 Dumont, Gustave, Bécancourt, Co. Nicolet.
 Giroux, Marcelle, Scott Junction, Co. Beauce.
 Lamoureux, Mme Albert, 6589 Denaudière, Montréal.
 Landry, Mme Eugène, Henryville, Co. d'Iberville.
 Langlais, Marguerite, 1662 Cartier, Montréal.
 Langlois, Mlle M., 1 rue Victoria, Magog, Co. Stanstead.
 Legendre, Mlle Germaine, Saint-Flavien, Co. Lotbinière.
 Lizotte, Thérèse, Ferme Hôpital Général, Québec.
 Martel, M. Wm. Jr., Hôtel Royal, La Tuque.
 Morin, Mme Roland, 1551 boul. St-Joseph est, Montréal.
 Nadeau, Augustin Vachon, Leeds Village, Co. Mégantic.
 Nadeau, Claire, 641 Stuart, Outremont.
 O'Hurley, Mme Raymond, St-Gilles, Co. Lotbinière.
 Paquet, Charlotte, boîte postale 173, Montmagny.

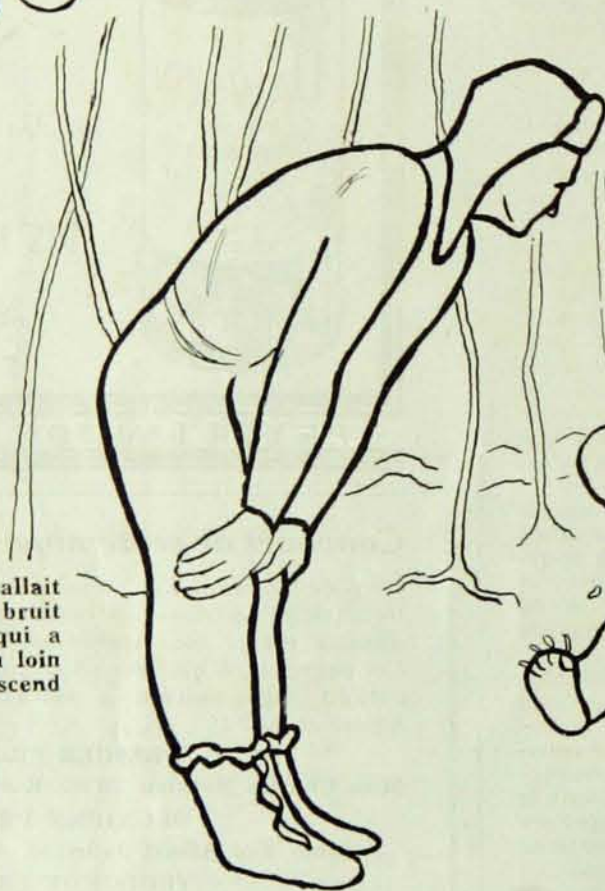
histoire de Dodu civilisé.



Dodu était le plus charmant petit ours de la forêt du Nord. Un matin, après un vilain tour, il reçoit de la patte de son père, l'our, une mémorable raclée. Tout fâché, Dodu s'enfuit à travers bois. Et voilà qu'il s'égare. Seul parmi les grands arbres noirs, il passe la nuit en tremblant.



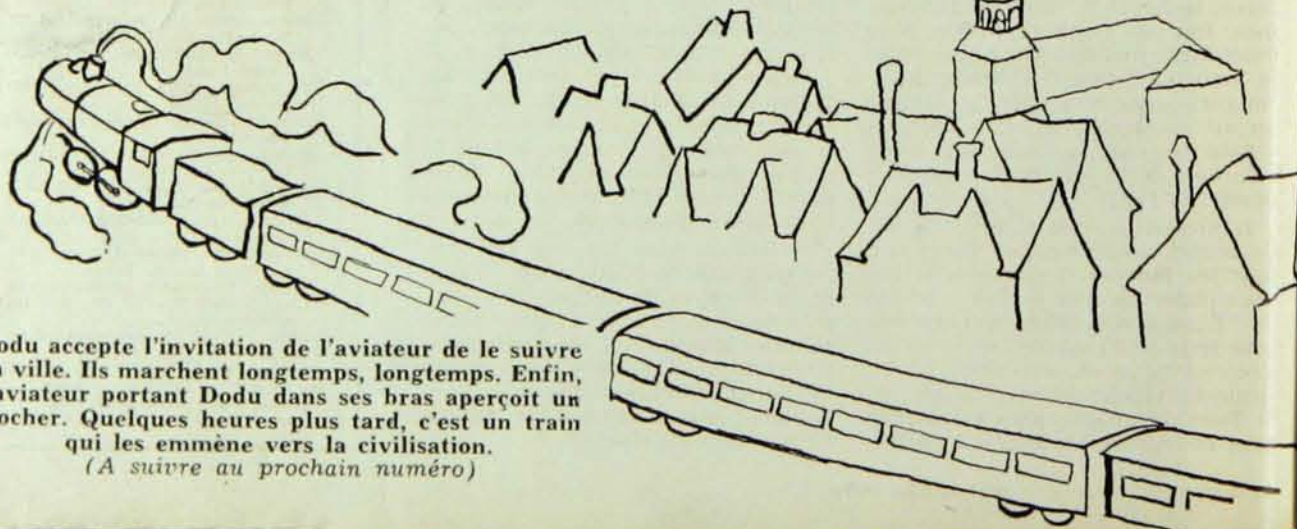
Au moment où le soleil allait paraître, Dodu entend un bruit étrange. C'est un avion qui a pris feu et va s'écraser au loin tandis que l'aviateur descend en parachute.



— "Ce n'est rien du tout, dit l'aviateur. Faisons d'abord un feu pour nous réchauffer et puis nous causerons." Ranimés par la chaleur, l'homme et l'ours font amitié.



En cherchant son chemin dans la forêt, l'aviateur rencontre Dodu qui pleure encore. — "Pourquoi pleures-tu?" demande l'aviateur. L'ourson lui raconte son malheur.



Dodu accepte l'invitation de l'aviateur de le suivre en ville. Ils marchent longtemps, longtemps. Enfin, l'aviateur portant Dodu dans ses bras aperçoit un clocher. Quelques heures plus tard, c'est un train qui les emmène vers la civilisation.
(A suivre au prochain numéro)



Les points de crochets et la manière de les exécuter.

Maille-chaînette (m. ch.) — Faire une boucle avec le fil, introduire le crochet dans la boucle et attirer le fil en le passant par la boucle. Continuer ainsi jusqu'à ce que la chaîne ait la longueur voulue.

Maille simple (m. s.) — Introduire le crochet sous 2 boucles de la m., passer le fil par la m. (2 boucles sur le crochet), jeter le fil sur le crochet et le passer par les 2 boucles.

Maille semi-double (m. ½ d.) — Faire le même travail que pour la m. d. jusqu'à ce qu'il y ait 3 boucles sur le crochet; puis faire 1 jeté et passer le fil par les 3 boucles.

Maille double (m. d.) — Jeter le fil sur le crochet, introduire le crochet dans la m. et passer le fil (3 boucles sur le crochet), faire 1 jeté et passer le fil à travers 2 boucles, 1 jeté et passer le fil à travers les 2 boucles restantes.

Bride (br.) — Jeter deux fois le fil sur le crochet, introduire le crochet dans la m. et passer le fil (4 boucles sur le crochet), faire 1 jeté et passer le fil par 2 boucles, 1 jeté et passer le fil par 2 boucles, 1 jeté et passer le fil à travers les 2 boucles qui restent. Pour une double bride (d. br.), jeter trois fois le fil sur le crochet et pour une triple bride (t. br.), jeter quatre fois le fil sur le crochet, démontant 2 boucles à la fois comme pour la br.

Maille coulée (m. c.) — Introduire le crochet dans la m., saisir le fil et d'un seul mouvement, passer le fil à travers la m. et la boucle sur le crochet. La m. c. est employée pour unir ou lorsqu'une maille invisible est requise.

Carreau plein (pl.) et carreau ajouré (j.) — Faire 4 m. au-dessus de 4 m. du rang précédent (ceci forme 1 pl.), 2 m. ch., sauter 2 m., faire 1 jour. Les pl. et les j. sont employés dans le crochet filet.

Picot (p.) — Faire une chaîne de 3, 4 ou 5 m., selon la longueur du picot que l'on veut former, faire 1 m. s. à la base ou dans la première m. de la chaîne.

Bride croisée (br. cr.) — Jeter deux fois le fil sur le crochet, introduire le crochet dans la m. et passer le fil comme pour une br. (4 boucles sur le crochet), faire 1 jeté et passer le fil à travers 2 boucles, 1 jeté, sauter 2 m., piquer le crochet dans la m. suivante, et passer le fil (5 boucles sur le crochet), faire 1 jeté et démonter 2 boucles à la fois, quatre fois, 2 m. ch., 1 m. d. dans le point au centre de la croix, complétant ainsi la bride croisée.

Faisceau (f.) — Faire 3 br. ou plus dans la même m., tenant toujours sur le crochet la dernière boucle de chaque br.; puis faire 1 jeté et démonter toutes les boucles qui restent. On fait ensuite une chaîne serrée pour arrêter le faisceau.

Point noué. — Tirer une boucle de ¼ de pouce sur le crochet, passer le fil à travers la boucle et en faire une m. ch. Placer le crochet entre la boucle et le fil simple de cette m. et faire une m. s. Faire un autre point noué, sauter 4 m. du rang précédent, 1 m. s.

dans la m. suivante. Répéter du commencement à la fin du rang. Faire 2 points noués de ¾ de pouce pour tourner, 1 m. s. au-dessus de la boucle double à droite du 1er noeud au centre du rang précédent, 1 m. s. au-dessus de la boucle à gauche du même noeud, 2 points noués et répéter.

Couvre-lit

Fourniture: Anchor Cronita de Clark.

Couvre-lit simple: 42 pelotons de fil blanc ou écru et 24 pelotons de fil de n'importe quelle couleur pour le centre du motif, au point de maïs.

Couvre-lit double: 54 pelotons de fil blanc ou écru et 30 pelotons de fil de n'importe quelle couleur pour le centre du motif.

Un crochet d'acier à tricoter Milward, No 6 ou 7.

Chaque motif mesure 9½ pouces de diamètre (excluant les dents). Pour un couvre-lit simple, mesurant environ 72 x 108 pouces,

m. c., enlever le crochet, l'introduire dans la 3e des 3 m. ch. et passer la boucle échappée à travers.

On a le point de maïs. (5 m. ch., sauter 1 m. s., point de maïs de 5 m. d. dans l'arrière boucle de la m. s. suivante) 4 fois; 5 m. ch., 1 m. c. dans la maille directement en arrière de l'extrémité du 1er p. m.

3e tour: 3 m. ch., p. m. au même endroit que la m. c., ° 4 m. ch., p. m. dans la 3e des 5 m. ch. suivantes, 4 m. ch., p. m. dans la maille directement en arrière du p. m. suivant. Répéter de ° tout le tour, finissant avec 4 m. ch. Joindre.

4e tour: 3 m. ch., p. m. au même endroit que la m. c., ° 2 m. ch., p. m. dans la 2e des 4 m. ch., 2 m. ch., p. m. dans la maille directement en arrière du p. m. suivant. Répéter de ° tout le tour, finissant avec 2 m. ch., une m. c. dans la maille directement en arrière du bout du 1er p. m. (20 p. m.)

5e tour: Un p. m. directement en arrière de chaque p. m. avec 3 m. ch. entre les p. m. Joindre.

6e tour: Même travail que pour le 4e tour, faisant des p. m. à la 2e des 3 m. ch. (40 p. m.)

7e tour: Comme le 5e tour. Arrêter.

8e tour: Attacher le fil blanc (ou écru) à la maille directement en arrière du 1er p. m., 3 m. ch., 2 m. d. dans la chaîne des 3 mailles, m. d. dans la maille juste en arrière du p. m. suivant, 3 m. d. dans l'espace des 3 m. ch. suivantes, ° 1 m. ch., sauter le p. m. suivant, 3 m. d. dans l'espace des 3 m. ch. suivantes, m. d. dans la maille en arrière du p. m. suivant, 3 m. d. dans l'espace suivant. Répéter de ° tout le tour, 1 m. ch., joindre. (20 groupes de m. d.)

9e tour: 3 m. ch., m. d. dans 6 m. d., 2 m. ch., m. d. dans les 7 m. d. suivantes. Répéter de ° tout le tour, 2 m. ch. Joindre.

10e et 11e tours: Comme le 9e tour, faisant 3 m. ch. entre les groupes de m. d. au 10e tour et 4 m. ch. entre les groupes de m. d. au 11e tour.

12e tour: 3 m. ch., m. d. dans les 2 m. d. suivantes; ° m. d. dans les 2 m. d. suivantes, retenant la dernière boucle de chaque m. d. sur le crochet; passer le fil par-dessus et tirer à travers toutes les boucles sur le crochet. (m. d. diminuée); m. d. dans les 2 m. d. suivantes, 6 m. ch., m. d. dans les 3 m. d. suivantes. Répéter de ° tout le tour, 6 m. ch., joindre.

13e tour: 3 m. ch., m. d. dans la m. d. suivante, ° faire les 2 m. d. suivantes comme 1 m. d., m. d. dans les 2 m. d. suivantes, 2 m. ch., sauter 1 m. ch., m. d. dans les 4 m. ch. suivantes, 2 m. ch., m. d.

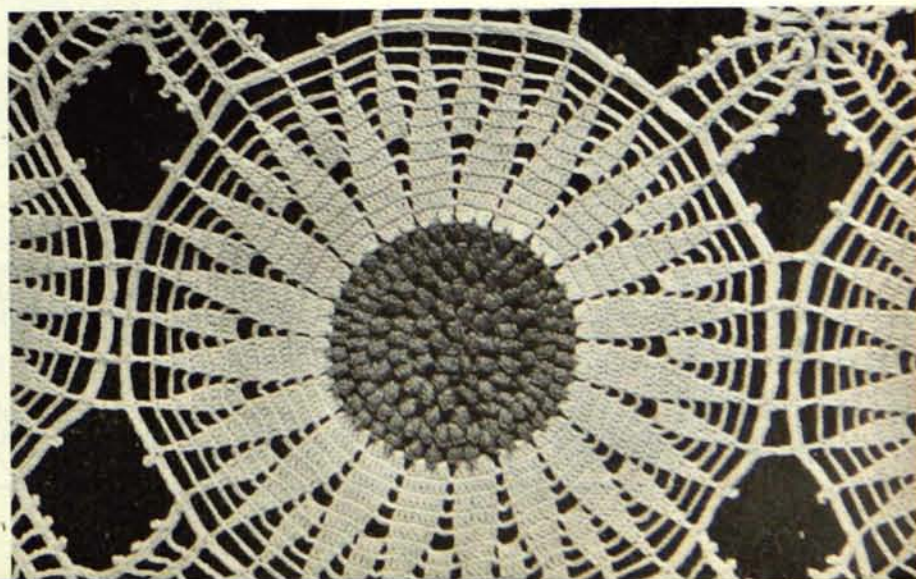
Joli couvre-lit ayant pour motif le tournesol

faire 7 x 11 motifs. Pour un couvre-lit double, mesurant environ 92 x 108 pouces, faire 9 x 11 motifs.

1er motif: Commencer au centre, avec le fil de couleur; faire 2 m. ch.

1er tour: 9 m. s. dans la 2e m. ch. à partir du crochet. Relier par une m. c. à la 2e des deux m. ch.

2e tour: 3 m. ch. (= une m. d.), 4 m. d. au même endroit que la



dans les 2 m. d. suivantes. Répéter de ° tout le tour. 2 m. ch., joindre.

14e tour: 3 m. ch., m. d. dans la m. d. suivante. ° Diminuer 1 m. d. comme auparavant, m. d. dans la m. d. suivante, 3 m. ch., m. d. dans les 4 m. d. suivantes, 3 m. ch., m. d. dans les 2 m. d. suivantes. Répéter de ° tout le tour. 3 m. ch., joindre.

15e tour: 3 m. ch., ° diminuer 1 m. d., m. d. dans la m. d. suivante, 5 m. ch., m. d. dans la m. d. suivante. Répéter de ° tout le tour. 5 m. ch., joindre.

16e tour: 3 m. ch., ° diminuer 1 m. d., 6 m. ch., m. d. dans la m. d. suivante. Répéter de ° tout le tour. 6 m. ch., joindre.

17e tour: 3 m. ch., m. d. dans la m. d. suivante, 7 m. ch., ° m. d. dans les 2 m. d. suivantes, en les travaillant comme 1 m. d.; 7 m. ch. Répéter de ° tout le tour, joindre.

18e tour: m. c. à la m. d. suivante, 11 m. ch., ° m. d. dans la m. d. suivante, 8 m. ch. Répéter de ° tout le tour, joindre.

19e tour: 1 m. ch., ° m. s. dans les 8 m. ch. suivantes, m. s. dans la m. d. suivante, m. s. dans les 8 m. ch. suivantes, 20 m. ch., m. s. à la 2e m. ch. à partir du crochet et dans chaque maille à travers (veine du centre de la feuille), m. s. dans la m. d. suivante, m. s. dans les 8 m. ch. suivantes, m. s. dans la m. d. suivante. 4 m. ch., tourner. (Sauter 2 m. s. de la veine du centre, d. br. dans la m. s. suivante, 3 m. ch.) 4 fois; sauter 2 m. s., 1 br. dans la m. s. suivante, 4 m. ch., sauter 4 m. s., m. s. à l'extrémité de la veine, 4 m. ch., sauter 4 m. s., une br. dans la m. s. suivante; (3 m. ch., sauter 2 m. s., une d. br. dans la m. s. suivante) 4 fois. 4 m. ch., 1 m. c. à la 9e m. s. du centre; 1 m. c. dans la m. s. suivante, tourner. M. s. dans les 4 m. ch. suivantes, 5 m. ch., m. c. à la 5e m. ch. à partir du crochet (p.); m. s. dans la d. br.; (m. s. dans les 3 m. ch. suivantes, p., m. s. dans la d. br.) 3 fois; m. s. dans les 3 m. ch. suivantes, p., m. s. dans la br., m. s. dans les 4 m. ch. suivantes, p., m. s. dans la m. s. suivante, m. s. dans les 4 m. ch. suivantes, p., m. s. dans la d. br.) 4 fois; m. s. dans les 4 m. ch. suivantes, m. s. dans la m. d. suivante; (m. s. dans les 8 m. ch. suivantes, p., m. s. dans la m. d.) 7 fois. Répéter de ° tout le tour. Arrêter.

2e motif: Même travail que pour le 1er motif jusqu'au p., à l'extrémité de la 3e feuille, 3 m. ch., enlever le crochet, l'introduire dans la 3e m. du p., au bout de la feuille du 1er motif et tirer la boucle à travers, 2 m. ch., m. s. dans la 1ère des 3 m. ch.; m. s. dans la m. s. au bout de la feuille du 2e motif; m. s. dans les 4 m. ch. suivantes, m. s. dans la br., enlever le crochet, l'introduire dans le p. suivant en revenant au 1er motif et passer la boucle à travers; m. s. dans les 3 m. ch. suivantes en revenant au 2e motif, m. s. dans la d. br., 3 m. ch., joindre au p. suivant en revenant au 1er motif comme le 1er p. a été joint. M. s. dans la m. s. en revenant au 2e motif et compléter la feuille comme auparavant, m. s. dans les 8 m. ch. suivantes, p., m. s. dans les 8 m. ch. suivantes. Joindre le p. suivant au p. correspondant du 1er motif comme le 1er p. de la feuille a été joint; joindre les 3 p. suivants comme le 2e p. de la feuille fut joint; joindre p. suivant comme le 1er p. fut joint. Continuer autour du 2e motif comme pour le 1er motif, joignant le 4e, 5e et 6e

p. de la feuille suivante au p. correspondant du 1er motif, comme les p. furent joints aux feuilles précédentes.

Compléter comme pour le 1er motif. Arrêter.

3e motif: Comme le 2e motif, joignant les 3 p. de la 3e feuille au p. correspondant du 1er motif comme auparavant, et joignant le

p. du haut de la feuille suivante au même p. du 1er motif où le p. du haut de la feuille du 2e motif a été joint.

4e motif: Joindre la 2e feuille du motif à la feuille correspondante, au bord inférieur du 3e motif et continuer à travers le 4e motif, joignant les p. du centre (entre les feuilles) comme auparavant et

réunissant les 5 p. du haut de la feuille suivante au 3e et au 1er motif et joignant le p. du centre au même endroit que les autres motifs furent joints. Continuer ainsi, joignant l'autre côté, de la même manière.

Faire le nombre nécessaire de motifs, joignant comme auparavant.

CONCOURS D'HISTOIRE

Gagnants du Concours No 1 — mois de novembre

PREMIER PRIX — \$10.00

Madame L. Poirier, 5146 Hutchison, Montréal.

DEUXIEME PRIX — \$5.00

Mlle Renée Beaupré, 7337 Denormandie, Montréal.

PRIX DE \$1.00

Mme R. Morin, 1551 boul. St-Joseph est, Montréal.

Mme Paul-E. Guertin, 01320 Charlevoix, Montréal.

Mlle Clarisse Larivière, 2716 St-Charles, Montréal.

M. Joseph Martin, 148 rue Racine, Chicoutimi.

Mlle Blanche Pérusse, 307 Square St-Louis, App. 1, Montréal.

REGLEMENTS

1.—Le concours est ouvert à tous les lecteurs de la "Revue Moderne", sauf à ses employés et aux membres de leurs familles.

2.—Pour y participer il suffit de découper le blanc officiel d'inscription, d'écrire au bas sur les lignes pointillées, les réponses aux questions posées, et de mettre aussi son nom et son adresse dans l'espace réservé à cet effet.

3.—Les réponses doivent nous parvenir avant le 10 de chaque mois; ainsi le blanc d'inscription publié dans l'édition de novembre — qui est livrée aux lecteurs le 20 octobre — doit nous être retourné avant le 10 novembre.

4.—Les prix de chaque mois seront envoyés aux vainqueurs dès que leurs noms seront publiés; les vainqueurs du concours d'ensemble recevront leur prix en juin 1949.

5.—La décision des éditeurs de la "Revue Moderne" sera finale quant à l'attribution des prix et à l'identité des vainqueurs.

OU SUIS-JE ?

1.—Je suis à Montréal sur une rue qui a exactement dix-huit pieds de large et qui fut tracée par Bénéigne du Basset, arpenteur. Le nez en l'air, je cherche l'emplacement d'une maison dite la Maison du Patriote.

2.—Je suis sous les murs d'un vieux fort de notre glorieuse histoire. Situé sur les rives d'un bassin qui porte son nom, je peux apercevoir trois clochers dont l'un porte aussi son nom. Tout près de moi, se livrèrent des batailles qu'un monument rappelle tout au bord d'une écluse qui me permet d'aller dans un autre pays par un canal assez fréquenté.

3.—Ce village porte le nom d'une femme pleine de courage qui sauva le pays d'un grand danger. Elle se maria et n'habita pas au lieu de sa gloire, mais vécut et mourut à La Pérade. Je me promène et je ne vois pour rappeler sa mémoire qu'un humble monument tout auprès d'une tour désaffectée à laquelle personne ne prend garde. Où suis-je?

QUE SUIS-JE ?

1.—Je suis le compagnon fidèle de toute femme bien née. Tous les jours et même plusieurs fois par jour elle me grise de ses baisers. Grâce à moi, elle paraît aux autres plus belle et plus désirable et je n'en suis pas jaloux. Car ma vie est de mourir à petit feu ou sous les baisers des autres, ou chez Nicot, ou chez Vatel. Mais je m'en venge par des indiscretions insidieuses...

2.—Sans moi la vie serait assez terne et se passerait difficilement du livre que je suis. Tous les jours on me feuillette sans jamais me lire complètement car cette lecture serait par trop fastidieuse et sans aucun intérêt. Je suis le livre le plus lu de l'univers. Par les renseignements que je donne ou que par mon truchement on peut obtenir, je vaudrais tous les journaux du monde. Pourtant, on ne me garde jamais dans aucune bibliothèque.

3.—Je m'appelle cinq fois Marie et je suis connue par le monde entier. Les rois se dérangent pour me rendre visite et je grandis à l'abri des curieux comme à l'abri des maladies qu'ils peuvent m'apporter. Du jour au lendemain, je fus célèbre et je resterai l'un des phénomènes de l'univers tant que je serai en vie. Que suis-je?

QUI SUIS-JE ?

1.—Je porte un prénom très répandu dans l'univers, prénom suivi d'une particule dont je ne tire aucun orgueil, car elle indique mon lieu d'origine. Ma seule noblesse est d'avoir été, jusqu'au dernier moment, le compagnon fidèle de mon maître et gardien du tombeau d'un grand homme.

2.—Je suis d'humble origine; je porte un nom à formule algébrique et le prénom de Jeanne. J'habite une mansarde dorée où toute une Cour et sa valetaille me tiennent compagnie, le jour, et un grand roi, la nuit. Je parle crûment, sans me gêner, ce qui m'a permis de dire un jour: "La France, ton café f... le camp!"

3.—On me dit intelligent et pourtant je suis une bonne bête. On me dit fidèle et pourtant j'aime à vagabonder. Je porte les lettres, mais je porte aussi à mon cou les repas qui me sont destinés. Je cours d'une place à l'autre, mais je connais surtout les bois qui les séparent. Je ne suis pas soldat et pourtant je suis sur la liste de paye. Je suis de Laprairie et pourtant on me voit aussi souvent à Chambly. J'ai quatre pattes et un museau et pourtant je porte un titre de noblesse. Qui suis-je?

REPONSES

1: _____
2: _____
3: _____

1: _____
2: _____
3: _____

1: _____
2: _____
3: _____

Nom _____
Adresse _____

CONCOURS No 2



A l'heure du

DEJEUNER

PAR COLETTE AUCLAIR

Le café est certainement une des boissons les plus employées et les plus aimées, en notre pays. Cherchons, si vous le voulez, comment on l'a découvert et d'où il nous vient. Vous savez que toutes les grandes découvertes ont été, le plus souvent, opérées par pur et simple hasard. Je n'en donnerai en exemple que le radium, le buvard, etc...

Savez-vous comment on a découvert les propriétés excitantes du café? C'était au XVe siècle. Un jeune berger éthiopien faisait paître son troupeau, quand il remarqua que ses chèvres, après avoir brouté les grains et les feuilles d'un certain arbrisseau, faisaient preuve d'une énergie et d'une vivacité extraordinaire!

Voilà comment on a découvert le café. Depuis, il est réservé aux hommes et non aux chèvres!...

Le café, tout le monde le sait, est la graine du caféier, arbuste de 27 pieds environ et qui se cultive principalement en Afrique, aux Antilles, en Amérique Centrale, à Java, au Brésil, aux Indes et en Arabie. Il est différent suivant les contrées où il est cultivé. Le café de la Martinique est très gros et complètement aplati

sur un côté, tandis que celui qui nous vient d'Ethiopie est petit et irrégulier.

Pour être bons, les grains de café, qu'ils viennent des Antilles, d'Afrique ou d'Amérique, doivent être entiers, sains, opaques, lisses et d'odeur agréable. Ils doivent être susceptibles de se rompre facilement sans s'effriter, rebondir quand on les laisse tomber et enfin surnager quand on les met dans un liquide.

Des goûts... on ne discute pas! Les uns préfèrent les cafés du Brésil, d'autres, ceux des Indes, ou des mélanges de différentes sortes.

Si l'on vous demande quel est le meilleur café, tirez-vous galamment d'affaire en répondant ceci: En Orient, où l'on possède à un haut degré l'art de préparer et de boire le café, on n'emploie uniquement que du café arabe ou éthiopien: du moka, du moka pur!

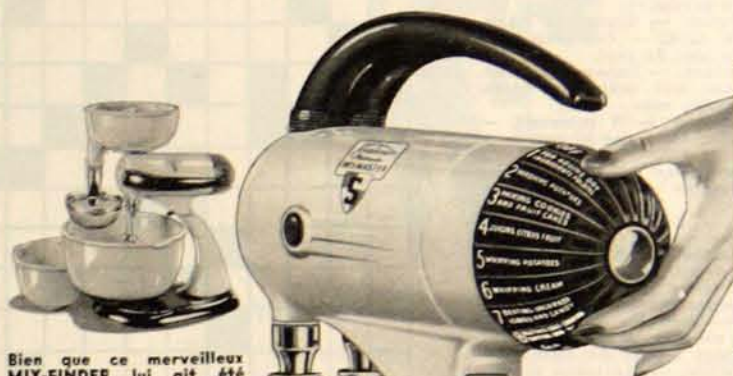
Quelle est la valeur du café? On nous informe de source sûre qu'il renferme 0.8 à 1.8% de caféine; prise en grande quantité, la caféine est un poison; prise à faible dose, elle est un stimulant ou un tonique.

(S.V.P., lisez la suite en page 32)

Sunbeam MIXMASTER

AVEC CE NOUVEAU DISPOSITIF EXCLUSIF

Automatic Mix-Finder
TRADE MARK



Bien que ce merveilleux MIX-FINDER lui ait été adjoint, le MIXMASTER ne coûte pas plus cher.

La vitesse requise contrôlée automatiquement

Réglez de la façon suivante la vitesse de mélange que vous désirez: (1) Pour incorporer les ingrédients secs. (2) Pour purée de pommes de terre. (3) Mélanger cookies et gâteau aux fruits. (4) Presser des fruits. (5) Fouetter la crème, et ainsi de suite de 1 à 10.

Un mélange toujours correct!

La réussite d'un gâteau ou de toute autre cuisson dépend du MÉLANGE. Vitesse voulue, vitesse uniforme, c'est ce que vous assure le Mix-Finder Automatique. Les vitesses de malaxage du Mix-Finder, indiquées sur le cadran, et celles spécifiées dans le recueil de recettes du MIXMASTER ont été vérifiées par "Good Housekeeping". Le MIXMASTER, le meilleur mélangeur électrique du monde, est le seul qui soit pourvu du Mix-Finder. Le MIXMASTER faisant tout le travail, vous obtenez de meilleurs résultats sans le moindre effort. Deux assortiments de couleur: noir et blanc, ivoire et vert. Se vend avec le presse-fruits ci-dessus.

Le nouveau grille-pain idéal

Automatique... Sort ou se garde au chaud

Ci-contre le nouveau Grille-Pain Sunbeam (T9). Un simple bouton à tourner. Si vous ne voulez pas que la tranche sorte, la lampe rouge vous indique qu'elle est grillée. Se garde chaude à l'intérieur, si vous désirez. Aucune surveillance! Aucun danger de brûler!



Repasse plus vite sans effort

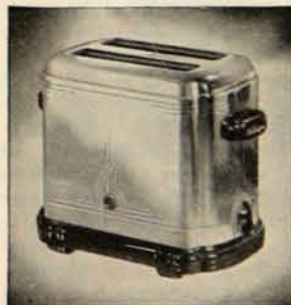
Le fer IRONMASTER Sunbeam est le seul pourvu d'un régulateur de chaleur sous le pouce, loin de la chaleur.



Léger, ne pèse que 3 liv. 3/4. Chauffe plus vite — Faible chaleur en 30 secondes, chaleur élevée en 2 minutes 1/2. Garde la chaleur désirée uniformément, automatiquement. Pas de temps perdu, pas de linge brûlé.

Des "toasts" comme vous les aimez

Dans ce grille-pain, les tranches chaudes se gardent chaudes. Avec ce Sunbeam Toaster (T7) vous faites des tranches plus ou moins grillées, à votre goût. Absolument automatique, aucune surveillance. Le courant s'interrompt et la lumière rouge s'allume quand la tranche est grillée. Silencieux. Double contrôle thermostatique breveté. Prix modique. Le meilleur toaster automatique au Canada.



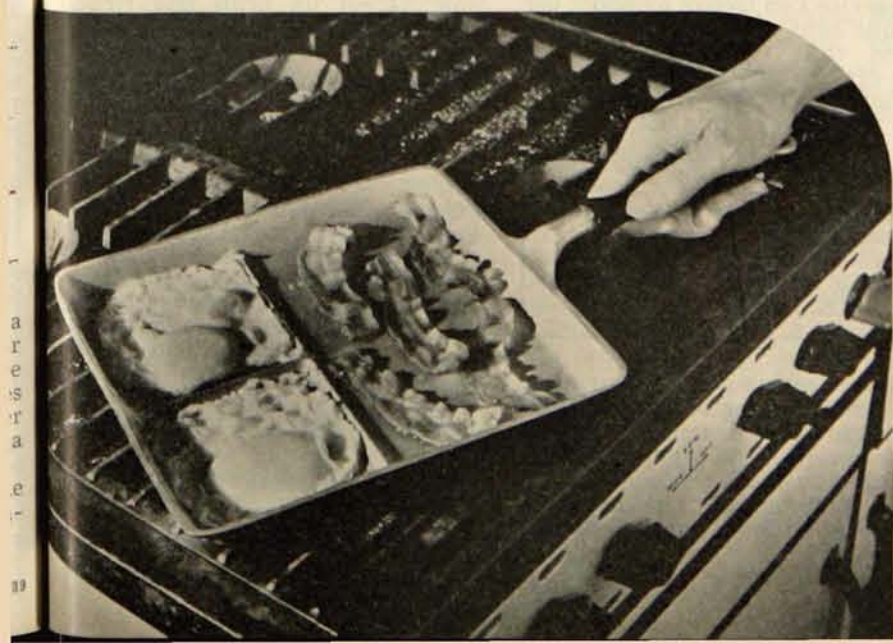
CAFÉ BIEN FAIT... SANS SURVEILLANCE

L'eau ne bout jamais et ne passe qu'une seule fois à travers le café moulu.

COFFEEMASTER contrôle cette opération automatique. Vous mettez l'eau dans le bol inférieur, le café dans le bol supérieur.

COFFEEMASTER prépare votre café à la température voulue, le temps voulu — puis le garde chaud jusqu'à ce que vous le buviez. Incassable. Chromé à l'intérieur et à l'extérieur.

Voyez ces appareils Sunbeam et bien d'autres dans les bons magasins d'appareils électriques.



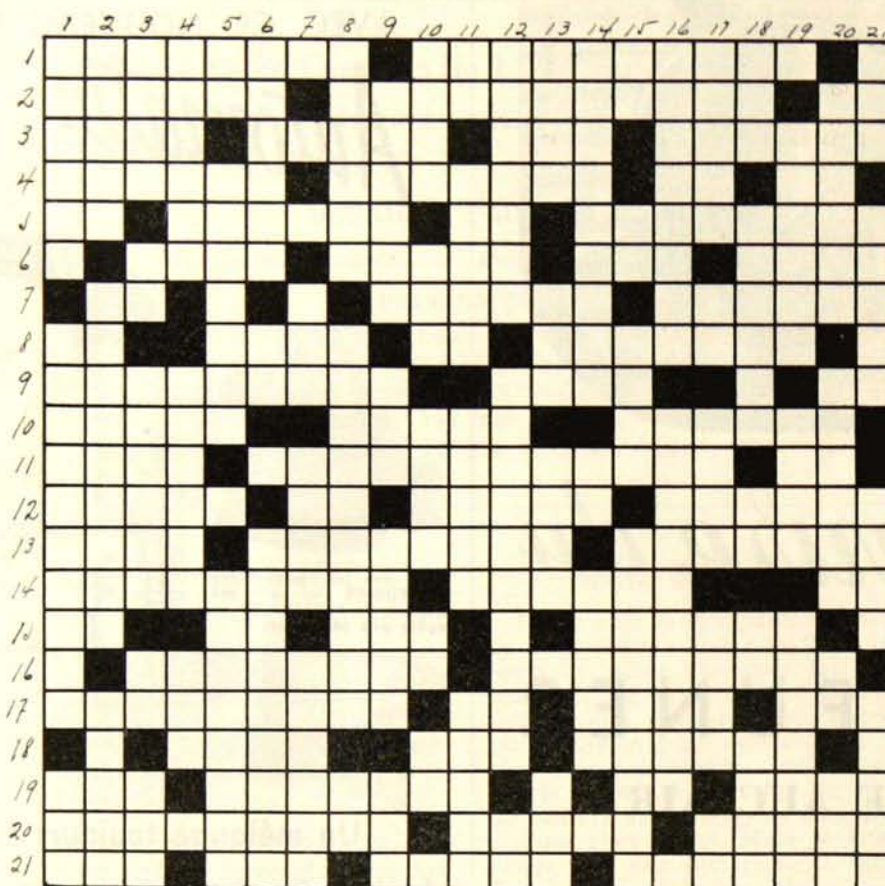
LE COIN DES MOTS CROISES

HORIZONTALEMENT

- 1.—Sorte d'écran portatif. — Remplir de mortier les joints d'une maçonnerie.
- 2.—Importance. — Economiserait. — Carte.
- 3.—Dieu de l'Amour. — Faire manger beaucoup. — Rivière d'Allemagne. — Economie de petite importance.
- 4.—Libéré de ce que l'on devait. — Petites cavités entre les faisceaux de fibre d'un tissu. — Particule affirmative. — Equerre.
- 5.—Coutumes. — Patrie du cardinal Gravelle. — Préfixe de duplication. — Plante vivace purgative.
- 6.—Allure du cheval. — Région de l'Asie. — Partie du pain. — Cor poussé au sommet de la tête du cerf.
- 7.—Symbole chimique. — Ruban fort étroit. — Nom donné aux prétendus génies qui habitaient les eaux.
- 8.—Interjection. — Adjectif possessif. — Pronom. — Exprimée par la parole ou par écrit.
- 9.—Tige qui sert aux aspersions d'eau bénite. — Dénudés d'esprit. — Douze mois.
- 10.—Décoration. — Général français. — Corps étranger contenu dans une étoffe de laine après sa fabrication.
- 11.—Nom ancien de l'Irlande. — Pourvoirai de vivres. — Métal jaune.
- 12.—Presqu'île rocheuse (dépt. du Var.) — Préposition. — Traits de plume. — Qui ne fréquente point le monde.
- 13.—Prénom féminin. — Se dit d'un baromètre particulier. — Ancienne mesure de capacité.
- 14.—Ensemble des sons qui conviennent le mieux à une voix. — Cantique d'action de grâces. — Dans.
- 15.—Phonétiquement: la veille. — Consonnes jumelles. — Préfixe qui exprime une idée de précession. — Bois de pins.
- 16.—Apreté. — Etat de ce qui est large, bien ouvert.
- 17.—Etat de ce qui est connu généralement. — Espace de temps. — Descendu de. — Oiseau du genre chouette.
- 18.—Sorte de gâteau. — Surnommé. — Secousse imprimée au sol par un effort interne.
- 19.—Sert à appeler. — Servent pour arrêter l'action des eaux. — Chemin de halage. — Le côté vers lequel descend la rivière.
- 20.—Labié aromatique qui sert d'assaisonnement. — Discours à la louange de quelqu'un. — Prénom féminin.
- 21.—Principe de la vie. — Etre fantastique. — Blessé. — Rapporter, attribuer.

VERTICALEMENT

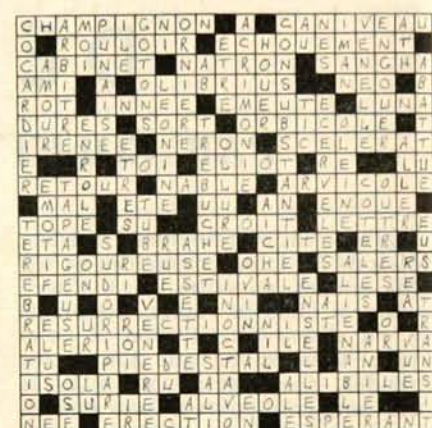
- 1.—Chef d'un diocèse. — Admission dans un corps. — Eut la hardiesse.
- 2.—Cagneux. — Assassiner à coups de couteau. — Nom des ruines gauloises.



- 3.—Célèbre évêque de Nyon. — Adjectif possessif. — Peuple de l'ancienne Germanie. — Préposition latine. — Epoque.
- 4.—Roi de Pylos. — Arrêts. — Cheval de taille moyenne.
- 5.—S'emploie dans l'intimité. — Petit domestique. — Répété plusieurs fois.
- 6.—Métal. — Pronom. — Assignée, conférée.

- 7.—Qui plaît à l'oeil. — Exécuté. — Largeur ouverte.
- 8.—Est. — Fréquentait un vaisseau. — Préposition latine.
- 9.—Plante potagère. — Propre. — Assigne un revenu. — Gelée des eaux.
- 10.—Nom des dieux protecteurs du foyer domestique, chez les Romains. — Deux fois. — Sorte de bière. — Pronom. — Marque l'origine.

- 11.—Terminaison d'infinitif. — Qui a trop d'embonpoint. — Contractait. — Faciles.
- 12.—Souplesse. — D'une manière robuste. — Article.
- 13.—Que nous apportons en naissant. — Marque d'automobile. — Ville d'Angleterre, comté d'York (moins la dernière lettre.) — Juridiction.
- 14.—Avec bon sens. — En les. — Serré, touffu.
- 15.—Conjonction. — Mesure chinoise. — Avoir l'audace. — Etre inondé d'un liquide qui coule.
- 16.—Fut pour un temps le maître du monde. — Trouble de la faculté d'expression comprenant la perte de la mémoire des mots.
- 17.—Fille du frère ou de la sœur. — Deux lettres de "noce". — Oiseaux domestiques. — Troublés. — Conifère toujours vert.
- 18.—Et le reste. — Employé laïque subalterne d'une église. — Adverbe de lieu. — Protège le doigt qui pousse l'aiguille. — Petit amas d'eau dormante.
- 19.—Plan qui paraît d'une réalisation impossible. — Fer laminé en feuille. — Avoir grand dépit.
- 20.—Tringle de bois au moyen de laquelle on hausse les lices d'un métier à tisser. — Extrémité d'une veine métallique. — Pronom. — Sorte d'étan.
- 21.—Détérioré. — Dessinateur français, né à Valenciennes. — Direction. — Enfoncer dans l'eau.



A L'HEURE DU DEJEUNER

(Suite de la page 31)

Il contient en outre, des huiles odorantes, de l'acide cafétanique et de la caféine.

On ne peut donc pas dire que le café soit un poison. On ne peut pas dire davantage qu'il soit nourrissant. On peut affirmer cependant, que pris à petite dose et raisonnablement, il facilite la digestion et stimule le système nerveux.

Pris en grande quantité et inconsciemment, il provoque l'insomnie, la dyspepsie et des troubles cardiaques.

On trouve le café sous deux formes bien distinctes:

1—en grains torréfiés.

2—en grains torréfiés, moulus.

Les grains torréfiés sont des grains verts partiellement brûlés. Mais attention! Ne pensez pas que les grains doivent être carbonisés (noirs) sous l'action d'une chaleur trop brusque. Au contraire, le bon café torréfié doit être brun et mat.

Le café moulu, vous le connaissez, c'est le café torréfié, réduit en poudre par un mouleur mécanique.

Notre siècle de vitesse et de frénésie vous a presque forcées d'acheter le café moulu, mais je me permettrai de vous dire que ce n'est pas là l'achat d'une sage maîtresse de maison. Le café moulu perd trop rapidement ses qualités et son parfum.

Procurez-vous un moulin à café; vous pourrez moudre votre café au fur et à mesure des besoins et vous verrez que ce n'est pas si ennuyeux. D'ailleurs, il n'est pas un enfant qui ne se fasse une joie de se rendre utile à la cuisine. Si vous n'avez pas le temps de le moudre vous-même, confiez cette besogne à votre fillette ou à votre garçonnet qui s'en acquittera merveilleusement; il n'y a qu'à tourner la manivelle. Et puis, son petit bras ne se fatiguera pas, car pour un enfant, c'est un jeu!

Est-il maîtresse de maison plus appréciable que celle qui fait du bon café? Un bon repas qui se termine par un café pâlot, tiède et fade laisse un souvenir similaire: pâlot, tiède et fade!... Tout réside dans la façon de la préparer.

Il faut ébouillanter le filtre et surtout avoir un appareil en rapport avec le nombre de tasses de café que vous voulez obtenir. Je m'explique: c'est une grave erreur de faire deux tasses de café dans un filtre destiné à douze. La quantité de café que vous mettez dans le filtre, pour obtenir deux tasses, ne sera pas suffisamment épaisse pour retenir l'eau qui s'écoulera sans avoir pu enlever au café, ses propriétés parfumées et excitantes.

C'est précisément pour remédier à cette inconséquence qu'on a mis sur le marché, de petits percolateurs qui font du café pour une valeur de deux ou trois tasses (voir photo). Ce petit percolateur est fait exactement d'après le modèle d'un gros. Il est très utile et économique! C'est un objet que toute maîtresse de maison avertie devrait se faire un devoir de posséder.

D'autre part, que le percolateur soit petit ou gros, il faut, pour avoir du bon café, ébouillanter le filtre et y verser du café moulu à raison de 1/2 once (1 cuillerée à café) par personne.

On fait ensuite couler de l'eau bouillante petit à petit (une tasse environ) sur le café et on le laisse filtrer doucement. Quand la cafetière est pleine, on remet le café sur le feu pour quelques minutes et on sert immédiatement.

Du bon café accompagné d'oeufs et de bacon, compose le déjeuner par excellence!

Voici une poêle spéciale pour cuire les oeufs et le bacon. Elle est en fonte et est garnie de trois sections: dans la plus grande, on fait frire le bacon ou le lard, dont on peut faire passer la graisse dans les deux autres sections plus petites, destinées à frire des oeufs. Le service s'en trouve amélioré car chaque oeuf garde sa forme et le bacon reste croustillant, ce qui doit être sa qualité première.

Cette poêle est très nouvelle, très pratique et je parie que peu d'entre vous résisteront au désir de s'en procurer une!

LA MODE

(Suite de la page 19)

Encore moins cher et tout aussi joli est le taffetas uni valant \$0.89 la verge. Calculons: la taille 16 vous revient à \$5.79; la taille 20, à \$5.90.

Ce n'est pas tout: pensez à la charmante robe d'après-midi que

vous obtiendrez en coupant la jupe à la longueur qui vous convient.

A y bien penser, voilà une robe vraiment pratique et qui ne restera pas inoccupée.

Les souliers jouent aussi un grand rôle dans le monde de l'élégance. Chaque saison nous amène un détail inconnu ou une forme nouvelle de soulier. Quoi que la mode d'hiver et d'automne change peu, on nous annonce cependant quelque chose d'inattendu pour le moins: des souliers garnis de fourrure. Ils épaississent un peu le pied "mais si peu que c'est ne rien dire".

Les teintures sont à peu de chose près les mêmes, mais le noir prédomine en hiver. Il est une nouvelle teinte tout dernièrement découverte qui est absolument merveilleuse; elle se nomme "café noir". C'est un brun très riche, plus chaud que ceux que l'on connaît déjà et qui s'harmonise on ne peut mieux avec le gris pâle ou foncé, le vert dans toutes ses nuances, et le taupe.

Parmi les cuirs employés à la confection des souliers, figurent en première ligne les cuirs souples et l'alligator. Le suède est aussi fort apprécié. Il est un nouveau suède amélioré qu'on appelle suède élastique ou lastex. Ce suède spécial est monté sur une bande de lastex qui lui donne son élasticité. C'est vous dire qu'avec un soulier de ce genre, on dit adieu aux bâillements grotesques et aux plis disgracieux.

Au printemps prochain seront surtout en faveur, le cuir verni et la gabardine.

ALBANE

(Suite de la page 9)

Sitôt le repas terminé, les quatre enfants s'éclipsèrent et l'on entendit bientôt des cris et des rires devant la maison. La voix cristalline d'Albane tranchait parmi celles des garçons et elle n'était pas la moins animée.

Ce furent de tristes réflexions que le pauvre secrétaire emmagasina en son esprit, le soir, dans sa chambre.

La famille ne lui déplaisait pas... Tous paraissaient charmants et bons... mais les parents ne pouvaient pas passer pour des éducateurs... non!...

Comment cette jeune fille comprenait-elle la vie?

Les animaux seuls semblaient compter pour elle. Les seules paroles, dites par elle, à table, visaient la basse-cour, l'étable, ou la volière. L'organisation d'un intérieur humain n'avait pas l'air de la regarder.

Ce n'était pas tout à fait cela que Paul souhaitait. Passer son temps à trembler avec une femme qui ne se livrait qu'aux sports, ne lui agréait pas. Il désirait une compagne douce, susceptible de lecture et d'assimilation aux choses artistiques qu'il prisait.

En s'endormant, il se dit: Alons... six mois de perdus; je vais rester ici pendant trois mois... et je tenterai une autre chance. En attendant, je vais apaiser ma conscience qui me reproche de tromper ces braves gens, en essayant de mettre un peu d'ordre dans leurs affaires...

Le lendemain était un dimanche.

On prévint Paul Sancé que la messe était à neuf heures. Il trouva la famille au grand complet dans le vestibule. Il eut une hésitation avant de reconnaître Albane. Elle était délicieuse dans une toilette rose. Calme, posée, avec un teint éblouissant où ressortaient les grands yeux bleus, elle apparaissait captivante. Paul fut ébloui. Tout à fait sous le charme, il ne put se tenir de se rapprocher d'elle, pour la saluer, et oubliant son rôle de secrétaire, il osa:

— Ah! Mademoiselle... comme cette toilette vous sied mieux que celle d'hier!...

Il s'aperçut, une fois la phrase lancée, de l'audace qu'il avait eue, et recula, légèrement troublé.

Mais la jeune fille ne parut pas choquée de ce manque de convenances... Elle sourit simplement et rejoignit sa mère qui partait.

"Allons, pensa Paul, elle n'est pas hautaine comme l'héroïne d'Octave Feuillet."

Pendant l'office, placé à quelques pas d'Albane, ses yeux ne la quittèrent guère.

La grand-messe ne fut qu'un rêve court dont il sortit rasséréné. Il avait complètement oublié l'intrépide enfant de la veille, et celle qui venait de lui être révélée le plongeait dans l'enchantement.

Ce jour passa gaîment. On alla déjeuner dans une petite maison nichée dans les bois appartenant au baron. Paul causa longuement et amicalement avec lui, tout en ne perdant pas de vue mademoiselle Fanon qui, avec ses frères, s'occupait de divers embellissements pour l'abri rustique. Vive, alerte, enjouée, sans se départir d'une réserve inattendue, elle ne

prêtait aucune attention à lui.

Elle riait, elle courait avec les chiens que l'on avait amenés. Naturelle, libre, sans souci de coquetterie, elle se présentait en toute spontanéité.

Paul, maintenant, se disait que cette jeune âme possédait des ressources.

Il eut une nuit plus calme et se réveilla sous une impression favorable et gaie. Comme il était convenu, il entreprit, avec le baron, le tour du propriétaire.

Paul se laissait conduire, écoutant d'une oreille attentive la nomenclature des fermes et leurs dépendances. Mais il s'attachait cependant à une chose: entrevoir un bout de robe rose... percevoir une voix douce...

Ils approchèrent d'une cour de ferme de laquelle des cris s'élevaient. Des accents violents surpassaient les autres, et Paul, écoeuré de cette colère de femme, se nait aux cotes du baron, espérant que leur présence arrêterait l'avalanche des mots hardis.

— Ah! la gueuse... j'avais t'appréhender à donner des coups de pieds!... Arrière... et plus vite que ça!...

Ils entrèrent. Leur vue ne calma pas une laitière irritée qui serrait une vache par le licol. Elle était en tablier sale, cotillon court, chaussée de sabots. Son visage se dissimulait sous un chapeau de paille fanée.

A sa grande désolation, Paul reconnut Albane...

Albane métamorphosée, avec un vocabulaire de vachère et venant d'aider à traire. Dès qu'elle vit son père, elle s'écria:

— Tu sais... j'en ai assez d'la Rousse!... tu vas me faire le plaisir de la vendre dès aujourd'hui!...

Sans prêter attention à la réponse, elle continua de s'occuper des bêtes, les faisant sortir des étables avec des "hue" et des "dia", des coups, des appels de voix rauques, des appréciations, des projets avec les veaux à venir.

Paul restait confondu. Toute la poésie de la veille s'écroulait sur le fumier qu'il foulait. Il marchait avec des airs de dégoût dans cette cour malodorante. Il n'osait pas regarder Albane, tellement il la croyait confuse d'être surprise ainsi, mais elle ne paraissait pas se soucier de lui; elle allait et venait le plus naturellement du monde. Ses sabots claquaient sur le sol des écuries, et sur ses bras nus, le soleil posait de grandes lueurs.

Tout à coup, elle appela Paul: — M'sieu le secrétaire, venez voir une génisse blanche...

Le jeune homme s'exécuta. Pénétrant dans l'étable à la suite de la jeune fille, il la vit, le chapeau enlevé, qui frottait sa joue contre le museau du ruminant. Il ne put s'enthousiasmer, et il dit simplement devant les cheveux dépeignés d'Albane:

— Je vous préférerais hier... le rôle vous convenait mieux...

Elle riposta, rouge, indignée:

— Hier... quand j'étais endimanchée, n'est-ce pas?... Vous êtes aussi un sucré?... Vous savez... j'ai consenti... une fois par semaine, à être ce que vous m'avez vue... uniquement pour plaire à mes parents... Je m'habille selon leur idée pour la messe et une pro-



"Qu'est-ce qu'une charmante jeune fille aimerait pour les Fêtes?"

"S'il s'agit de moi, ce seraient des Sweet Caps."

CIGARETTES SWEET CAPORAL

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé."

ENCOURAGEZ LES ANNONCEURS
DE LA "REVUE MODERNE"

FAITES VOS ACHATS DE BONNE HEURE!

GIN DE KUYPER

Le favori aux fêtes depuis plus de cent ans

40 onces \$3.80
26 onces \$2.65
10 onces \$1.15

SURTOUT, N'OUBLIONS PAS LE BON VIEUX GIN DE KUYPER POUR RECEVOIR DIGNEMENT NOS AMIS!

Détail et embouteillage au Canada sous la surveillance de JOHN DE KUYPER & SON, Distillateurs, Rotterdam, Hollande. Maison fondée en 1693

menade avec eux... mais les autres jours, je vis à ma guise!...

Et elle tourna le dos à Paul.

Il était navré. Il retrouva le baron qui causait avec un de ses fermiers, et ils reprirent leur course.

Mais pour le jeune homme, le soleil ne possédait plus le même éclat, et l'espérance qui soutenait son rêve était complètement détruite. Il cheminait, silencieux, près du baron prolix, et il se forçait pour être aimable.

A midi, tout le monde fut exact à table. Albane était en toilette simple, mais propre. Cependant, Paul crut sentir un relent de fumier quand elle se déplaça...

Elle était animée, jolie, correcte, et le malheureux secrétaire partageait ses pensées entre le dégoût et le regret.

Les trois fils avaient travaillé toute la matinée. L'ainé possédait une partie de son baccalauréat et préparait sa philosophie, Paul fut étonné d'apprendre ces choses. Inconsciemment, il eut un regard vers la jeune fille en ayant l'air de dire: Et vous? sauriez-vous seulement écrire une lettre sans fautes?...

Elle comprit cette interrogation muette, et lui jeta, en riant gaie-ment:

— Oh! moi... je suis ignorante comme une carpe!...

Tout le monde rit, et Albane reprit son sérieux pour dire:

— Maman... combien coûtera ma prochaine toilette d'hiver?...

— Mais... je ne sais pas encore... répondit Mme Fanon.

— Mais si!... cherche... compte... insista la questionneuse.

— Je te dirai.

— Bon... eh! bien, tu ne me feras rien faire... je ne veux rien... Tu me donneras l'argent... la femme Taroy a perdu l'âne avec lequel elle portait ses légumes au marché... Je veux le lui remplacer...

— Encore!... intervint le père. Il y a deux mois, tu as payé une charrue à Lepuis... et maintenant, c'est un âne!...

— Mon petit père... mon petit père... ne dis rien!...

Et vivement, elle se leva de table, et prenant la tête du baron dans ses mains, elle la couvrait de baisers.

— Tu es gentil... tu aimes ta fille... elle n'aura pas de robe... mais elle sera si heureuse de voir la mère Taroy avec un âne!...

— Bon... bon... murmura le baron à demi étouffé.

Paul Sancé ne savait plus que penser. Albane Fanon lui paraissait l'énigme la plus incompréhensible qu'il eût jamais vue. Tant d'indépendance, de franchise, de dédain et de bonté mêlés, le déroutaient. Il la contemplait...

Albane n'attendait pas le dessert. Elle se sauva sitôt que sa faim fut apaisée, et on ne la revit plus jusqu'au soir... Sa mère ne s'en occupa nullement.

Paul Sancé entreprit les comptes des fermages et tout en travaillant, il se demandait: Que peut-elle faire?... où est-elle donc?...

Mais il n'eut pas le loisir d'aller à sa recherche, bien que par moments il essayât de se persuader: mon véritable travail est de savoir où cette enfant passe son temps, puisque je veux l'épouser...

Tout naturellement, il affirmait: je veux l'épouser... elle l'avait séduit soudainement pour sa bonté. Cependant, il ne fallait pas qu'il se rappelât la scène du matin, dans la cour de la ferme...

Vers six heures, il se permit une promenade. Il longeait un sentier ravissant, dans un bois. L'air était moelleux et le jeune homme s'assit dans l'herbe pour prolonger le bien-être qu'il éprouvait. Il rêvait, écoutant les mille bruits de la nature, quand un son de voix lui parvint. Il était caché par de hautes herbes et il s'y enfonça d'avantage, de manière à ne pas être vu. Vers lui, s'avançaient deux personnes qu'il ne distinguait pas. Il entendit qu'elles parlaient anglais et comme il connaissait cette langue, il comprit que la plus âgée faisait un cours de morale à un enfant. Elle vantait les charmes d'une conscience pure.

Quand elles furent plus loin, Paul se leva pour voir ce pédagogue dont le timbre lui paraissait si frais. Il reconnut Albane et son plus jeune frère, qu'elle tenait enlacé... Albane éducatrice!... et sachant l'anglais comme une miss...

Paul allait de surprise en surprise... c'est ainsi qu'elle s'avouait "ignorante comme une carpe!"

La jeune fille commençait à l'intéresser immensément.

Au dîner, il aurait voulu parler tout haut de sa découverte, mais elle eut une attitude si distante avec lui et s'occupa tellement d'un chien trouvé, qu'elle l'agaça comme un bébé insupportable. Albane remarqua cette irritation, et s'empressa d'accentuer sa manière d'agir.

Des jours et des jours passèrent. Paul comptait déjà trois mois: juin, juillet, août... On entraînait en septembre, et c'était le mois qu'il avait fixé pour son départ. Cependant, il ne s'y décidait pas...

Il étudiait toujours Albane, et bien qu'il eut appris depuis longtemps qu'elle avait remporté avec succès son baccalauréat latin-langues, il avait souffert aussi des écarts de langage, du manque de réserve, des familiarités qu'elle accusait envers tous les gens attachés au service de son père. Tout le monde l'aimait, mais Paul comprenait que l'adoration qu'elle soulevait provenait justement de ses manières "bon enfant", et de sa générosité aveugle.

Elle plaisait trop à ceux-là pour lui plaire entièrement à lui, qui eût désiré que sa femme lui fit honneur en tout... S'il eût été un gentilhomme fermier, décidé à vivre sans sortir de ses terres, il n'eût pu trouver mieux. Mais ce n'était pas son cas. Il voulait Paris l'hiver, avec ses théâtres, ses bibliothèques et ses musées... et au printemps, les voyages... Albane n'avait aucune idée de l'existence de ces choses, ou du moins, elle semblait les ignorer...

Mais sa bonté le touchait, le retenait... Elle voulait en ce moment, donner une partie de sa dot qui lui venait d'une marraine, pour faire une rente aux pauvres du pays. Elle objectait, aux représentations de son père que celui qui l'aimait n'aurait pas besoin de son argent. Elle le menaçait de sa majorité; mais le baron Fanon tenait bon et accumulait soigneusement les intérêts de cette somme.

Albane ne décolérait pas... Paul assistait à des scènes inénarrables qui le plongeaient dans un ahurissement dont il se réveillait pour dire: je pars...

Et il restait... La jeune fille le recherchait maintenant pour lui demander conseil, le prendre à témoin.

Elle lui assurait que depuis qu'il était là, tout allait mieux dans les

fermes. Il est vrai que Paul se donnait beaucoup de mal, mais le résultat enchantait chacun.

Le baron, reconnaissant, ne tarissait pas d'éloges sur son secrétaire. La joie de la maison fut encore augmentée par la réussite de l'ainé des fils à son examen de philosophie.

Bien que Paul Sancé s'attachât à ce milieu sincère, il se disait que cet état de choses ne pouvait durer. Il avait, plus que jamais, l'intention de se marier, et il craignait fort qu'Albane ne fût pas la femme rêvée.

D'ailleurs, elle ne semblait nullement se soucier de mariage, bien qu'elle s'occupât avidement d'unir les couples disposés à convoler.

Bien qu'il la vit continuellement, il n'avait pu, durant ces trois mois, avoir quelque entretien intime avec elle. Il s'imaginait même qu'elle se dérobaux aux efforts qu'il tentait pour lui parler. Il ne savait donc rien de ses aspirations.

Il essayait de la blesser en parlant parfois des jeunes filles qu'il connaissait. Il exaltait leur talent musical, leurs aptitudes aux travaux féminins, leur douceur, leur présence aimable auprès de leur mère.

Albane, alors, le regardait d'un air moqueur qui l'exaspérait et elle retournait à son cheval.

Il la voyait bientôt passer en un galop effréné, et, sans rancune, elle lui lançait:

— M'sieu Paul! dépêchez-vous! nous ferons tous un tour à cheval, les garçons vont venir vous prendre avec papa...

Il répondait un: "c'est entendu," qu'elle n'écoutait pas; mais que ce "M'sieu Paul" l'horripilait! Il y trouvait de la vulgarité, un accent peuple, qui flagellait toute la délicatesse qu'il possédait.

Puis soudain, un regard, une attention, une prévenance, lui permettait de dire: elle est tout de même civilisable et charmante. Celui qu'elle aimerait pourrait peut-être arriver à quelque fin miraculeuse...

Mais voilà, aimerait-elle? Pour le moment, elle semblait se soucier de l'amour comme du caillou qu'elle roulait sous ses talons... L'amour-propre de Paul pouvait même s'avouer dépit, car aucune des avances qu'il tentait ne la touchait.

Sitôt qu'elle accomplissait une besogne étrangère à ses habitudes et que Paul se leurrait, en la croyant une concession aux idées émises par lui, elle trouvait un prétexte tranchant pour qu'il ne s'en prévalût pas.

Ainsi, un jour, il apprit qu'elle était restée paisiblement à broder tout un après-midi, près de sa mère.

Il la complimenta, mais elle riposta en lui jetant son ouvrage à la tête, puis elle s'enfuit, rouge, en riant comme une enfant.

Il sut que, souvent maintenant, elle s'occupait de travaux légers et élégants, qu'elle traitait d'ailleurs d'inutiles.

C'était à n'y rien comprendre...

Au mois d'octobre, Paul Sancé était toujours là. Il se traitait de sot, mais il adorait Albane. Elle avait une façon de poser ses yeux sur lui, qui le ravissait. Puis elle était plus douce, oh! pas souvent, quelquefois... Et il semblait même que cette douceur lui fût devenue naturelle, mais qu'elle s'évertuât à la cacher. Elle se montrait plus silencieuse, et son regard errait au loin. Paul s'attendrissait alors devant ces silences et ces contempla-

tions, mais elle rompa tout le charme en lui parlant d'un certain cousin Jacques qui devait venir à Noël. Elle l'évoquait à tout instant, au grand supplice du secrétaire. Il était lieutenant de hussards et elle se réjouissait, avec des joies folles, de monter à cheval avec lui.

Tout se subordonnait à cette arrivée, quand elle bâtissait ses plans, elle observait Paul d'un air de défi. Elle le questionnait sur les villes de garnison, et disait avec un air de rêve qu'elle aimerait habiter une citée animée. Alors, elle vantait la beauté de son cousin, son intelligence, sa distinction, et Paul se trouvait tout à coup précipité dans une torture.

Il voulait s'en aller avant Noël, mais il tenait à voir ce rival détesté. Il aurait désiré accabler Albane de duretés, mais elle le désarmait par son rire candide... et il se morigénait en se disant qu'elle était libre d'aimer.

Il semblait qu'elle tentât de se perfectionner pour l'hôte prochain. Elle se métamorphosait, et Paul restait ébloui devant cette souple intelligence. Et tout ce changement était pour un autre, qui ne saurait sûrement pas l'aimer comme lui. Il s'enfonçait dans un désespoir qui le supplantait.

La semaine de Noël vint trop vite, et le hussard arriva trois jours avant la messe de minuit où il devait chanter.

Il était charmant, beau, aimable.

Les garçons, la fille, tout le monde en raffolait, et le pauvre secrétaire perdit de son prestige. Personne ne se douta des souffrances atroces qu'il endura. Albane, si bonne, fut cruelle. Elle n'eut plus une attention, et chaque fois qu'il ouvrait la bouche, elle le contredisait. Ce fut trois jours de martyre. La veille de Noël, elle vint le trouver, avec un air un peu troublé, et commença:

— Monsieur Sancé, (elle prenait des formes correctes,) je viens vous demander un service.

— Je vous écoute... Mademoiselle...

Son ton s'essayait à la froideur, mais son cœur palpitait de joie à la pensée qu'elle avait besoin de lui.

— C'est difficile... avoua-t-elle, un peu pâle.

— Expliquez votre cas... Mademoiselle... nous tâcherons d'arranger les choses pour le mieux...

— Voici: j'aime mon cousin Jacques...

Paul crut défaillir. Il se raidit parce qu'Albane l'observait. Elle continua:

— Je voudrais le lui dire...

— Ne faites pas cela! bégaya Paul.

— Et pourquoi?...

— Parce qu'une jeune fille ne demande pas un jeune homme en mariage...

— Tout dépend des circonstances. Jacques sait que mes parents ne tiennent pas à ce que j'épouse un officier... et jamais il n'osera s'avancer. Il faut que je l'aide... et pour cela, je veux lui écrire... Cette lettre... je la glisserai dans sa botte de Noël... parce que nous mettons tous... nos chaussures dans la cheminée... C'est une tradition... et chacun trouve ce qui lui tient au cœur... Ne manquez pas à nos habitudes, Monsieur Sancé... sans quoi vos présents traineraient dans la suie...

Elle sourit gentiment, mais Paul ne voyait plus rien. Il avait la mort dans l'âme, mais il ne pouvait se refuser au service que lui demandait la jeune fille.

Tout en composant le billet il souffrit de mille manières. Vingt fois, il déposa la plume, mais fasciné par le regard d'Albane, il aboutit à ce qu'elle voulut. Il ne comprenait pas pourquoi elle l'avait choisi comme secrétaire particulier, et il le lui demanda.

Elle lui expliqua avec ingénuité qu'elle préférait qu'un homme sérieux l'aidât pour cette subtile missive afin qu'elle fût bien dans la note. Elle ne savait dire comment elle l'aimait...

Alors Paul recommença trois lignes, aussi courtes qu'il put, mais suffisantes pour éclairer un homme épris, car Albane avait avoué que Jacques l'aimait sûrement...

Elle se sauva nantie de ce brouillon, en remerciant chaudement le jeune homme, et il semblait à celui-ci qu'elle emportait sa vie. Quand elle fut partie, il faillit sangloter... Il voulait fuir la maison sans adieux pour ne pas assister au triomphe de l'officier... Il ne se sentait pas de taille à affronter toute cette allégresse future.

Ah! comme Albane savait se venger de tous les dédains éprouvés à son égard! Maintenant qu'elle avait montré ce qu'elle pouvait être, elle s'en allait vers un autre... que d'amertume le pauvre Paul ressentit! Il maudissait son idée, il la trouvait burlesque, se traitait de rêveur... Et il concluait en se répétant que personne ne pouvait être aussi misérable que lui.

Au repas du soir, son visage était si décomposé que chacun lui demanda s'il était souffrant. Albane, seule, resta silencieuse. A travers ses longs cils, elle lui glissa un regard, mais ses yeux se posèrent tout de suite après sur ceux de Jacques. Ils se sourirent, et ce sourire acheva le désarroi de Paul.

Chez le baron Fanon, il était de tradition de passer la veillée de Noël dans la bibliothèque. Après la messe de minuit, on se précipitait dans le salon, où chacun cherchait les cadeaux que l'on s'ingéniait à s'offrir. Cette coutume avait été maintenue par les enfants, avec tant de ténacité qu'elle prenait les proportions d'un rite dont le manquement eût constitué un sacrilège. Tous ceux qui se trouvaient dans la maison s'y conformaient, de peur d'être traités de profanes.

Malgré les recommandations d'Albane, Paul ne se sentait pas d'humeur à se mêler à ces manifestations. Il négligea l'enfantine habitude. La veillée qu'il subit parmi la gaieté des autres fut pour lui le supplice le plus affreux qu'il eût pu imaginer; les choses extérieures n'existaient plus pour lui. Tout ce qu'il entendait lui arrivait en sons assourdis, et il avait du mal à retenir ses plaintes.

Albane, vive, exubérante, prenait par instants des airs préoccupés. Elle jouait au jeu de jaquet avec son cousin qui la réveillait de ses absences en disant:

— Allons... allons... petite fille... un peu de courage!

Ils se regardaient alors en souriant, et elle reprenait son ton coutumier. Elle lançait un mot à Paul ou lui demandait un conseil, et celui-ci faisait un effort considérable pour lui répondre. Des

frissons couraient sur sa nuque, des moiteurs venaient au creux de ses mains, et il envoyait Jacques qui, tout à l'heure, serait le plus heureux des hommes.

La messe lui parut courte, mais elle l'apaisa quelque peu. Il essaya de reconquérir son énergie, mais il ne fallait pas qu'il regardât Albane.

On revint au château. La jeune fille paraissait absorbée, et elle ne parlait plus.

Ses frères s'élancèrent dans le salon et elle les suivit mollement en regardant Jacques d'un air suppliant.

Celui-ci lui fit un signe mystérieux, et elle parut reprendre un peu de vigueur.

Paul ne perdit rien de ce manège, et sa souffrance s'en augmenta.

Il restait à l'écart, mais Jacques le prit par le bras et l'entraîna: — Allons plonger dans nos

bottes!

Le secrétaire répliqua d'un ton amer:

— Vous ne croyez pas que j'aie imité cet enfantillage!

Le jeune officier riposta gaiement:

— Ici... on n'a pas besoin d'agir soi-même... ceux qui manquent à ce devoir... ont la surprise de se voir quand même représentés dans l'âtre...

Et tout en parlant, il conduisait Paul vers le grand manteau de la cheminée que l'on entourait.

Sans grand émoi, Paul Sancel vit son nom étiqueté sur une de ses chaussures... Il la prit machinalement, poussé par Jacques, et distingua une enveloppe...

Il regarda la suscription... C'était bien pour lui... Il l'ouvrit.

Quoi?

Ses propres mots, arrachés de son cœur par Albane, lui étaient rendus?... Il chancelait d'émotion, de bonheur, d'incrédulité... Il se tourna plein d'effroi de mal comprendre, vers la jeune fille... Elle l'épiait, et elle soutint loyalement la longue question rosée par les yeux du jeune homme.

Confuse mais brave, sans gaucherie, elle se rapprocha de lui, et dit tout haut en lui prenant la main:

— Quand un timide secrétaire... n'ose pas demander une jeune fille en mariage... ne doit-on pas l'aider un peu?...

Eperdu, Paul la serra sur son cœur, et allant ensuite près du baron, il balbutia:

— Monsieur... me la donnez-vous vraiment?...

— Pour sûr!... papa et maman sont d'accord avec moi... c'est un grand complot!... cria Albane rieuse, avec son ton des anciens jours...

— Eh! bien... je suis bien attrapée!... dit le lendemain Albane à Paul. Je croyais sérieusement que vous étiez un vrai secrétaire timide et pauvre... Il paraît que vous êtes riche et rusé... Faut-il vous pardonner?...

— Oh! oui... j'ai tant souffert!... j'étais si jaloux de Jacques!...

— C'est bien fait!... je voulais vous punir de m'avoir tant détestée par moments... et... de m'aimer sans me le dire! Jacques, vous le savez maintenant, n'est venu que pour nous annoncer ses fiançailles... Mais je lui avais défendu d'en parler!... j'avais besoin de son aide pour me soutenir dans la petite machination qui vous concernait, et le petit Noël a fait le reste...

— Albane!... je vous aime...

— Ah! enfin... ce n'est pas trop tôt!...

**AH! MAMAN,
ÇA FAIT DU
BIEN!**

**Je ne crains pas
Le RHUME quand
tu me soignes au
VAPORUB**

**Pas de suppositions—
Pas de drogues**

VOUS avez raison, maman. Vous ne courez pas de risques inutiles, si votre enfant a un rhume, en vous servant du Vicks VapoRub, dont l'action a été démontrée par la clinique et par l'emploi dans les familles.

Et les enfants aiment réellement le VapoRub, à l'action réchauffante et stimulante comme un cataplasme, et aux vapeurs médicamenteuses agréables.

Ils l'aiment également parce qu'il n'y a rien à avaler—pas de médicament mauvais au goût, qui dérange leur estomac au moment même où ils ont besoin de toutes leurs forces pour lutter contre le rhume.

Il suffit de frictionner la gorge, la poitrine et le dos avec du VapoRub. Son action "cataplasme-plus-vapeurs" dissipe rapidement l'enclenchement, détache les mucosités, soulage la toux et



la constriction musculaire. Il provoque un sommeil réparateur, et souvent, au réveil, la plupart des symptômes du rhume ont disparu.

**Démonstré par la clinique et
par l'emploi dans les familles**

L'efficacité du Vicks VapoRub est prouvée chaque jour par son emploi dans les familles, d'un bout à l'autre du Canada. Et les rapports certifiés par des médecins qui se sont livrés à des essais cliniques sur 2.650 enfants, essais au cours desquels le VapoRub a été employé comme un élément essentiel du Système Vicks, démontrent que les indispositions dues aux rhumes ont été réduites de 54%, et l'absence de l'école, de 77%.



Idéal pour les enfants

Comme pour les adultes

CONCOURS DE LITTÉRATURE

**Un prix de \$500 est offert par le président de la
"REVUE MODERNE"**

à l'auteur de la meilleure nouvelle publiée dans notre revue d'ici le mois de juin 1940, exclusivement.

CONDITIONS

L'auteur de la nouvelle doit être canadien.

La nouvelle doit être inédite et comprendre environ 3000 mots.

Seules les nouvelles publiées pourront être soumises à l'examen du jury.

Les écrits non publiés seront retournés à leurs auteurs.

Nous publierons prochainement les noms des juges du concours. Le prix sera attribué en juin 1940.

Adressez les manuscrits à

LA REVUE MODERNE, 320 EST, RUE NOTRE-DAME

SUR LE PLANCHER D'UN STUDIO

(Suite de la page 18)

viennent de la chose faite, de la chose bien faite, de la chose appréciée.

Les enfants et les pinceaux

L'illustration de cette pédagogie audacieuse met en scène un artiste montréalais d'origine allemande qui eut un jour l'idée de s'occuper de ces choses de l'enfance et de leur procurer une nouvelle forme d'expression qui permettra aux jeunes de trouver la couleur, la vie, la forme et la signification des choses par le dessin, ou plus exactement par la peinture. Fritz Brandtner, tel est son nom, n'est pas un professeur de dessin, ni un professeur de peinture et se défend bien de l'être ou de le devenir. Il ne veut ni ne prétend former des artistes ou des peintres. Il ne cherche qu'à donner à de pauvres enfants qu'il va chercher ou visiter dans les faubourgs, dans les refuges ou les cliniques, une forme d'expression, par la couleur et la ligne, qui leur donne de la joie et de la satisfaction.

Les résultats sont incroyables. De tel enfant qui vivait entassé dans une mansarde sordide et croulante, il a fait un garçonnet d'ordre et rangé: ses peintures montrent un souci, même exagéré de la disposition et de l'ordre. De tel autre qui ne pouvait regarder en face de lui, ni sourire ni s'amuser, par suite de la pauvreté de sa vie, il a fait un petit enthousiaste à qui rien n'est impossible: ses peintures relatent des choses les plus extravagantes et même inconcevables. Les exemples fourmillent et il suffit de visiter le Children's Art Centre de Montréal, comme on l'appelle, pour s'en rendre compte.

Ce nom du Centre Artistique des Enfants peut passer pour bien ronflant quand on pense qu'il ne s'agit que d'un plancher, d'un simple et vulgaire plancher de studio, celui de Fritz Brandtner, où il invite à intervalles réguliers des enfants des faubourgs à venir travailler. Le plancher est leur tremplin, le papier brun, leur histoire, et leurs pinceaux, ceux de Fritz, comme ils disent tous, leur fortune. Une après-midi chez Fritz prend les proportions d'un congé ou d'une excursion. En effet, l'allure tient bien plus de l'escapade que du travail, car les enfants s'enfuient de leurs misères et voyagent en plein pays de leur imagination et de leurs souvenirs qu'ils peignent à leur guise et gré, sans fêrule ni doctrine, sans leçon ni devoir, sans sanction ni punitions, sans maître ni remontrance. Ils travaillent, ils peignent ou plutôt peignent; Fritz approuve toujours, leur demandant pourquoi, et ils se croient de véritables génies pour avoir réussi une table, un cheval ou une maison.

Comment on travaille

Au Centre Artistique des Enfants, il n'y a qu'une règle: il ne faut rien copier. Situé en plein centre de Montréal, près des quartiers populeux et enfumés, ce Children's Art Centre recrute sa clientèle parmi les garçons et fillettes qui ne peuvent pas payer. Ils y vont librement parce que, contrairement à toutes les écoles, ils n'y vont pas pour apprendre à dessiner mais pour dessiner. Fondé il

y a quelque deux ans, le centre vit de lui-même et de la générosité de quelques artistes qui s'intéressent à l'oeuvre des enfants. En maintes occasions, la foi en sa mission et en son travail ne fut que le seul capital dont disposait Fritz Brandtner. Cependant le Centre s'est déjà fait remarquer par nombre d'artistes et de critiques qui n'en peuvent croire leurs yeux et se mettent à l'école de cette nouvelle forme d'expression. Pauvres d'argent et de pinceaux, ces enfants ne manquent pas d'idées ni d'imagination. La couleur les fait vivre et leur bonheur est fait de travaux réussis.

Ces enfants, qui viennent de diverses organisations charitables ou séjournent en des cliniques ou hôpitaux que visite régulièrement Fritz Brandtner, ne doivent exécuter leurs travaux que de mémoire. Toute copie de modèle est

défendue. L'élève ne doit apporter que ses idées et ses goûts. Pour exciter leur sens d'observation ou leur imagination, Fritz les conduit souvent à travers la ville pour les "faire voir" sur le port, dans les centres industriels ou populeux, sur la montagne, sur les rues achalandées, sur les chantiers de construction, etc. Ils retournent ensuite au studio, et là, sur le plancher, ils transcrivent en couleurs et en lignes ce qu'ils ont vu, comme l'écrivain transcrit ses notes ou se confie à sa mémoire de papier. Alors, les couleurs s'affolent. Tout n'est que couleur; car pour l'enfant, la couleur doit dominer et peut tout exprimer. Les vagues, les bateaux, les cheminées, les hangars, les frêteurs, les machineries, les magasins, les arbres, les maisons, les personnages et les costumes se perdent de couleurs les plus extravagantes.

Le génie n'a pas de maître

Brandtner ne fait qu'apprécier les oeuvres et encourager ses jeunes protégés. En effet, pourquoi gronder un enfant parce que son bateau est plus gros que le port qu'il dessine, ou encore parce qu'il est tellement gros qu'il ne pourra jamais naviguer sans déchirer l'horizon? Qui se plaindra si la ligne du port est hérissée de gratte-ciels plus monstrueux que tout ce que le Canada peut produire de réel dans ce genre titanique? Peu importe, ces peintures sont pleines de vie et figurent les réactions de l'enfant à la vue de ces choses qu'il ignorait ou qu'il n'avait pas regardées auparavant. Personne n'a jamais vu d'homme avec un gilet bleu, un pantalon rose, des souliers verts, un chapeau rouge et des cheveux bleus. Mais si l'enfant, lui, dans sa folie des couleurs le veut ainsi, qui peut bien le lui reprocher. Car l'enfant ne travaille pas en ses méninges comme l'adulte, et sa force de logique n'est pas aussi rigoureuse ou du moins ne suit pas les mêmes lignes que celle des grands.

L'enfant n'est pas un adulte en petit

A force de travailler ainsi avec les petits et à suivre leurs réactions en face des êtres et des choses, Brandtner en est venu à se faire une psychologie de l'enfance qui diffère essentiellement de celle, toute traditionnelle et conformiste, que nous nous faisons habituellement de ces "petits adultes". L'enfant vit dans un monde à part jusqu'à l'âge de 12 ou 13 ans. Pour lui, et jusqu'à cet âge, le monde n'a pas la signification et l'importance que celle que nous lui donnons dans notre vie. Même le langage des humains lui reste en majeure partie incompréhensible. Il ne possède aucun moyen d'expression. Essaye-t-il de parler, qu'il n'est pas compris ou ne trouve pas les mots. Essaye-t-il d'écrire ou de barbouiller, il ne parvient qu'à faire des lignes et des traits, sans importance pour nous et très expressifs à son avis.

Alors il rêve, ou plutôt il voyage dans son monde et nous disons qu'il est distrait, "qu'il est dans la lune". Mais non, il est ici, dans son monde au milieu de notre monde, sans que personne ne puisse le suivre dans ses paysages et sans qu'aucun moyen ne s'offre à lui pour s'exprimer; car malgré toutes les apparences, il pense, il sent, il vit et réagit intérieurement. On le verra, par exemple, en extase devant une mouche, émerveillé et stupéfié devant une machine quelconque qui fait du bruit et de la poussière en travaillant comme un géant. Il passera des heures à se regarder le bout des doigts ou à jouer avec un bout de papier, parce que pour lui, il y voit, il en fait quelque chose: ceci est un cheval et cela une maison, voici une côte et voilà de l'argent.

Les adultes n'y voient rien, n'y comprennent rien, parce qu'ils ne vivent et ne peuvent vivre sa vie. Ils ont tout oublié de cette vie, comme au matin d'un rêve qui nous a plu, mais que nous ne pouvons cependant reconstruire. On sait avoir rêvé et avoir été charmé, mais il ne faut pas chercher le plus souvent à en reconstruire



VIVES REMONTRANCES

— Oui, eh bien! c'est précisément parce que ton devoir a trop besoin de corrections que je vais t'en administrer une!...

la trame ou l'histoire. Il fut comme notre vie d'enfant, brillant ou triste, sombre ou accablant, sans trame ni complication, impossible à décrire, mais fort impressionnant et très curieux. C'est là une des explications de la légendaire distraction ou étourderie des enfants. Ce qui n'est qu'à demi vrai, parce qu'ils ne vivent pas comme nous et leur monde ne tient aucun compte exact des réalités du vrai monde des adultes.

Il ne faut pas chercher à faire des enfants des petits adultes merveilleux qui parlent avec sagesse et contenance, discutent et raisonnent comme des pontifes de salon. Ne les forcez pas à devenir des stéréotypes qui perdent de ce fait toute chance de jamais devenir de brillants sujets et de se développer naturellement. Autrement, ils ne seront jamais eux-mêmes, naturels et sensibles au beau, et porteront les stigmates de leur future médiocrité.

A l'ouvrage

L'art, tant qu'il est vivant, ne connaît ni la stabilité, ni les principes bien définis. Il vit, donc il évolue. On a conséquemment le droit d'affirmer que l'art ne s'enseigne pas. Une fois que l'artiste connaît à fond ses procédés et les secrets techniques de ses devanciers les plus illustres, il est encore incapable de produire une seule belle oeuvre s'il n'a pas inventé une manière de s'exprimer qui lui soit propre. Et c'est pourquoi les enfants du Centre Artistique de Brandtner ont toutes les chances possibles de développer et surtout de créer leur propre moyen d'expression, encore plus que les procédés de technique. Jamais, on ne permet à ces enfants de copier quoi que ce soit; jamais, on ne leur donne ou cite de modèle, pas même à titre d'émulation entre eux. Ce qu'un peut faire est très bien mais l'autre devra faire à sa guise et de son cru. L'enfant ne deviendra pas un adulte miniature modelé au ciseau à froid ou à la masse sur le patron du maître. Au contraire, il choisit de lui-même son sujet de composition, d'après ses souvenirs et ses observations. Brandtner ne les conseille que s'ils s'adressent à lui parce qu'ils ne sont pas satisfaits de leur effort de création. Ce conseil, à moins qu'il ne s'agisse de quelques détails techniques, comme le mélange ou la préparation des couleurs, prend toujours la forme d'un simple conseil qu'ils doivent compléter ou accepter d'après leur expérience ou leur observation. Le résultat de cette direction est très curieux et très satisfaisant à la pensée qu'il s'agit d'enfants de 5 à 15 ans. Leurs travaux sont pleins de vie, de couleur, spontanés et excitants. Ils possèdent ce charme et cette candeur naturelle que les artistes adultes ne peuvent manquer d'envier. Ces dessins reflètent un rare sens de la ligne et de la discipline artistique qui n'a pas encore subi les déformations des écoles et du savoir.

Brandtner, le Dantzigois

Parce qu'au Canada, il est dangereux et téméraire pour un artiste d'être original et innovateur, Fritz Brandtner n'a pas encore connu ici tout le succès que son talent lui mérite. Mais, il est déjà fort connu et très apprécié à la suite de nombreuses expositions de ses travaux et de ceux de ses enfants. Fritz Brandtner est né dans

cette ville, jadis libre, de Dantzig, de parents allemands. Durant la guerre, il fit du service dans l'armée allemande contre la Russie et sur le front ouest. Prisonnier des Français, il fut interné mais s'évada par quatre fois. La dernière fois, par le chemin de la Suisse, il fut libre. Pour chasser la terrible solitude de l'isolement et l'inertie des camps de concentration, où il resta presque 4 ans, Brandtner se mit à dessiner. Il se rendit compte de la futilité de la guerre et de toutes ses horreurs. Des 200 dessins qu'il exécuta et qu'il confia à un confrère d'armes avant sa dernière et heureuse escapade, il ne revint pas un seul. De retour à Dantzig, après la guerre, il se mit à l'école du professeur F. A. Pfuhle, connu dans les régions nordiques pour ses fresques murales, ses vitraux et ses horizons. Mais la plus grande partie de son éducation artistique fut prise par le voyage en Allemagne, en Pologne, en Russie, en France et en Belgique. A Vienne, il fut en relation avec le docteur Cisek, et de lui, il apprit à connaître l'enfant. C'est avec ces idées et ces méthodes du Dr Cisek qu'il arriva au Canada en 1928. Il se fixa d'abord à Winnipeg comme peintre en bâtiments, puis comme artiste chez un graveur. Sa première chance lui vint en 1933, alors qu'il fut demandé pour peindre une toile murale de 300 pieds de long pour le gouvernement de la Saskatchewan, à l'occasion de la Regina World's Grain Fair. Le temps pressait et il ne put même pas bénéficier d'un dessin préalable et il se mit directement au travail sur des toiles de 60 à 80 pieds de hauteur autour de la salle d'expositions. Sa réputation fut faite du coup.

Il semble qu'au milieu de toutes ces activités et ses idéals, Fritz Brandtner a enfin trouvé sa véritable voie, celle d'instruire les enfants à se connaître à observer et à s'exprimer en toute nature et spontanéité, sur le plancher d'un studio, où peut-être s'élèvera un jour un génie, et sûrement des hommes plus humains et conséquemment plus heureux.

L'HOPITAL SAINTE-JUSTINE

(Suite de la page 11)

leur apportera le prochain Noël. Car Noël est la fête des coeurs généreux, avides de faire plaisir. C'est aussi la fête qui commande la générosité aux esprits les moins disposés à songer au sort des autres. A l'heure actuelle, tous ceux que la subsistance quotidienne ne mène pas de sa main d'acier, ceux qui peuvent, de temps à autres, dépenser quelques sous pour leur plaisir, songent aux économies nécessaires aux cadeaux de Noël et du Jour de l'An. Chacun, en établissant son budget de Noël, peut maintenant faire la part des petits malades pauvres de Sainte-Justine et la faire généreusement.

Le contentement de soi-même est fort naturel à l'homme. On cherche avidement les occasions de s'admirer; on multiplie volontiers les raisons de se croire utile ou nécessaire. Vanité. Le moyen de transformer ce sentiment puéril en véritable fierté, c'est de participer, fût-ce par un don minime, au succès d'une grande oeuvre.

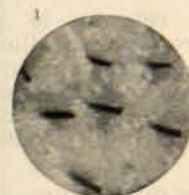
Voici DEUX grands SHAVEMASTERS

Sunbeam

Nouveau peigne
et lame
évidée

Deux superbes rasoirs électriques avec le même extraordinaire dispositif à raser. Le taillant à double tranchant de la lame d'acier évidée passe et repasse avec la rapidité de l'éclair. Le taillant est tenu en contact étroit avec la surface intérieure du peigne par un ressort et en même temps par la force centrifuge. Il coupe la barbe à mesure qu'elle se présente à travers l'un des 475 trous du peigne excessivement mince.

Constatez plus bas — voyez des photographies prises au microscope qui indiquent combien le nouveau peigne et la lame rasant de plus près qu'un rasoir à lame droite.



1.—Barbe d'un jour



2.—La même barbe faite avec un rasoir droit.



3.—La même barbe faite avec un Shavemaster peigne et lame "475".

LE CELEBRE SHAVEMASTER CA-CD

utilisable sur du courant direct ou alternatif de n'importe quel cycle.



\$16.75
CA-CD

peigne et lame "475". Il est muni d'un puissant moteur universel à type brosse et d'un commutateur pour le départ et l'arrêt construit dans le rasoir même.

LE NOUVEAU MODELE SHAVEMASTER CA

fait pour employer exclusivement sur du courant alternatif, 60 cycles.



\$8.75
pour CA 60 cycles
seulement

teur Sunbeam, type magnétique C. A. (60 cycles) et pourvu d'une armature suspendue qui assure le minimum de vibration pour ce genre de moteur.

C'est un plaisir que de se servir d'un SHAVEMASTER. Remarquez la surface arrondie qui glisse facilement sur la figure, dans n'importe quel sens. Il n'y a pas de dents, de coins, de côtés, dont il faille se préoccuper. Il ne demande pas d'entraînement préliminaire.

Approuvé par la Commission de Pouvoir Hydro-Electrique.

EN VENTE A TOUS LES BONS MAGASINS

Par les fabricants des MIXMASTER, COFFEE MASTER, IRONMASTER, CLIPMASTER, etc.

MONSIEUR LUCIEN, CAMBRIOLEUR

(Suite de la page 10)

Il désigna sa valise.

— J'ai là-dedans un chalumeau oxyhydrique, de quoi venir à bout des plaques les plus épaisses. Je crains seulement qu'on entende le bruit et qu'on ne voie la lueur du dehors. Si je suis seul, il me faudra faire sans arrêt la navette entre le coffre et la fenêtre pour m'assurer que la voie est déserte; vous imaginez le temps perdu, j'en aurai pour des heures, sans parler du danger couru. Si vous montez la garde, je pourrai travailler en toute tranquillité.

— Mais les voisins d'en face ?

— Il y a en face un jardin, avec de hauts murs.

* * *

M. Lucien s'assit sur un bras du fauteuil et d'une voix soudain très calme, presque douce :

— Ecoutez-moi bien, Gugenheim. Si vous ne marchez pas, j'agis seul. Mais je vous préviens qu'alors il ne faudra pas compter sur le bijou. Tant qu'à faire, je prendrai tous les risques, je désertirai les brillants moi-même et je les écoulai au détail.

Gugenheim tortillait sa moustache d'une main nerveuse.

— Et si je vais avec vous ?

— Je vous laisserai l'article pour cent mille francs.

Le brocateur eut le souffle coupé; le clip valait au bas mot un million.

Pour la troisième fois, M. Lucien regarda sa montre, il eut un mouvement d'humeur.

— Allons! sans cela je n'aurai plus aucune chance d'avoir mon train.

Après une dernière et très brève hésitation, Gugenheim décrocha son chapeau melon.

— Naturellement, nous repassons ici.

— En aurais-je le temps?... Prenez plutôt l'argent, comme ça je pourrai filer directement à la gare.

Le vieux recéleur ne fit aucune objection. Peut-être même préférerait-il cette combinaison, car qui sait si, l'affaire terminée et de retour dans la boutique, le forçat ne se montrerait pas plus exigeant ?

— Sortez, je vous rejoins, fit-il simplement.

L'autre ouvrit la porte, poussa sa valise sur le trottoir et s'accroupit pour passer sous le rideau de fer. Le premier soin de Gugenheim fut de prendre un revolver dans le tiroir de la table de jeu, puis il gagna l'obscur réduit où une armée de mouches faisait le siège du bol de vermicelle. Une minute plus tard, les poches gonflées de dix liasses de billets, il rejoignait son compagnon.

Ils descendirent de taxi boulevard des Invalides, devant le musée Rodin; l'endroit était désert. Sa valise à la main, M. Lucien semblait très à l'aise, mais il n'en était pas de même de Gugenheim. A dix reprises, durant le trajet, il s'était tourné vers son complice la bouche ouverte pour lui dire : "J'ai réfléchi, je ne marche pas." Mais, en définitive, la cupidité l'avait emporté sur la peur.

Une belle pièce

Rue Barbet-de-Jouy, M. Lucien tira de son gousset deux clefs qui paraissaient neuves.

— Je vois que vous avez pris toutes vos précautions, fit Gugenheim d'une voix blanche.

— Toutes... Mais, je vous en prie, quittez cette mine de chien battu, je vous promets que tout se passera bien.

Ils arrivèrent devant l'hôtel sans avoir rencontré âme qui vive. Après un regard à la ronde, M. Lucien marcha résolument vers la porte. Le pêne joua sans bruit, le cambrioleur s'effaça pour laisser passer son compagnon, mais celui-ci eut un mouvement de recul.

— Non, non... Vous d'abord, je vous suis.

Le forçat eut un léger haussement d'épaules et entra. Gugenheim attendit encore quelques secondes, prit sa respiration et franchit le seuil comme on se jette à l'eau.

M. Lucien referma la porte, tourna le verrou, puis il alluma sa lampe électrique. Devant eux, un escalier de marbre de quelques marches. Ils montèrent, le brocateur tremblait, il dut s'aider de la rampe.

— Vous êtes certain que..., commença-t-il dans un souffle.

Pour le rassurer, l'autre cria de toute sa force :

— Il y a quelqu'un ?

Sa voix emplait la maison, mais n'y éveilla nul écho. L'expérience était concluante.

— Un seul danger, je vous l'ai dit, reprit M. Lucien en poussant une porte vitrée, qu'on remarque quelque chose du dehors. Sorti de cela, je réponds de tout.

Ils traversèrent trois pièces presque complètement démeublées, lamentables, avec des tapis roulés dans les coins. Partout les lustres avaient été décrochés et les ampoules pendaient tristement au bout de leurs fils.

Le coffre était dans le cabinet de travail qui avait dû être somptueux, la bibliothèque offrait ses rayons vides. Gugenheim était regaillard, il tira les rideaux et se glissa derrière; collé à la fenêtre, il pouvait surveiller la rue sur une longueur de cinquante mètres environ.

M. Lucien ouvrit sa valise et en sortit deux tubes d'acier ayant assez exactement l'aspect de grosses bouteilles, qu'il posa sur le parquet; de ces tubes partaient deux tuyaux de caoutchouc qui se rejoignaient dans le chalumeau. L'indésirable visiteur éteignit sa lampe, alluma son briquet, puis tourna la valve de l'appareil. Une flamme bleue jaillit, tandis que s'élevait un long sifflement.

L'opération s'effectua sans incidents notables. De loin en loin, un passant s'approchait. "Attention!" faisait Gugenheim. Son compagnon interrompait sa besogne, et le généreux poursuivait sa route, à mille lieues de soupçonner quelle étrange scène se déroulait dans le petit hôtel.

"Allez-y!" reprenait Gugenheim, et M. Lucien rouvrait le robinet. Devons-nous ajouter que le

vieux brocateur ne pouvait se retenir de jeter de fréquents coups d'oeil derrière lui pour juger des progrès du travail ?

Lorsque, enfin, M. Lucien se baissa pour prendre un levier dans sa valise, il n'y put tenir; la rue était déserte, il quitta son observatoire.

— Alors, vous y êtes ?

— Je le crois.

Un trou marquait l'emplacement de la serrure, la porte fumait; l'habile homme n'eut qu'une légère pression à exercer pour qu'elle s'ouvrit toute grande. Les compartiments du coffre étaient vides, sauf un qu'occupait un écrin de cuir rouge.

— Vous permettez ? fit assez grossièrement le recéleur en tendant la main.

— Je vous en prie... mais je crains qu'il ne soit un peu chaud.

Gugenheim n'en avait cure, il enleva l'écrin d'un geste rapide qui rappelait le coup de patte d'un chat volant dans une assiette. En dépit d'une brûlure assez vive, il ne le lâcha pas et l'ouvrit en frissonnant. Le clip étincela à la flamme bleue du chalumeau.

— Belle pièce! murmura M. Lucien, je ne pensais tout de même pas...

Une crainte soudaine envahit Gugenheim. Si son complice allait se raviser !

— Vous m'aviez dit que vous préféreriez traiter le marché tout de suite.

— Oui. Je ne dois plus avoir grand temps devant moi.

Le recéleur referma l'écrin et le glissa à l'intérieur de sa veste, puis il vida ses poches des dix liasses qu'elles renfermaient. Le forçat négligea de compter les billets.

Comme ils traversaient le salon où les pas résonnaient, Gugenheim attachait son regard sur les tapis empilés et poussa un soupir.

— Si vous voulez mes fausses clefs, fit son compagnon avec une ironie méprisante, vous pourrez revenir avec une camionnette.

* * *

...Sur l'esplanade, M. Lucien appela un taxi, il offrit au brocateur de le déposer près de chez lui, mais l'autre refusa.

— Y pensez-vous... Ce serait de la dernière imprudence... Ce chauffeur pourrait parler.

La vérité était que Gugenheim n'avait plus qu'une hâte, se séparer de ce compromettant personnage. Et M. Lucien le comprit fort bien. Il lui serra la main.

— Adieu donc. Bonne chance.

— A vous aussi, bonne chance.

La voiture se rangeait le long du trottoir.

— A la gare de l'Est.

Pendant plusieurs minutes, M. Lucien demeura renversé sur la banquette, comme privé de sentiment. Mais comme le taxi atteignait les grands boulevards, il se dressa soudain et frappa à la glace.

— Je m'aperçois que j'ai oublié quelque chose. Ramenez-moi aux Invalides.

Il descendit comme précédemment devant le musée Rodin et

refit à pied le chemin qui le séparait du petit hôtel. De nouveau, il ouvrit la porte et cria :

— Il y a quelqu'un ?

Mais cette fois une voix répondit :

— Enfin! chéri... J'ai cru que je devenais folle.

Il tourna le commutateur et la blonde comtesse de Felbach apparut en haut des marches; le clip aux treize brillants étincelait sur sa poitrine. Elle courut se jeter dans les bras de son mari.

— Vite, racontez-moi... Tout s'est bien passé ?

Il exhiba les liasses.

— Voyez plutôt.

— C'est magnifique! Ainsi il vous a suivis sans hésiter ?

— Sans hésiter serait beaucoup dire, enfin il m'a suivi. Et pourtant Dieu sait ce que valaient mes raisons: la lueur, le bruit du chalumeau... C'était franchement se moquer du monde.

— Et il a également consenti à apporter l'argent ?

— Oui, mais là mon prétexte était excellent. Ce n'est pas pour le plaisir de raffiner que j'ai joué les forçats évadés.

Et du revers de la main, il commença d'essuyer le fond de teint brique qui lui couvrait le visage.

— Magnifique! répéta la comtesse. Et devant le bijou, cet affreux bonhomme n'a pas eu un soupçon ? C'est pourtant un professionnel.

— Reconnaissez que l'imitation était admirablement réussie, vous-même vous y seriez trompée... Et puis il ne l'a vue qu'à la lueur du chalumeau.

Tout en parlant, ils étaient entrés dans le salon; M. Lucien contempla le clip avec attendrissement.

— Ne vous avais-je pas promis que je "le" sauverais du désastre ?

Il détourna son regard et le promena longuement sur les murs nus piqués de clous dorés, vestiges d'une collection dispersée.

— Cent mille francs! Et vous avez vu de quoi je suis capable. Confiance, ma chérie. Je vous demande seulement un an.

Il s'interrompit, pris d'un fou rire.

— Mais pour commencer, je donnerais bien le dixième de cette somme pour voir la tête de mon Gugenheim lorsque, sa loupe à l'oeil, il examinera son achat.

Une situation bien exploitée

...A cette même minute, le vieux recéleur approchait de sa boutique. Un bras replié dans son veston, comme un infirme, il n'avait cessé de caresser l'écrin. Par instants, des bouffées de joie l'étourdissaient, il s'arrêtait, sentant le trottoir s'enfoncer; parfois aussi il parlait tout seul, en découvrant ses dents noires.

— Cet imbécile!... Je donnerais quelque chose pour voir sa tête demain, à la première banque suisse, où il ira changer sa galette.

Car si, d'une part, le plan de M. Lucien nécessitait de feindre une fuite précipitée, d'autre part un homme comme Gugenheim ne pouvait pas manquer d'exploiter une telle situation.

Les cent billets étaient faux.

LA BOURRASQUE

(Suite de la page 7)

couchent dans la grange quand il fait beau et sur la table quand il fait pas assez chaud. Fi-fille dort sur le sofa. Tiens, si j'étais vous, c'est là que je m'allongerais. Moi je rentrerai dans la chambre. Vous pourrez être ben tranquille, j'm'enfermerai à double tour...

Michelle ne peut s'empêcher de sourire à l'idée du danger que ce brave homme s' imagine représenter.

— Bon! fait-elle condescendant.

— Je vous la prête ma chambre, mais rien que pour cinq minutes. Passez vot' kimono pendant que je m'occupe du poêle.

Et Ladouceur, fier d'avoir trouvé cette solution, fier surtout d'avoir su imposer son idée, et pas fâché non plus de se sentir vacciné contre le charme féminin, Ladouceur, fort de son jugement se penche vers le poêle et du bout de ses pincettes manie les tisons avec autorité.

On frappe à la porte.

— Ben, qui c'est qui vient encore?

On frappe plus fort.

— Hé là!... Il y a quelqu'un ici?

— Un homme? Voilà du renfort... J'arrive! J'arrive! crie-t-il en se précipitant vers la porte.

Ils sont jeunes tous les deux. Ils grelottent, pelotonnés sous le même manteau. Elle est en colère, lui, sourit de la mésaventure. Sa petite jaquette de fourrure ne la couvrant que jusqu'à la taille, elle est mouillée jusqu'à la ceinture. L'homme, tel un généreux saint Martin partage avec elle sa pelisse de chat sauvage.

— Entrez mes agneaux. Ma foi, c'est la maison du bon Dieu, chez nous!

— On ne fera pas vieux os dans la maison du bon Dieu, malgré la petite en se dégageant de son abri de fourrure.

— C'est tout ce que tu peux dire!... Je t'en prie, essaie d'être aimable avec lui au moins, lui souffle le jeune homme en la suivant dans la pièce bien chauffée.

— Je gage que vous vous rendez à Montréal, vous autres aussi?

— Comment, aussi?

— Oh! vous êtes pas les premiers que j'héberge, il y a une veuve à répétitions dans mon cabinet particulier.

— Nous sommes désolés si nous interrompons... enfin, si nous vous dérangeons, mais...

— Me déranger? Aïe don!... Mettez-vous chez vous, là, près du poêle.

— Ah! ce bon feu!... Non, mais tu crois que ce n'est pas un bon feu ça, ma petite Aline? dit le jeune homme en l'entraînant vers le poêle.

— Vous voyagez donc à pieds?

— Nous sommes partis par un temps splendide, mais en moins d'une heure, cette bourrasque...

— Et vot'chapeau?... Vous avez perdu vot' chapeau, mon enfant?

— Oui, dans le carburateur, dit la jeune fille chez qui la chaleur fait fondre la neige mais pas la colère.

— Nous avons capoté sur la route à quelques arpents de votre maison. L'auto repose dans le fossé les quatre roues en l'air.

— Vous me direz que c'est pas de mes affaires, fait Ladouceur les sourcils froncés, mais vous êtes deux ben jeunes jeunesses pour

vous aventurer comme ça, tous les deux, le soir... Une chance que Françoise est pas là, vous lui inspireriez pas confiance. Elle a ses idées, Françoise, sur l'induction aux filles.

— Comme Fénélon.

— Qui ça? Vot' frère?

— Non, c'est mon oncle. Il est mort.

— Pauv' petite fille!

— Je t'en prie Aline, il va se rendre compte que tu te paies sa tête.

— Je paierais la tienne bien plus cher pour la voir au pilori.

— Ma petite Aline...

— Ma femme, continue Ladouceur en suivant son idée, elle y va toujours avec les enfants, rapport aux cavaliers et aux blondes...

— Ah oui?

— Ma fille, elle sort pas sans sa mère.

— Mon Dieu monsieur, explique le jeune homme fort conciliant, ma soeur et moi n'avons plus de mère, sans ça...

— Hein? fait Aline en sursautant.

— Chut!

— Ah! c'est vot'soeur c'te petit' poulette?

— Ma jeune soeur, oui monsieur. Et nous nous rendions à Montréal afin de réveiller avec mon pauvre papa, tout seul là-bas, retenu en ville par ses affaires.

— Xavier!

— Et ne tenez pas compte de sa mauvaise tête, cher monsieur. C'est la dernière de la famille, elle est très mal élevée.

— Mais dis donc!

— N'interromps pas ton frère quand il parle, Aline!

— Je ne trouve pas ça drôle du tout, et je t'avertis que...

— Aline! fait sévèrement Xavier.

— Vous en faites pas monsieur, dit Ladouceur qui s'y connaît, les femmes, c'est comme la température, leurs petites bourrasques vous prennent par surprise. Faut que ça passe!

— A qui le dites-vous! soupire Xavier, les bras au ciel.

— C'est du vif argent de baromètre.

— Et pour peu qu'on heurte leur petite nature...

— Ça crie comme des putois.

— Oh! là, là!

— On s' imagine nous autres, les hommes, qu'on peut conduire le bateau comme on veut, mais ben nique! Dès que la tempête se déchaîne...

— Elles prennent la barre.

— Pas la peine de rouspéter.

Jusqu'au jour où on en a marre. Et j'en ai marre! marre!!!

— C'est fini le petit duo? interrompt froidement Aline.

— On peut recommencer...

— Ecoute mon vieux, si tu en as marre, eh bien, moi aussi, j'en ai marre! Je m'en vais.

Et elle se dirige résolument vers la porte.

— Eh là! eh là!... il y a un bon dix mille d'ici au village, dit Ladouceur.

Elle a ouvert la porte. La neige s'engouffre dans la pièce.

— Bon voyage! taquine Xavier.

— Oh! tu n'as pas de coeur dit-elle en se laissant choir dans la grande berceuse, tandis que Ladouceur repousse la porte avec difficulté. Tu voudrais me voir morte.

fil de coton, lin, soie
pour tous les ouvrages
de dames

D·M·C

MARQUE DE FABRIQUE DÉPOSÉE

qualité
supérieure
couleurs
solides



LES GENERATIONS PASSENT LA MARQUE D·M·C DEMEURE

Pilules Maternelles

Les mères de famille n'ont plus raison de ne pas nourrir leurs enfants maintenant qu'elles ont ces Pilules à leur portée. Celles-ci augmentent la sécrétion du lait chez la femme et lui permettent de nourrir son enfant aussi longtemps qu'elle le veut sans avoir ses menstruations. Elles donnent la santé à la mère et à l'enfant et ne sont jamais domageables.

L'expérience de nombreux médecins depuis plusieurs années a démontré que les Pilules Maternelles sont presque spécifiques dans les cas de dysménorrhée, règles douloureuses chez les femmes et jeunes filles. Ces Pilules étant composées d'extraits de glandes mammaires, etc., elles favorisent le développement du buste et son perfectionnement chez la femme et la jeune fille.

Pour 100 PILULES MATERNELLES (38 jours de traitement) envoyez \$2.00 en mandat-poste au Dr Jos. Comtois, B.A.S., St-Barthélemy, P. Q., qui vous les enverra franco.

CONSULTEZ VOTRE MEDECIN

ou à Montréal à la Pharmacie Montréal, tél. Harbour 7251, les 16 Pharmacies Leduc et la Pharmacie Sarrazin & Choquette.



En vente aussi à Québec, à la Pharmacie Brunet, rue St-Joseph et à la Pharmacie St-Jean.



CB-1

— Ma petite Aline!...

— Ça t'embête que je ne sois pas en bouillie entre ton carburateur et ta batterie.

— Bon v'la les grands mots! Les femmes, ça voudrait absolument qu'on soit des assassins par nature. Et Ladouceur hausse les épaules.

— Ecoute Aline...

— Savez-vous ce qu'on va faire? Eh ben, j'vas vous prêter le kimono de la mère et vous allez vous mettre ben chaudement dans la flanellette. La bonne humeur va revenir avec le dégel.

— C'est ça, hein, ma petite Aline?

— Et comment donc, j'aurai l'air mignon tout plein là-dedans!

— Si elle peut sortir de la chambre, la veuve...

— Elle est jeune? s'enquiert Xavier.

Parole imprudente. Aline a dressé la tête.

— Ben, vous savez, elle réserve peut-être encore des surprises.

— Jolie?

La question est venue d'Aline.

— Pour ceux qui aiment les grandes rousses, fait Ladouceur sans se compromettre.

— Et qu'est-ce qu'elle fait en ce moment? questionne encore Aline.

— Elle se donne peut-être "une manicure", depuis le temps qu'elle est là.

— Elle a sa valise?

— Un "club bag" gros comme ça!

— Ah?... Eh bien... le... le kimono... je vous remercie, je n'en ai pas besoin, déclare-t-elle en se recroquevillant dans la berceuse.

— Voyons Aline, tu vas être malade.

— Qu'est-ce que ça peut te faire?

Mais Ladouceur est allé frapper dans le panneau de la porte.

— Eh!... dame veuve Massé?...

— Oui? fait une voix gentille, de l'autre côté.

— Ça achève?

— Oui, oui, deux minutes!

— Bien.

Et se tournant vers les nouveaux venus, Ladouceur ajoute:

— Je vais aller casser du bois pendant qu'elle finit là-dedans. Ça sera pas long... Si seulement j'avais quelque chose de fort à vous offrir, mais vous savez, la mère est pour la tempérance. Elle consent à ouvrir une bouteille de son vin de "guédelles" que pour les visites du jour de l'an. Moi, j'ai pas les clefs.

— Ne vous en faites pas cher monsieur. C'est déjà assez que...

— Je serai pas long, ajoute Ladouceur en refermant la porte derrière lui.

Xavier tente une caresse dans les cheveux d'Aline.

— Ma petite chérie, je suis désolé, franchement désolé...

— Laisse-moi

— Il me semblait que c'était une si bonne idée d'arriver comme ça, à l'improviste... Mon pauvre papa qui est retenu à son magasin, la veille de Noël jusqu'à des heures impossibles... et la nuit de réveil-lon qu'il passe tout seul... La belle surprise que nous lui aurions faite... Et le plaisir que j'aurais eu de lui présenter ma petite fiancée qu'il ne connaît pas...

— L'idée était bonne, sauf que tu as oublié de consulter le baromètre.

— Tu grelottes encore...

— Rien d'étonnant!

— Si elle peut sortir de là, la veuve!

— Ah! non, fait Aline en se redressant, tu ne vas pas t'imaginer

que je vais parader devant toi dans le kimono de la mère Françoise? Je le vois d'ici, le kimono...

— Ce sera rigolo!

— Trop... Et l'autre là, qui a ses bagages... velour chiffon et plume d'autruche probablement...

— Mais qu'est-ce que ça peut faire, une plume de plus ou de moins?

— J'aime mieux l'avoir à mon chapeau qu'au sien!

— Aline!...

— N'approche pas!

— Mais voyons!

— Je te déteste! Je te déteste! Je te déteste!

— Oh! pardon... excusez-moi.

C'est Michelle Massé qui a fait son apparition dans l'encadrement de la porte. Non pas velours chiffon et plume d'autruche, mais satin olive brodé or. Ce n'est pas mieux. Aux yeux d'Aline, c'est pire, ma foi!

— Ne vous excusez pas madame... Une petite scène de famille... ma jeune soeur a ses nerfs.

— Oh! fait Aline que l'indignation cloue sur place.

— Pauvre petite... Alors, vous avez été pris par la bourrasque, vous aussi?

— Mais... oui, dit Michelle Massé, étonnée de cette colère dont elle ne peut soupçonner la cause, chez ce petit bout de femme frippée, trempée, les cheveux en désordre, et qui piétine derrière le poêle. Mais qu'est-ce qu'elle a? demande-t-elle avec candeur en refaisant son sourire au profit de Xavier.

— Elle est en colère parce que la mère Françoise n'a pas cru bon de se faire faire un kimono en velours chiffon.

— Tu es complètement cinglé! lui lance Aline comme une giflette.

— Je vous avoue que...

— Que vous ne comprenez pas? C'est bien simple, explique Xavier sans se départir de son calme imperturbable, ce brave homme doit lui prêter le kimono de sa femme, elle se l'imaginer rose tendre fleuri d'artichauts...

— Avec un cordon et deux pom-poms, ajoute Aline des larmes dans les yeux, de la rage dans le coeur.

— Si ce n'est que ça, venez avec moi, je vais vous prêter quelque chose... Attendez, je vais voir ce que ma femme de chambre a mis dans ma valise.

— Je n'ai rien à refuser à la soeur d'un aussi charmant compagnon d'infortune, assure-t-elle en allant vers lui avec des mouvements de chatte.

— Vous êtes trop bonne.

— Je ne suis pas bonne, je suis égoïste. Ça me plaît de vous faire plaisir monsieur Lambert...

— Pardon?...

— Vous oubliez que votre soeur m'a dit son nom.

Evidemment, si sa soeur s'appelle Aline Lambert, lui ne peut s'appeler Xavier Danis... évidemment!

— Vous alliez à Montréal? fait Xavier pour dire quelque chose.

— Oui... à Montréal... On ne s'assoit pas?

— En effet... on est là... tous les deux...

— Tous les deux...

— Je vous laisse la berceuse.

— Je n'aime pas la berceuse.

— Ah?

— Vous aimez la berceuse?

— Mais je...

— Vous ne préférez pas le canapé?

— Mon Dieu...

— Moi aussi, je préfère le canapé. Vous venez?

— Où?

— Mais, sur le canapé?

— Sur le... mais oui, pourquoi pas?

— N'est-ce pas?

Et elle l'entraîne gentiment vers le canapé. Xavier a un coup d'oeil vers les deux portes. Celle par où est sorti le père Ladouceur et celle surtout par où est sorti Aline.

La femme ne dit rien. Elle attend qu'il parle.

— Et... et vous venez de... commence-t-il.

— Des cantons de l'est.

— Ah?... Des affaires urgentes?

— A la recherche du bonheur, mon cher!

— Très intéressant!

— Je ne sais plus.

— Il est gentil?

— Il est vieux, fait-elle en ponctuant sa phrase d'un soupir.

— Ah?

— Enfin... plus jeune... la soixantaine!...

— Ah?

— Un peu gâteux...

— ...

— Chauve...

— Riche?

— Oui... Même à ça, on ne peut pas aimer un homme chauve et qui a du ventre par dessus le marché.

— Naturellement.

— Et ce doit être si doux de trouver le bonheur auprès d'un jeune!... Je n'ai jamais eu de chance, moi...

— Pauvre enfant!

— Pauvre enfant... il a dit pauvre enfant... Il y a tellement longtemps que je ne me suis pas sentie toute petite, dit-elle en se frottant contre l'épaule de Xavier. Vous êtes délicieux... Xavier!

— Madame...

— Appelez-moi Michelle, dit-elle en levant vers lui ses yeux... surtout ses lèvres.

— Je craindrais...

— Quoi donc?

— Ma soeur...

— Tenez, nous lui dirons que nous nous connaissons... que nous nous sommes déjà rencontrés... que nous sommes de vieux amis... vous ne lui en aviez pas parlé, pas d'occasion... Ce sera très drôle, ne trouvez-vous pas?

— Oui... oui très drôle, répond-il sinistrement.

— Souriez. J'adore votre sourire... vous avez des dents... des dents faites pour mordre...

Madame Carole Richard qui nous a déjà donné "Toto", "Montréal - Ottawa" et "L'Alerte" et dont "La Bourrasque" que nous publions ce mois-ci vous aura amusés, nous n'en avons aucun doute, est une Montréalaise d'adoption.



La voix qui se cache sous ce pseudo est familière à la radio, à un grand nombre de nos lecteurs. Pour le mois prochain, nous vous promettons d'elle une nouvelle, "Le Coeur de Nadine", qui vous fera voir l'an nouveau tout en rose.

— Ma voiture est sens dessus dessous, au tournant voisin.

— Moi j'ai eu plus de veine. Pas d'accident, mais la bourrasque m'a paralysée. Heureusement pour nous tous que le père Ladouceur nous a ouvert sa cabane! Quel type, n'est-ce pas, que ce bonhomme?

— Ce bonhomme est un brave homme, et je ne vois pas pourquoi vous le traitez du haut de votre grandeur? dit Aline en serrant les deux poings dans la crainte de ne pouvoir résister à l'envie d'aller griffer ce sourire bien maquillé, d'aller ravager ces rouleaux bien coiffés, dans la crainte surtout de ne pas surmonter ce désir de chiffonner de ses deux mains, ce trop joli satin vert.

— Je vous ai prévenue, madame. l'enfant est nerveuse.

— Xavier!!!

— Xavier?... Quel joli nom! fait Michelle en caressant ces mots de tout son sourire.

La jalousie qui mijotait dans le coeur d'Aline éclate tout à coup.

— Et moi, je m'appelle Aline... Aline Lambert... C'est joli aussi, hein?

— Elle peut toujours y aller! dit Aline entre les dents.

— Ecoute Aline, je vais me fâcher à la fin. Tu te conduis comme une...

— Ta soeur! Tu penses que c'est agréable de passer pour ta soeur?

— Mais ma chérie, tu as bien vu que c'était le seul moyen de ne pas scandaliser ce brave homme qui nous tire tout de même d'embarras. Attention! la voilà. Et sois gentille voyons...

— J'ai ce qu'il vous faut ma petite. Venez vous mettre confortable.

— Il faut que tu acceptes l'offre de madame, je t'assure Aline...

— Oh! j'en ai assez! j'en ai assez!

— Et si vous voulez vous servir de mon nécessaire de toilette...

— Vous trouvez que j'en ai besoin?

— Mais...

— Oh! zut!

Et Aline, claquant derrière elle la porte de la chambre, laisse l'autre en face d'un Xavier fort embarrassé de la situation.

— Je vous remercie, vous êtes charitable madame.

— Ah ?
— Elles ne sont pas fausses, les vôtres, au moins...
— Non.
— Et pas de cheveux gris... Ils sont noirs vos cheveux... et bouclés...

— Comme un chérubin.
Mais toujours, il ne la trouve pas drôle, il la trouve terrible cette situation.

— Vous êtes amusant! Oh! j'aurais un plaisir fou avec vous... Xaxa... mon petit Xaxa, je t'adore.

Elle a noué ses bras autour de son cou. Avant même qu'il ait eu le temps de s'apercevoir de ce qu'il lui arrivait, la porte de la chambre s'est ouverte.

— Oh !...
Un tremblement de terre n'aurait pas ébranlé davantage la maison que cette porte de chambre qui se referme sur Aline.

Xavier s'est précipité.
— Aline... ma petite Aline...
— La paix! La paix, tu entends ?...

— Aline !... Ouvre la porte !...
Aline !... Elle a poussé le verrou.
Et Xavier désespéré, est partagé entre l'envie de se donner des coups de pieds quelque part et le désir d'étrangler cette vampire de malheur.

— Mais qu'est-ce qu'elle a votre soeur ?
— Ma soeur... ma soeur...

Michelle Massé n'est pas revenue de sa surprise que la porte de la cuisine s'ouvre.

— Je ne sais pas ce qu'il a à tourner autour de votre machine, celui-là ? dit Ladouceur en jetant sa "brassée" de bois derrière le poêle.

— Qui ?
— Le vieux qui vient d'arrêter son auto sur la route.

— Le vieux ?
Et Michelle Massé se précipite vers la fenêtre.

— Ah ! mon Dieu ! fait-elle en portant la main à son cœur.

— Quoi ? Qui a-t-il ? demande Xavier légèrement inquiet de l'affolement soudain de la femme.

— C'est lui !
— Qui ?
— Mon fiancé ! Il a dû s'inquiéter me sachant en route... il est venu à ma rencontre...

— Tant mieux, il va tous vous ramener, conclut Ladouceur heureux de la solution.

— Mais vous ne savez pas... il est terrible... il va nous tuer... il va te tuer mon petit Xaxa...

— Mais pourquoi ? pourquoi ? demande Xavier ahuri.

— Il ne comprendra pas... il est jaloux...

— Eh bien ?
— Moi, en robe de chambre... et vous là... Et il n'y a que ma voiture à la porte, il va croire...

— Mais je lui dirai...
— Il ne vous croira pas... Vite, éteignez les lumières.

— Il a dû les voir, dit Ladouceur avec logique.

— Mais Aline est avec moi! fait Xavier gagné par la nervosité de l'autre.

— C'est vrai. Appelez-là! Nous dirons qu'elle est votre fiancée... Aline !

— Aline! mais réponds au moins! fait Xavier en se joignant à Michelle qui frappait dans la porte.

— Ouvrez la porte, Aline !

— Tu vas tout comprendre, viens ici, ma chérie !

— Vite, mon Dieu ! Ouvrez, Aline !

— Aline! mais réponds au moins!

— Défonchez, conseille Michelle hystérique.

— Ah ! non, non, pas de ça icite ! dit Ladouceur en s'interposant.

— Aline, réponds ! Tu es là, pourtant !

— Je commence à en douter. Tout ça, c'est du pas correct, maugrée Ladouceur.

— Aline, il va le tuer !... Il va tuer votre frère...

— C'est son fiancé, Aline ! Tu entends ? Son fiancé !...

— Mon Dieu ! Mon Dieu !

— Mais ça ne te fait donc rien qu'il me tue ?

Et alors, froidement, Aline répond de l'autre côté:

— Ça m'est égal. Débrouille-toi... Xaxa !

— Le voilà ! Il vient vers la maison ! annonce Michelle qui était retournée à la fenêtre.

— Torrieu de torrieu ! jure Ladouceur, que l'hystérie de la femme commençait à énerver.

— Ecoutez... dit Michelle après s'être mordu le pouce jusqu'au sang pour reprendre son sang-froid, écoutez Xavier, je vais vous présenter comme mon cousin... un cousin qui...

— Oui, c'est ça

— Vous direz comme moi ? demande-t-elle à Ladouceur.

— Certain !!!

— Il vient... voyez par cette fenêtre... il approche de la maison... Cousin n'est-ce pas ?

— Ah !!!

— Quoi ?

— Impossible !

— Impossible ?

— Impossible ! C'est papa !!!

Epilogue

Les heures d'attente autour du poêle qui ronronnait furent longues et pénibles. Les plausibles explications ne purent dissiper le malaise qui régnait.

Aussi, la fatale veuve, réalisant la profondeur de l'impasse dans laquelle elle s'était fourvoyée par son incurable coquetterie, profitait-elle de la première éclaircie pour plaquer là le père et le fils.

Aidée d'Antoine Ladouceur qui ne demandait pas mieux que de la voir disparaître, elle parvint à libérer sa voiture du banc de neige dans laquelle elle était enfouie et rebroussa chemin vers les Cantons de l'Est. Elle cherche encore sa quatrième poire. Quant au père de Xavier, sans savoir exactement ce qui s'était passé, avant son apparition subite, il se rendit bien vite compte qu'il l'avait échappé bel. Il se sent immunisé à tout jamais contre les charmes des grandes rouses.

C'est avec joie qu'il donna sa bénédiction à nos deux jeunes-cœurs réconciliés.

Le déjeuner de fiançailles eut lieu dans la cuisine où tous les trois firent honneur aux tourtières de la mère Françoise généreusement offertes par ce brave Ladouceur.

Mais on ne put mettre la main sur le vin de "guédelles" bien caché par sa femme. On dut se contenter des deux bouteilles de bière qu'il avait prudemment dissimulées sous un botte de paille dans la grange.

Le déjeuner n'en fut pas moins gai.

On se sépara avec de chaleureuses poignées de mains, ceux-ci en se promettant de revenir saluer leur hôte d'occasion, celui-là en se demandant comment il pourrait bien faire disparaître toutes ces "saloperies" écrasées sur les belles catalogues neuves de sa tendre mais fort autoritaire épouse.

**Choisissez
l'un ou l'autre**

★
ST. GEORGES TYPE PORTO

★
ST. GEORGES TYPE SHERRY

★
... Et voyez ce qu'un Vin
peut être délicieux!

bouteille de 26 onces	\$.40
bouteille de 40 onces	.60
cruche de 1 gallon	1.75

Vin St. Georges

DES PLUS GRANDS VIGNOBLES DU CANADA

Un cadeau renouvelé

12 fois par année

● Il est difficile de faire plaisir. Les goûts sont multiples. Où trouver le cadeau susceptible de plaire à tous ?

● Ne cherchez pas inutilement: donnez d'abord un abonnement à la

REVUE MODERNE

Le magazine pour tous qui satisfait tous les goûts

● Pendant douze mois, une année entière, l'abonnement à la "Revue Moderne" apportera à vos amis l'aimable souvenir de votre amitié.

La
MAISON
sur le
RHÔNE
par
NANY ARSSY

Le soir de ses noces, au moment où elle va quitter la maison paternelle au bras de son époux, la Parisienne du grand monde qu'est Marie-Rose Rambaud reçoit un billet anonyme lui affirmant que son mari, son cher John, est un imposteur, un ancien bagnard condamné pour meurtre. Marie-Rose a le courage de supporter cette épreuve et John, la chance de prouver son innocence.



CHAPITRE PREMIER

SOIR DE NOCES

— Il est l'heure, chérie...

Marose rougit. Cette journée, à la fois tant désirée et redoutée, prenait donc fin. Elle était mariée, depuis ce matin, avec ce grand Monsieur, cet Américain, inconnu d'elle, il y avait à peine trois mois!

Elle l'aimait tant! Une grande confiance lui venait quand elle appuyait sa jolie tête blonde contre l'épaule robuste de John.

C'était l'heure...

Les couples de la noce s'en donnaient à cœur joie. Ils dansaient éperdument, toujours avec un égal entrain, et ne semblaient pas disposés à s'en aller encore.

— Il est l'heure, chérie...

Elle eut une moue délicate, murmura "Je viens..." et se glissa, ombre blanche et fluette entre les danseurs. Ces derniers, devant le départ des mariés, faisaient le plus de bruit possible tandis que l'orchestre amplifiait son tam-tam.

— Il est l'heure...

La maman de Marie-Rose l'attendait au seuil de la salle de danse. Elle avait les yeux pleins de larmes et sa voix était tremblante quand elle dit à sa fille:

— J'ai préparé ton costume de voyage sur ton lit... ta mallette n'a plus besoin que d'être bouclée. Et j'y ai glissé, tout au fond, une bouteille de ce parfum de chèvrefeuille et de rose mêlées que tu aimes...

— Merci, maman, dit Marie-Rose en souriant, merci, tu es adorable...

Le papa aussi était là, les yeux pareillement embaillés.

Marose avait grand-peine à retenir son émotion. Son petit cœur battait une chamade éperdue.

Heureuse à crier! oui, mais quitter ses chers parents qui l'adoraient et dont elle était la fille unique!

— Je vais me dépêcher, leur dit-elle, s'efforçant à l'insouciance. Je vous dirai un dernier au revoir avant de partir!

— C'est cela, ma chérie!

Allègrement, Marie-Rose grimpa dans sa chambre, cependant que son mari, John Lawson, se dirigeait vers le petit appartement qu'on lui avait préparé, pour quitter son smoking et revêtir un costume de voyage.

Marie-Rose pénétra en coup de vent dans sa jolie chambre bleu et or, la traversa comme un bolide, décidée à ne pas s'attarder, et passa dans son cabinet de toilette.

Elle s'assit devant la coiffeuse, avança une main pour saisir sa boîte à poudre. Soudain, sa main s'arrêta en l'air, comme saisie de paralysie. Ses yeux s'agrandirent de stupefaction. Elle étouffa un cri dans sa gorge. Et ce fut une expression d'horreur qui, peu à peu déforma ses traits délicats.

Elle osa attirer vers elle les papiers qui avaient été posés là, contre son miroir, elle osa y laisser errer ses regards puis les lire attentivement.

Il y en avait un paquet assez épais. Mais sur le premier, une page de journal, une photographie s'élevait, celle de son mari, plus jeune d'une quinzaine d'années. Au-dessous, en petits caractères:

"L'assassin présumé du bijoutier Lartier. C'est un nommé Jean-Claude Le Jonquois, un étudiant en droit de très bonne famille, le fils d'un notaire de Soissons."

Marose épouvantée avait vu la photographie avant le titre, cependant en grosses lettres:

"L'assassinat d'un riche bijoutier, Monsieur Roger Lartier."

Peu à peu, elle lut tout.

Alors elle apprit que l'homme qu'elle venait d'épouser était l'assassin d'un bijoutier, qu'il avait été condamné au bagne à perpétuité bénéficiant de certaines circonstances atténuantes.

Il lui sembla que tout son corps se vidait de sa substance. Dans sa poitrine, c'était un creux affreux, sa tête chavirait, ses oreilles bourdonnaient. Allait-elle se trouver mal? Par un sursaut d'énergie, elle réussit à se mettre d'aplomb, se pinça pour s'assurer qu'elle ne rêvait pas, puis regarda à nouveau les énormes feuilles révélatrices.

Ne trouverait-elle aucun sujet de doute? Fiévreusement, elle feuilletait la liasse des journaux de l'époque, lisait les titres.

Marose, la femme d'un assassin!

On frappa à la porte:

— Il est l'heure, chérie!

Son mari, cet assassin!

Et elle l'aimait! Ah! quel était-il donc, ce John, qui n'avait pas craint d'apporter le déshonneur dans une famille jusqu'alors irréprochable? Et qui donc connaissait ce terrible secret? Et pourquoi ne le lui avait-on pas révélé avant qu'elle fût mariée? Et pourquoi n'avait-on pas osé venir la trouver et la mettre au courant des faits?

Toutes questions qui se pressaient dans sa tête en feu, auxquelles il lui était impossible de répondre.

Devant elle se tenait son mari. Surpris de ne pas recevoir de réponse à son tendre appel, il s'était permis d'entrer.

Marose leva lentement la tête. Sans mot dire, elle tendit à John Lawson les journaux révélateurs. Elle le vit pâlir, pâlir jusqu'au verdissement. Ses paupières battirent, son nez se pinça.

— Est-ce vrai? demanda la jeune femme avec angoisse.

Un fol espoir lui était venu: c'était peut-être une erreur?

Son mari baissa la tête en signe d'assentiment.

— Oh!

Un silence effrayant. La jeune femme, la première le rompit.

— Vous êtes un... assassin?

L'attitude de John changea tout à coup. Il se redressa, ses traits se durcirent, ses yeux flamboyèrent.

— Cela, dit-il, scandant ses mots, c'est autre chose.

Spontanément, et sans qu'elle pût savoir à quel sentiment elle obéissait, Marose tendit sa main à son mari:

— Je ne peux croire que vous êtes coupable!

— Merci, dit-il, simplement.

D'en bas montaient des appels:

— Marose, John, le chauffeur vous attend!

— Marose?

La mère de la jeune fille était là... Vivement, elle fit disparaître les journaux dans son sac, s'efforça de prendre une voix naturelle et joyeuse:

— Une seconde!

Rapide, elle ôta sa belle robe de satin blanc, sa robe de mariée, revêtit un tailleur de voyage, posa à la diable son chapeau sur sa tête, cependant que son mari se retirait discrètement dans une pièce voisine.

— Vite, lui jeta-t-elle, à travers la porte, vite! Mes parents doivent ignorer le... la... chose, pour le moment du moins. Ils m'adorent, ils en mourraient.

— Nous partons, comme il en avait été décidé?

— Oui! Je suppose que vous avez quelques explications à me fournir? Après, nous verrons!

De tendres embrassades... Des recommandations à n'en plus finir, "Ne prends pas froid, ne fais pas d'imprudences..." Une portière qui claqua, un échappement bruyant de gaz... Les nouveaux époux sont en route pour leur voyage de nocces...

Dans l'automobile qui les emporte vers la gare de Lyon où ils doivent prendre le train pour le Midi, ils se taisent, l'un et l'autre assis dans un coin du wagon, aussi éloignés que possible l'un de l'autre.

Elle avait rêvé d'un si tendre voyage! Maintenant, elle ne consentirait pas à être serrée dans les bras de son mari, pour rien au monde... Quand à John, il savait bien que le moindre geste caressant de sa part serait repoussé. Son bonheur lui échappait.

"Il ne faut pas tenter le sort, pensait-il."

Cahotements du train... ronronnement monotone du convoi sur les rails... Un silence gros de menace sépare les époux...

John attendait que sa femme l'interrogeât. Elle s'obstinait dans son silence. On sentait, dans toute son attitude, qu'une colère concentrée bouillait en elle, la minait sourdement, lui faisait mal.

Si John l'avait mieux connue, il aurait su que ses parents disaient d'elle, quand elle était petite:

— Plus elle est en colère, plus elle se tait!

Ce n'était pas une des moindres particularités de cette jeune fille à la fois primesautière et réfléchie.

Dans la nuit, elle s'étendait sur sa couchette du wagon-lit. Mais elle ne trouvait pas une seconde de repos, roulant dans sa tête cet affreux problème:

— Dois-je demeurer la femme d'un assassin?

Lui ne se couchait pas, obstinément fixé sur sa banquette comme une statue.

Les époux descendirent à Avignon où l'auto familiale de la famille Rambaud les attendait. A quelques kilomètres de là, les parents de Marie-Rose possédaient, sur les bords du Rhône, une délicieuse oasis. Mais ce furent deux bien pauvres jeunes mariés aux visages torturés qui en franchirent le seuil.

Marose avait décidé:

— Je veux que ma lune de miel se passe dans la maison de campagne où s'est écoulée mon enfance, au milieu de mes souvenirs. Ils sont tous joyeux. Je veux les rendre merveilleux en en faisant les confidents de mon nouveau bonheur. Que d'autres aillent à l'étranger savourer la douceur d'être deux, moi, je préfère les choses familières, pleine de tendresse, comme témoins de ma joie, ma vieille maison, mon jardin, mon parc, mon Rhône!

La maison de campagne de Monsieur Rambaud, riche bijoutier établi dans la rue Royale, à Paris, était son asile de paix.

Elle avait une apparence de château Renaissance avec ses deux tourelles pointues et ses toits d'ardoise bleue. Pourtant, sa façade blanche et rose, ses peintures fraîches, les plantes grimpantes parfaitement entretenues qui décoraient ses balcons de

Pierre, lui donnaient un aspect attrayant et moderne. Mais ce qui en constituait le charme principal, c'est que son escalier, conduisant sur le porron, descendait jusque dans le Rhône qui caressait sa dernière marche dans un remous affectueux. Le Rhône indomptable était, à cet endroit, navigable sur un certain parcours. Aussi une barque attachée par sa chaîne à un anneau rivé dans l'escalier, attendait-elle les promeneurs.

Adorable demeure, toute poésie et tendresse, entourée de saules et de peupliers, éclatante de ses fleurs, frémissante de ses jets d'eau, c'est ainsi qu'elle apparut à John pour la première fois en ce matin d'automne, au lendemain de ses nocces.

Elle était comme ensevelie dans une pourpre chatoyante. Les pampres rouillés encadraient les fenêtres du rez-de-chaussée, les arbres du parc tendaient sur elle un voile carminé. L'automne, dans le Midi, se prolonge indéfiniment. La nature ne veut pas mourir. Elle s'épuise en efforts pour paraître belle, se farde avec outrance, comme une vieille coquette. Et le soleil, roi débonnaire et indulgent, flatte ses manies, jette sur elle des rayons adoucissants auxquels on ne démasque pas l'artifice. Il parfume les roses d'une pénétrante senteur, il ensanglante les chrysanthèmes. Et la nature peut alors chanter un hymne à la vie au moment même où elle meurt.

— Quel dommage, pensa John... Quel dommage... Quel lieu propice à l'amour, aux rêveries à deux... Ah! quel est celui qui...

Aussitôt, il secoua ses épaules robustes, comme pour les décharger d'un lourd fardeau.

"La fatalité, murmura-t-il, entre ses dents, je suis un être voué au malheur..."

Ils traversèrent une longue pelouse, où l'herbe était encore assez haute, où dans quelques touffes se cachaient des violettes.

Sous la vigne vierge, qui pendait en rideaux épais devant la fenêtre d'une pièce, autrefois nursery, où Marose s'amusait, maintenant devenu son studio, Rosalie, sa nourrice, attendait les nouveaux mariés.

A sa coutume, elle les reçut avec grands cris et démonstrations.

— Aïe, qu'ils sont beaux, aïe, quel plaisir! Aïe, que vous allez être heureux, ici, dans ce beau temps! Mademoiselle, vous êtes encore plus belle que la dernière fois... et votre Monsieur... il comprend le français, qué? votre Monsieur américain?

Marose riait, sous son avalanche de baisers et de questions.

— Qué, vous devez avoir besoin de prendre quelque chose, depuis hier soir que vous voyagez... ce Paris de malheur, qu'il est loin, pas moins! Je vous ai préparé un bon déjeuner, venez vite.

Roland, le valet de chambre, et Pierrou et les autres, le jardinier, l'accorte petite servante, vinrent aussi, et, familiers, embrassèrent leur jeune maîtresse. Gênés au début par l'abord froid de Lawson, ils reprirent vite leurs façons de faire et lui tendirent la main sans vergogne.

Les époux se restaurèrent. Puis, Marie-Rose, sans mot dire, alla dans le jardin, demander conseil aux choses qu'elle aimait. Peu à peu, la poésie qui s'en dégageait la pénétra. La terre et les eaux agissaient sur elle à la manière d'un baume souverain. Ce fut une Marie-Rose calme et digne, qui se trouva en face de son mari, au moment du déjeuner.

Le repas des jeunes mariés fut vite expédié. Enfin, au dessert, la jeune femme se décida:

— Voulez-vous me suivre dans le petit salon?

— A vos ordres!

Elle lui offrit un fauteuil, s'assit elle-même sur une bergère:

— Je vous écoute, fit-elle.

— Bien! Je m'expliquerai sans honte, comme sans forfanterie. Voilà: Je vous ai menti, je ne suis pas John Lawson, Américain. Je me nomme Jean-Claude Le Jonquois, mon père était notaire à Soissons.

Il soupira, comme déchargé d'un poids énorme.

— Cela va mieux, dit-il. Mon tort envers vous, je me devais de vous le dénoncer.

Il attendit l'effet de cette phrase lapidaire. Marie-Rose ne sourcilla pas. Un tel coup lui avait été asséné, la veille, en pleine confiance, qu'il lui semblait que, désormais, rien ne serait susceptible de l'atteindre.

John continua:

— Depuis ma naissance, il avait été décidé que je prendrais la succession de mon père, quand sonnerait pour lui l'heure de la retraite. Ainsi, dès que je fus bachelier, m'envoya-t-on à Paris, pour que je fisse mes études de droit. Dirai-je que j'étais un élève brillant? Non, je ne l'essaierai pas. J'étais, je crois, comme beaucoup de jeunes gens, ni très bon, ni très mauvais. Un homme moyen... Ma position future était assurée, je n'avais pas à lutter pour gagner mon pain, pas même à asséoir ma situation. La vie, pour moi, s'ouvrait facile. J'avais à Soissons, une fiancée qui m'attendait. Mariage d'amour? Non... depuis des années ce mariage avait été décidé entre nos deux familles. Nos fortunes étaient semblables... Je pouvais me croire un élu du sort...

Autre arrêt. John avait baissé la tête. Il la releva, un éclair de défi dans les yeux:

— J'ai promis de m'expliquer sans faiblesse.

Marose continuait de le scruter de son regard clair. Ce n'était plus le regard d'une petite fille

amoureuse qu'il avait jusqu'alors connu. C'était celui d'une vraie femme que quelques heures ont mûri comme une longue vie.

— Comment je me suis laissé entraîner à jouer? C'est ce que je ne m'explique pas. Je ne suis pas joueur. Je n'ai aucune hérédité de ce côté... Et quand mes amis m'invitaient à leur cercle, c'était d'un oeil indifférent que je les regardais manipuler les cartes. Mais un soir, après un copieux repas et force libations en l'honneur d'un de mes camarades qui venait de passer sa thèse, je voulus essayer ma chance au poker. Timidement, d'abord. Or, il y avait à côté de moi un jeune homme qui versait constamment du champagne dans mon verre. Peu à peu grisé, je perdis mon empire sur moi-même. Etant vite venu à bout des quelques billets que je pouvais avoir sur moi, sur les conseils néfastes de mon voisin qui ne cessait de remplir mon verre, je jouai sur parole, sans bien savoir à quoi je m'engageais. J'oubliais que les dettes de jeu sont choses sérieuses avec lesquelles on ne badine pas. Mais, celui qui était acharné à ma perte me versait à boire avec force galéjades. Et voilà comment moi, un garçon pondéré, moi qui n'avais jamais touché une carte de ma vie, je me trouvais, à une heure du matin, avec une dette de jeu de cent mille francs!

— T'en fais pas, va, me disait le camarade à mon côté, un nommé Joseph Coulomb, t'en fais pas, on arrangera ça...

J'étais ivre. Joseph Coulomb me reconduisit chez moi, dans ma chambre, rue Saint-Jacques.

Le lendemain matin, avec le souvenir et malgré une migraine atroce, se présenta, plus net à mon esprit, ma sottise de la nuit précédente. Un chiffre dansait dans mon esprit: cent mille francs, je devais cent mille francs! Et où donc les prendrais-je? Les dettes de jeu ne se paient-elles pas dans les vingt-quatre heures? Tout bonnement alors, je décidai d'écrire à mon père, lui raconter ma faute, sans lui rien cacher. Je ne lui avais jamais causé de peine, je n'avais jamais commis d'action répréhensible, il pardonnerait celle-là. Ma mère interviendrait... je promettrais d'être plus prudent à l'avenir... Que n'ai-je écrit cette lettre! elle aurait pu me sauver. Au moment de m'asseoir à table et de commencer mon plaidoyer, une autre idée me vint. Je ferais mieux, dis-je, d'aller à Soissons. De vive voix, je m'expliquerais posément. Je ferais intervenir cet acharnement qu'avait mon voisin à me verser ce breuvage qui, à la vérité, me paraissait avoir un goût d'amertume prononcé. Et pourquoi me poussait-il tant à boire?

Ainsi, réfléchissant, je m'habillai... Et c'est alors qu'on frappa à ma porte: "Au nom de la loi..."

J'ouvris, surpris... Il était onze heures du matin. Une pause, John était aussi blanc que son col. Le souvenir terrible revivait.

— J'avais devant moi deux Messieurs, continua-t-il, à l'allure ferme et digne... Ah! il y a beau avoir quinze ans de cela, voyez-vous, cette scène reste gravée au fond de ma rétine à toujours. Je croyais avoir expié...

Pas un tressaillement ne plissa le visage pâle de Marie-Rose. Et John pensa que c'était une femme forte.

— Que se passe-t-il? demandai-je... pourquoi la justice est-elle chez moi? la loi... que signifie?

— Pas d'histoires, me dit le commissaire de police, car c'était lui. Vous savez bien ce que vous avez fait cette nuit?

Ce que j'avais fait? Perdu cent mille francs! hélas! Cela me valait-il cette arrestation? Je n'étais tout de même pas très effrayé. Une erreur, pensai-je. On me conduisit dans le cabinet du Juge d'instruction. J'appris là, à ma grande stupéfaction, que j'étais accusé du meurtre de Roger Lartier. Il paraît que, partant du cercle où je venais de subir une si grosse perte, je m'étais rendu à la sortie du bal chez les Xaviers, où je savais que ce riche bijoutier avait assisté. Je l'avais guetté, car je le savais toujours imprudemment porteur d'un portefeuille bien garni et de perles de valeur... je l'avais suivi et, devant sa maison, je l'avais assassiné, puis dépouillé...

— Cela ne tient pas debout, m'écriai-je. En sortant du cercle, je suis rentré chez moi, j'étais d'ailleurs malade...

— Oui, vous étiez ivre... Sans doute aviez-vous voulu vous donner du courage, car vous n'êtes pas un professionnel. Mais niez-vous que vous avez perdu cent mille francs?

— Non! comme on sonnait chez moi, je venais de prendre la détermination d'aller à Soissons demander cette somme à mon père.

— Mensonge! Vous vous l'êtes procurée en dévalisant Monsieur Lartier. Mais comme vous n'êtes pas un roué, vous vous êtes vendu vous-même!

Il me tendit une enveloppe contenant cent mille francs, à l'adresse de mon partenaire chanceux du cercle. Fait troublant! L'adresse paraissait être de ma main. Adroit coquin, qui m'avait si bien imité! C'était ce partenaire qui, lisant son journal, que sa concierge venait de lui monter en même temps que mon courrier, frappé de la coïncidence du crime et de "mon" envoi, était allé lui-même prévenir la police. D'après lui, aucun doute possible! J'étais l'assassin de Lartier! Vérification faite, en effet, des billets contenus dans l'enveloppe, c'était bien ceux que le bijoutier avait retirés de la banque, le matin précédent. Le numéro de chacun l'attestait. Que ré-

pondre? J'avais le bec cousu. Je ne pouvais que crier mon innocence. Peine perdue. Les apparences étaient contre moi.

— Mais votre camarade, celui qui vous avait reconduit chez vous, rue Saint-Jacques? Son témoignage pouvait être décisif!

— Je vous sais gré, dit mélancoliquement John, que vous pensiez à cela. Je vois que vous vous intéressez à mon cas!

— Certes...

Marie-Rose avait repris son calme et sa fixité un peu effrayante.

— Je me dis, en effet, reprit John, que, seul, mon camarade pouvait me sauver. Seul Joseph Coulomb... "Qu'on le fasse appeler", demandai-je. Il vint. Mais il déclara que, au lieu de m'accompagner, il était allé finir sa nuit dans un autre lieu de plaisir. Cela fut contrôlé. Oui, on l'avait vu là où il l'indiquait. Moi, personne ne m'avait vu. J'eus beau me débattre comme un diable, dire et redire sur tous les tons que je ne connaissais pas l'existence de ce bijoutier Lartier, les billets de mille francs dans l'enveloppe m'accusaient. Si je ne suis pas devenu fou...

En prison, puis aux Assises... quel procès! "Avouez, me disait-on, on vous en tiendra compte." Et je hurlais: "Ma tête sous le couperet, je crierais encore mon innocence!" Un enchaînement de circonstances accablantes me condamnaient. Je me souvenais du goût d'amertume du breuvage que mon camarade avait versé dans mon verre, du sommeil accablant qui s'en était suivi, de mon réveil très tard dans la matinée... quelqu'un avait intérêt à me perdre. Qui? je ne me connaissais pas d'ennemis... mais celui qui avait commis le crime avait distingué en moi une proie facile. Il détournait ainsi le châtiment de sa tête. J'avais été un naïf, je n'avais pas su parer le coup. Le destin aussi peut-être... Pourquoi ne me condamna-t-on pas à mort? Mon passé me fut favorable. Mes malheureux parents, accablés de chagrin, excitèrent aussi la pitié des jurés. Et je criais tellement mon innocence... ils en étaient tout de même impressionnés... Bref, on me condamna aux travaux forcés à perpétuité...

John était un homme énergique. Mais ce souvenir terrible ramené à la surface le poignardait. Il porta ses mains à son visage, comme si, en fermant les yeux, il pouvait croire qu'il l'effacerait de ses prunelles.

Quand il dégacha ses joues brûlantes de l'emprise de ses longues mains nerveuses, elles apparurent mouillées de larmes. Pourtant, les traits de John Lawson étaient toujours mâles et fiers. Et Marose pensait: "Cet homme n'a pas l'allure d'un coupable. Victime, certainement..."

Elle eût voulu se jeter à son cou et lui crier sa confiance. Pourquoi n'obéit-elle pas à son impulsion? "Plus tard..."

Elle appuya seulement sa main sur le bras de son mari. Et ce geste suffit pour rendre à l'homme sa maîtrise sur soi. Il essuya rapidement ses yeux. Ils brillèrent de cet éclat froid que Marie-Rose leur avait toujours connu.

Une seconde d'hésitation venait de séparer les époux. Si la jeune femme avait cédé à l'élan qui l'entraînait vers John, le bonheur aurait plané sur eux. L'heure n'était pas sonnée... L'amour, comme autre chose, doit se gagner.

Les deux époux, au lendemain de leur mariage, étaient séparés par un immense fossé.

— Excusez ma faiblesse, dit John, glacial. J'espère que cela ne se reproduira plus.

Marie-Rose, devant lui, demeurait figée.

— Je partis pour la Guyane, avec les assassins... Je n'y restai pas longtemps. Mes parents m'envoyèrent régulièrement de l'argent. Ainsi, je parvins à acheter une barque, je m'évadai avec cinq de mes compagnons de bagne. Permettez-moi de passer sur les péripéties de cette dramatique évasion. Vous avez pu lire de semblables épouvantables odyssées dans les quotidiens à gros tirages, qui allèchent la curiosité du public avide d'événements sensationnels, avec cela... En bref, sachez que, seul de mes cinq compagnons, je parvins au Vénézuéla, terre d'asile. Les autres... requins... noyés...

Et de nouveau, la voix du narrateur se brisa. Il se tut une minute, Marose ne l'encouragea pas d'un geste. Mais elle se disait qu'un homme qui a traversé de pareilles épreuves en sort trempé.

— Seul, continua John, je ne valais tout de même pas très cher. Je passe encore sur les jours de disette et d'horreur. Où étais-je? Le savais-je? Je me traînais dans des régions brûlantes, dans l'exhubérante équatoriale de cette partie de l'Amérique. Comment ai-je pu échapper aux mille dangers qui me guettaient? serpents... marécages... fauves... Un matin, je me trouvais complètement épuisé, devant une ferme. Des ouvriers agricoles en sortaient, des outils sur l'épaule. Ils chantaient, ils étaient gais. Ils m'aperçurent, virent mon état lamentable. Je m'apprêtais à raconter ma triste histoire. Tans pis, ma foi, si l'on me rejetait. Je n'aurais plus qu'à mourir. Eh bien! on ne me demanda rien. C'était l'époque de l'embauchage. On cherchait des hommes. On m'embaucha pour la moisson. Puis on me garda. Je parlais peu, n'étant pas encore familiarisé avec la langue, je n'étais pas encombrant... Quelles années... je passe encore... les durs travaux auxquels je n'étais pas habitué... le climat débilitant pour moi... l'exil... J'appris la mort de mes parents, encore

jeunes, mais vaincus par le chagrin. Je n'espérais rien de la vie.

Un jour... J'étais désigné, avec plusieurs de mes compagnons pour aller en forêt couper du bois. Soudain, comme nous allions nous engager sous la voûte des arbres, un orage éclata, d'une violence inouïe. Les cieux étaient noirs, les arbres tremblaient sur leur base, la foudre pétaradait non loin de nous, suivant des éclairs qui zigzaguaient dans les nues comme des drapeaux de feu. Incapable d'avancer, je me recroquevillai sur moi-même, battu de toutes parts par une pluie diluvienne, fouetté par un vent terrible, enveloppé par un tourbillon fluide si fougueux qu'il m'enlevait toute faculté de penser. Un éclair plus formidable que les autres... un bruit de tonnerre effrayant... Je me sentis projeté dans les airs, puis il me sembla que j'étais enseveli à plusieurs pieds sous terre... Je me crus à ma dernière heure. Je n'avais certes pas de regret de la vie qui m'avait été si marâtre... Je m'abandonnais à mon sort. Peu à peu, le vent se calma, les cieux s'éclaircirent. J'avais l'impression d'être dans un lieu de repos. J'osai ouvrir les yeux, regarder autour de moi. J'étais tombé dans un trou. Évidemment creusé par la foudre, déracinant un gros arbre. Cette fois, ma chance avait voulu que je ne me fisse aucun mal. Et je restai ébloui. Dans cet énorme trou, tout brillait, tout était doré. Pas possible! je me trouvais, sans l'avoir cherché, devant une mine d'or qui, à première vue, me paraissait inépuisable. Je prenais dans mes mains des morceaux d'or, des lingots magnifiques... Avec mes ongles, je creusais la terre et je rencontrais encore des morceaux d'or. A la joie de ma découverte se mêla bientôt de l'amertume. Que ferais-je de cela? Si j'annonçais la nouvelle à mes compagnons, ils viendraient, s'empareraient de tout l'or possible, avidement. Au fermier? il exploiterait la mine et en garderait pour lui seul le bénéfice payant le moins possible ses ouvriers... L'exploiter moi seul ne me vint pas à l'idée. Cette forêt n'était pas mienne, je n'en avais pas le droit. Elle n'appartenait pas non plus au fermier, mais au patron de celui-ci, un certain lord Lawson, propriétaire d'immenses exploitations agricoles, dans le Vénézuéla. Il habitait, à quelques lieues d'ici, un château qu'on disait magnifique. Il y vivait presque seul, n'ayant pas de famille. Je l'avais aperçu, une fois qu'il était venu voir son fermier, s'assurer de la bonne marche de sa ferme. Il était grand et fort, déjà assez âgé, l'apparence hautaine, il avait la réputation d'être droit mais sévère. Je résolus sur le champ de l'aller voir, et de lui faire part de la richesse de sa forêt. De nouveau pour moi, recommença une longue marche dans la brousse. Je me dirigeais mal, j'avais conscience de m'éloigner de mon but, au lieu d'avancer. Que devaient penser de moi mes compagnons? Je les avais perdus dans la tourmente. Sans doute, experts à se diriger, avaient-ils pu regarder la ferme au travers de la pluie? Je ne me rends pas encore bien compte comment je parvins à trouver enfin, après deux jours et deux nuits de marche, la demeure de lord Lawson. J'y arrivai sur le soir, je demandai à être introduit tout de suite. Mais j'avais mauvaise mine, mes vêtements étaient déchirés, j'étais hâve et décharné. Les domestiques me mirent à la porte. Je couchai à la belle étoile, comme un voleur. Et sur le matin, lord Lawson, montant à cheval pour aller en promenade, je m'élançai devant sa monture.

— Oh! s'exclama presque malgré elle Marie-Rose, oh! il vous fallait un certain courage.

— Un très grand courage... Les valets me prirent au collet, ils allaient me maltraiter quand lord Lawson les arrêta.

— Que veut cet homme?

— Je vous supplie de m'écouter, Monsieur.

A mon accent, il comprit que je n'étais pas Américain. Il me dit plus tard qu'il avait été surpris de mes manières, qui n'étaient pas celles d'un mendiant. Il consentit à m'écouter. Je lui narrai mon aventure. Il se fit conduire devant l'arbre, fut ébloui. Quelques sondages révélèrent qu'on était en présence d'une mine d'or d'une incalculable richesse. Et lord Lawson n'en revenait pas que j'aie parcouru tant de lieues pour venir la lui donner, au lieu de la garder pour moi encore plus surpris de ce que je ne lui demandais rien, pas de bénéfice, pas de pourcentage. D'autant plus que tout bien vérifié, ce morceau de forêt dans lequel se trouvait l'arbre déraciné par la foudre, et qui cachait la mine, n'était pas la propriété de lord Lawson. Au surplus, ce dernier avait appris que je recevais beaucoup d'argent de France et que j'aurais pu acheter ce terrain, faire exploiter la mine à mes frais. Je montrai un tel détachement de l'argent et de toutes choses ici-bas, j'étais si triste, si navré, que lord Lawson s'intéressa à moi, me demanda qui j'étais. Et sans rien céder, je dévoilai ma désolante histoire, avec autant de simplicité que je viens de le faire pour vous, Marie-Rose. Cet homme me crut sur parole, oui, sur parole, sans qu'aucun doute vint effleurer sa pensée. Lord Lawson... s'il y a un Dieu dans le ciel et une justice divine, doit maintenant se trouver à la droite du Père!

— Il y a un Dieu, soyez-en sûr, John...

Marie-Rose ajouta bas, pour elle seule: "Et une justice..."

— Lord Lawson fit de moi son second, son associé. Avant de mourir, il me légua par testament sa

fortune, considérable et sa mine d'or, laquelle, disait-il, appartient, en fait, à celui qui l'a découverte. Et — héritage pour moi, bagnard évadé, plus appréciable que tout — il me légua son nom et son titre. Je devenais lord Lawson! Toute une ville sur les bords de l'Orénoque avait été fondée par moi, j'occupais des centaines et des centaines d'ouvriers... des maisons étaient bâties où il n'y avait que solitude... J'étais un grand de ce monde!

Marie-Rose fut surprise de l'accent nouveau de son mari. Elle n'avait plus, devant elle l'homme ému qui demandait grâce, qui implorait son pardon... Elle avait un triomphateur, celui qui avait vaincu des obstacles sans nombre et s'en glorifiait à juste titre, d'ailleurs. Sa belle face basanée aux yeux d'acier resplendissait. C'était cet homme qu'elle admirait et qu'elle aimait. Mais pour en arriver là, il était passé par la fournaise ardente.

— Je suis donc lord Lawson légalement. Rien à dire à cela. Eh! bien, malgré la fortune et les honneurs, je n'avais qu'un désir, rentrer en France, reprendre mon nom, tout bonnement Le Jonquois. Mon bienfaiteur comprenait mon sentiment. Il me demandait seulement de ne pas retourner en France avant sa mort. Il voulait mourir dans mes bras. Je l'aimais comme si j'avais été son fils. Car il avait fait de moi, un déclassé, un rebut de la société, un déchet, l'homme libre et fort que je suis devenu. Je ne pouvais lui refuser d'exaucer sa prière. Quelques mois après sa mort, je m'embarquai, plein d'espoir. Je me disais qu'il était impossible que mon innocence ne fût pas reconnue, à la fin. Je mettrais tout en oeuvre pour cela. Je possédais cette puissance formidable: l'argent! Je remuerais ciel et terre. Mais je me vengerai! Je vengerais mes pauvres parents morts dans le désespoir... Me venger, me venger!

— Ce sentiment n'était pas digne de vous, John! — Ah! si vous aviez passé dans le chemin étroit qui a été le mien! Marie-Rose, dès mon arrivée à Paris, on me présentait à votre père, mon plus gros client en France. Il m'invita, je vous vis... Et j'oubliai tout, mes désirs de vengeance et mes quinze années d'exil. Tous mes projets ont fondu comme neige au soleil...

"Je n'insiste pas, Marose..."

CHAPITRE II

LE JAS

Une expression de fierté se peignit sur le visage mobile de la jeune femme. Il avait suffi que cet homme la vit pour que ses projets de vengeance s'évanouissent. Il avait, du coup, tout oublié, ses mois d'horrible captivité à la Guyane, ses terribles années de misère dans un pays perdu, ses luttes épuisantes avec les hommes, avec la nature.

Fièvre, elle l'était. Mais elle ne pouvait pas s'abandonner à ce sentiment passager. Son mari était un assassin. Il lui était impossible de l'accepter comme tel.

Lui, il la considérait. Il aurait voulu lui crier:

— Marose, je vous ai vue, j'ai été conquis. Vos grands yeux dorés, vos tendres yeux de biche confiants et doux, ont asservi mon cœur. J'ai vécu pendant deux mois comme dans un rêve. Vous voir, être amoureux, vous épouser... Pendant deux mois, je n'ai pas eu le temps de penser, de prévoir... Je me suis endormi dans une félicité inconnue. Souffrir, durant quinze années... et de quelle souffrance... Ah! pourquoi n'aurais-je pas le droit, moi, comme tout le monde, d'être aimé?... Pourquoi n'aurais-je pas le droit d'être un homme heureux? Pourquoi le sort qui me fut si funeste, si marâtre ne me ménagerait-il pas une oasis, pendant ma maturité commençante? J'en étais venu à croire — tant il est vrai que nous finissons par adopter comme une réalité vivante nos désirs — j'en étais venu à croire que mon destin m'envoyait cette blanche fée pour me faire renoncer à ma vengeance. Les choses anciennes étaient mortes, il restait devant moi un merveilleux avenir aux côtés de l'adorable jeune fille que le hasard plaçait sur ma route...

Il ne dit rien de tout cela, mais tout haut:

— Je ferai maintenant ce que vous me dicterez. Je me rends compte que je vous ai gravement offensée en vous taisant la vérité. Encore une fois, je ne prévoyais pas qu'il y aurait dans mon entourage des témoins de cette lointaine époque.

"Je peux, si vous le voulez, aller tout de suite me dénoncer et entrer en prison. On reprendra mon procès, dont je suis sûr de sortir blanchi.

— Non, dit Marose.

Et l'on sentit dans ce "non" une volonté ferme et réfléchie.

— Cela n'est pas la solution.

Un rayon de clarté passa sur les traits de John.

— Si vous l'aviez exigé, je vous aurais obéi, dit-il. Mais je pense, en effet, que ce n'est pas là la solution. La justice des hommes a été impuissante, une première fois, à découvrir le ou les vrais coupables. Il se pourrait qu'il en fût de même une seconde fois. J'avais décidé, à Paris, de me glisser dans certains milieux, de mener mon enquête moi-même...

— C'est à cette décision qu'il faut vous ranger.

— D'autant plus, reprit John avec force, que certainement, il y a, autour de moi, des personnes qui en savent long. Ces papiers, déposés sur votre coiffeuse, hier soir, en font foi.

— En effet, dit Marose, qui peut savoir?

— Et s'il s'agissait d'un simple témoin qui n'a pas trempé, de près ou de loin dans le crime, on n'aurait pas ainsi déposé ces feuilles immondes. On serait venu vous trouver, on vous aurait mise en garde. Le fait que, celui ou celle qui a mis ces journaux sous vos yeux tient à rester dans l'ombre, c'est qu'il ou elle a peur. N'est-ce pas votre avis?

— En effet, approuva-t-elle encore.

Ces réflexions, elle les avait ruminées, pendant son interminable voyage de Paris à Avignon. Et elles avaient abouti aux mêmes conclusions.

— Que ferai-je donc? redemanda John. Je suis à vos ordres.

Marose redressa son dos que depuis vingt-quatre heures la souffrance, la déception avaient voûté. Une flamme insouhaitée passa dans ses yeux si beaux, ses yeux dorés, dans l'eau pure desquels ne passait aucun trouble, ne se lisait aucun mensonge.

— Je vous remercie, dit-elle, sans répondre directement à la question de son mari. Je vous remercie de la franchise de vos explications. Ne me demandez pas si je les accepte en entier. Je dois vous avouer que mon intuition vous absout. Pourquoi vous le cacherais-je?

Il s'inclina, en signe de remerciement et de reconnaissance.

— Mon intuition ne suffit pas, ajouta-t-elle, du ton le plus froid qu'elle pût adopter. Que devez-vous faire? Pour l'instant, je ne le sais pas. Je suis, moi, une petite fille, je n'ai jamais été appelée à prendre des décisions. On a toujours décidé pour moi, on m'a toujours débarrassée de tout souci. Il n'y a que lorsqu'il s'est agi de mon mariage que j'ai manifesté ma volonté.

Sa voix se mouilla. Elle allait remarquer que mal lui en avait pris. Son tact, sa délicatesse arrêtaient ses paroles sur ses lèvres.

— Je suis obligée de compter avec ma famille. Je sollicite de vous que vous attendiez un jour ou deux... Ce sera suffisant pour que je me rende compte de la ligne de conduite que je dois adopter vis-à-vis de mes parents et du monde.

— Bien! J'attendrai!

— Ligne de conduite qui sera la mienne aussi, car nous sommes désormais liés l'un à l'autre. Je porte votre nom, du moins celui que vous a légué l'Anglais, votre second père. Devant la loi, devant Dieu, je suis votre épouse. J'entends partager avec vous le combat que vous allez mener.

Il aurait voulu embrasser le bas de sa robe. Il savait à quelle âme exquise il avait affaire. Il avait deviné, dès le premier jour, cette nature sans détours, sans recoins obscurs, et c'est pourquoi elle l'avait asservi. Il expérimentait à nouveau qu'il ne s'était pas trompé et qu'elle était bien telle qu'il l'avait jugée, sincère, fidèle, dévouée.

Elle était si pâle qu'il crut qu'elle allait défaillir. Il eut un mouvement vers elle pour la soutenir. Elle se mit d'aplomb par un effort de volonté, s'appuya contre le chambranle, puis tendit sa main à John.

Il emprisonna dans sa grande patte de luttteur la main menue qui s'offrait à lui, la serra à lui faire mal. Marose eut un léger cri, se libéra, non sans peine:

— Espérez, dit-elle, dans un sourire douloureux.

Marie-Rose est assise dans le coin préféré de son parc, sous un marronnier qui, largement caressé par le soleil, fait pleuvoir sur elle la pluie dorée de ses feuilles d'automne.

Elles tombent, une à une, chaque et toutes, autour d'un bassin formé d'un cirque de rochers que les hommes ont cimenté les uns aux autres pour former une ceinture parfaite. Dans ce bassin, tournoie une eau pure, surgie des fonds d'une grotte où s'échappent continuellement des plantes toujours vertes.

La source, ou fontaine, cascade et jase. Le Jas... Il avait donné son nom à la maison du Rhône...

Le Jas éparpille ses gouttelettes dans l'air. Des oiseaux viennent, attirés par sa fraîcheur, se désaltérer dans son azur.

Marose se penche sur l'eau. Toujours d'une limpidité admirable. Les nues s'y reflètent, les nuages s'y jouent. Le bleu du ciel se confond avec son azur propre. Ciel et eau...

La jeune femme croit distinguer une haute silhouette à côté de la sienne. Tant de fois, elles s'étaient confondues dans le bleu du Jas qu'à présent son souvenir l'éveille d'emblée: Max Nougues! Le filleul de Monsieur Rambaud. Les parents de Max étant morts jeunes, c'était son parrain qui l'avait élevé. Il l'aimait comme son propre fils. Quand il s'était marié, il avait demandé à sa femme de l'accepter dans son foyer, ce à quoi, avec sa bonté coutumière, la jeune femme avait consenti. Elle n'avait pas eu à s'en repentir, d'ailleurs. Et quand Marie-Rose était née, Max, qui avait alors douze ans, s'était montré ravi. Il était devenu le "grand frère" qui veille sur les jeux de sa petite soeur, se plaît à la satisfaire et accepte d'en être le martyr.

Pourtant, Marose se souvient de certaines fredaines de son "grand frère" qui avaient rendu soucieux le front de Monsieur Rambaud. Ainsi, Max n'avait pas voulu continuer ses études. Après avoir passé — péniblement — ses baccalauréats, il avait refusé de devenir étudiant. Il ne se plaisait que dans le monde et les plaisirs. Monsieur Rambaud avait payé, sans sourciller bien des dettes. Et tout en le morigénant et en l'incitant au travail, il ne sé-

vissait pas, prétendant que le "sérieux ne vient pas avant l'âge." Plus tard, son filleul se rangerait.

L'avenir, en somme, lui avait donné raison. Max, actuellement, était un homme raisonnable, le meilleur auxiliaire de son parrain, son associé, son second, dans la grosse maison de bijouterie qu'il dirigeait. Max voyageait en Europe et dans le Nouveau Monde pour traiter d'importantes affaires. M. Rambaud n'avait qu'à se louer de lui.

Marie-Rose savait que le plus cher désir de ses parents avait été d'unir leur fille à Max. Que de fois avait-elle entendu dire cela: "Quand Marose sera la femme de Max..."

Marie-Rose ne disait pas non. Max remplacerait son père. Comme ce dernier, il considérait sa "petite soeur" en enfant très gâtée qu'il convient, avant toutes choses, de chérir et de rendre heureuse. Elle ne sentait, à la vérité, aucune inclination amoureuse pour lui. Mais comme elle n'en ressentait aucune pour les jeunes gens qu'elle fréquentait, elle pouvait croire qu'une bonne amitié suffit pour réaliser un bon ménage.

Certes, depuis qu'elle allait dans le monde, sa beauté et sa grosse fortune l'avaient élevée au rang de "vedette" mondaine, une de celles dont parle le "Tout-Paris" dans ses compte-rendus de fêtes brillantes. Toutes les fois qu'un jeune homme manifestait des sentiments tendres à son égard, elle lui riait au nez. Marose ne pouvait prendre au sérieux ces gentils Messieurs corrects, bien coiffés, qui détaillaient si bien des phrases toutes faites et paraissaient si raisonnables quand il s'agissait de mariage. "Famille, fortune, tout s'accorde," disait-on à l'ordinaire lors du mariage d'une de ses amies.

Marose était plus difficile. Elle aurait voulu des preuves d'amour, des preuves irréfutables. Elle rêvait de choses insensées, par exemple de devenir pauvre, et d'être épousée "quand même" par un de ces jolis Messieurs empressés à lui déclarer qu'elle était l'unique, la parfaite, la seule aimée!

Peut-être aurait-elle épousé Max...

Marose se penche encore. La source tourbillonne dans le bassin. Si pure qu'elle en voit les pierres au fond... Alors, est-ce simplement le jeu de son imagination? Elle croit apercevoir, tout au fond, le visage basané, énergique, dur, aux yeux bleus métalliques, de son mari, tout à côté du sien.

Son mari! Un assassin!

En elle bondissait une tumultueuse dénégation.

— C'est impossible! Chez lui, rien de bas, de vil... Je ne peux pas croire que mes intuitions m'aient à ce point trompée.

Elle revit l'idylle rapide.

Un soir, à table, son père présentait à sa femme et à sa fille un Monsieur américain, possesseur, dans le Vénézuéla, d'une fantastique mine d'or, lord Lawson. Il avait fondé, dans plusieurs villes d'Amérique, des succursales "formidables", comme tout ce qui est dans ce pays, qui a créé le building. Lord Lawson était en relations d'affaires avec plusieurs négociants et courtiers en bijoux de tous les pays d'Europe. Venu pour la première fois en France, Monsieur Rambaud se faisait une gloire de recevoir chez lui ce magnat de l'or.

Marie-Rose avait, tout de suite, été séduite par ce mâle visage bronzé, cuit du soleil, flagellé par des vents violents, avec, sur le front, aux coins de sa bouche, des rides précoces qui, à première vue, contribuaient à le vieillir. Mais dans ce visage sombre brillaient deux immenses yeux d'un bleu pâle qui contrastaient vivement... et quel regard! dominateur... Et pourtant, quand il s'abandonnait à la conversation, Marie-Rose surprenait de la douceur dans ce regard. Une expression de jeunesse transformait les traits de l'Américain. Ces éclaircies ne duraient pas longtemps. Lord Lawson redevenait bien vite l'homme de bronze, comme elle se plut tout de suite à le nommer.

Il avait surtout une façon de serrer les poings en pinçant les lèvres, qui la faisait trembler. Cet homme était possesseur, à n'en pas douter, d'un redoutable secret.

Oui, elle s'en souvenait maintenant, ce fut là sa première impression sur son futur mari. "Détenteur d'un redoutable secret". Divination de certaines âmes très pures, à qui leur pureté même donne des antennes. Elle était cependant loin de se douter de l'affreuse réalité. D'ailleurs, cette première impression s'effaça vite.

John Lawson vint souvent chez les Rambaud. On remarqua même qu'il s'attardait, le soir, après le dîner. Et — comment cela s'était-il produit? — à cette heure de trouble et de souffrance, Marie-Rose ne s'en rend plus compte... un soir, elle s'était trouvée dans les bras de cet homme, de quatorze années plus âgé qu'elle. Des paroles adorables frappaient son oreille:

— Mademoiselle Marie-Rose, jamais je n'ai été ainsi ému en présence d'une femme. Dans ma vie dure de chercheur d'or, dans ma vie solitaire, de travail et de luttes, je n'ai pas eu le temps de penser à l'amour... Jamais... J'ai rencontré souvent des femmes qui en voulaient à ma richesse... des jeunes filles assoiffées de jouissances et d'argent... de vraies jeunes filles comme vous, non, je ne crois pas... J'ai lu votre âme dans vos yeux tendres de biche... des yeux dont on voudrait garder la caresse toujours... voulez-vous me confier votre chère, précieuse vie?... Me permettez-vous de vous dire: "Je vous

aime"? Si les quatorze années que j'ai de plus que vous ne vous font pas peur, Marose... je crois que je puis vous promettre une existence de vrai bonheur."

— Oh! John! moi aussi, je vous aime...

Un baiser sur les tempes...

Oh! qu'elle était heureuse! Il lui semblait que le ciel venait soudain de descendre sur la terre. Quatorze ans de plus qu'elle? Qu'est-ce que cela pouvait faire? Elle n'aimait pas les jeunes gens qui lui faisaient la cour, qu'elle trouvait égoïstes, arrivistes et toutes autres choses en istes, fort déplaisantes. Celui-ci, cet homme fort, paré du prestige du triomphateur qui s'est asservi la terre, du lutteur qui a dompté les éléments, et qui, par surcroît, est la cible de toutes ces jeunes filles à marier, de toutes les femmes en quête de mari, celui-ci serait son maître.

Ses parents furent flattés du choix de lord Lawson. Toutefois, ils firent remarquer à leur fille l'écart d'âge qu'il y avait entre eux:

— Tu repousses ton ami d'enfance, ton presque-frère, le filleul de papa, Max, sous prétexte, qu'il a trente-trois ans. Et M. Lawson en a trente-cinq!

— Ah! le cœur raisonne-t-il? Les trente-trois ans de Max me font peur, et les trente-cinq de John m'enchantent!

Rien à dire là contre.

Le cœur a ses raisons...

Ce qu'elle n'avait pas compris, par exemple, Marie-Rose, c'était l'empressement que son fiancé avait mis à se marier. On aurait dit que quelque chose le poussait. Il fallait qu'il fût marié au plus vite. Quand elle lui en faisait gentiment la remarque, il répondait avec sérieux, de cette voix émue et profonde qui la faisait frissonner:

— J'ai peur de vous perdre, Marose.

"Maintenant, je comprends, murmure la jeune fille, mélancolique. Il craignait que quelqu'un ne le dénonçât, que le mariage ne cessât.

Il n'avait même pas voulu attendre l'arrivée de Max, voyageant outre-mer. Quand on avait annoncé au filleul de M. Rambaud les fiançailles de celle qu'il appelait "sa sœur", il avait écrit qu'il prenait le chemin du retour, pour servir de témoin à sa chère Marose. John avait maintenu une date, celle qu'il avait fixée, dès le début de leurs fiançailles.

Mon Dieu, quelle aventure... Qui lui aurait dit, à elle, jeune fille heureuse et choyée, qu'elle aurait, au lendemain de son mariage à se décider pour ou contre son mari...

CHAPITRE III

SOUS LA VIGNE VIERGE

Par ce temps si beau, les jeunes époux ont décidé de boire leur café devant la porte du studio de Marie-Rose, sous la vigne vierge. Elle s'éclaircit chaque jour, perd peu à peu ses belles couleurs carminées pour d'autres, jaune-pâle. Mais les roses-thé qui grimpent autour des tiges envoient vers les mélancoliques amoureux des bouffées de leurs parfums.

John fume sans arrêt. Depuis la veille, ils ne sont pas revenus sur le sujet brûlant qui les lancine comme un abcès. John n'engage pas le fer. De la jolie bouche de sa femme doivent sortir des décisions définitives. Il sait qu'il se rangera à ses avis, quoi qu'elle décide.

— Vous fumez toujours beaucoup, commence-t-elle. Je vous en ai souvent fait la remarque. Vous m'aviez promis...

— J'avais promis, dit-il, d'un ton las, j'avais promis... Mais ma cigarette a été souvent une distraction puissante pour moi. Quand j'étais seul...

— Vous ne l'êtes plus, maintenant, dit-elle d'un air contraint.

— Merci de me dire cela, Marie-Rose.

— Vous pouvez continuer à m'appeler Marose, vous savez!

Il infléchit son buste sur son fauteuil:

— Vous êtes charitable, j'accepte l'aumône!

Les yeux de Marose se posent sur lui, ces yeux de biche caressante, aux reflets dorés. Il détourne la tête pour ne pas les voir. Il ne se sent pas le maître de ses élans vers elle. Marose pense: Pauvre John!

Et puis, à brûle-pourpoint:

— N'avez-vous jamais su qui avait payé votre dette de jeu?

— Jamais! Justement, si je le savais, je tiendrais le noeud de l'énigme.

— Il faudrait arriver à le savoir, dit doucement la jeune femme.

John se soulève sur son coude:

— C'est votre avis, n'est-ce pas? demande-t-il, la voix brisée.

— Certainement, oui!

— Ainsi, je ne vous prie pas de me dire si vous me croyez sur parole?

Une immense espérance le soulevait. Allait-elle faire "un" avec lui?

Marose a un geste vague. John retombe dans son découragement. Sa voix se refroidit:

— Oh! notez bien que vous pouvez croire ce que vous voudrez! Coupable, innocent... Au point où j'en suis! Je ne plaiderai pas ma cause. Ma conscience est pour moi. Ceux qui me croient sont ceux qui m'aiment. Mes parents, à Soissons, n'ont jamais douté de moi... Mon second père, lord Lawson,

avait en moi une inébranlable foi. Ceux qui ne m'aiment pas...

Sa main les balaie...

Marose était prête à lui crier: "Je vous aime, je vous aime!" Elle se savait trop spontanée. Le lui avait-on assez souvent reproché? Jusqu'à aujourd'hui, elle n'avait obéi qu'à ses impulsions. Elles étaient toutes admirées, toutes louées.

Elle s'apercevait qu'elle devait se surveiller. En épousant John, elle avait cédé à un élan irrésistible. Tout en donnant sa part à l'amour, n'aurait-elle pas mieux fait d'attendre?

Elle s'oblige au calme et reprend:

— Le bijoutier Lartier portait donc de si grosses sommes sur lui?

— Il sortait toujours avec un épais portefeuille. Le jour où il... a été... assassiné... il portait sur lui trois cent mille francs et un petit sac de bijoux. Et c'est bien parce que je ne me suis emparé, dit-on, que de cent mille francs que j'ai sauvé ma tête. Car, où avais-je mis les deux cent mille francs inemployés? Et le sac de bijoux? En vain les cherchait-on, chez moi, dans ma chambre, à Soissons même... en vain m'interrogea-t-on, me "cuisina-t-on"... Qu'avais-je fait des deux cent mille francs restants et du sac de bijoux? Et moi, je disais: "Trouvez-les et du même coup, vous mettrez la main sur le coupable"... On fouilla dans ma vie... je n'avais pas de liaison... je ne jouais pas aux courses, ni à la Bourse... Je vous l'ai dit, j'étais un petit jeune homme bien sage... un bon garçon moyen...

Un soupir...

— Comme vous avez dû souffrir!

— Plus que vous ne sauriez croire!

— J'ai tort de vous parler de ce passé. Je ne suis pas généreuse, pardonnez-moi... je ravive votre tourment...

— Ne croyez pas cela... au contraire, parlez-m'en. Jamais je ne me suis entretenu de ces événements depuis quinze années, figurez-vous. Mon père adoptif avait, une fois pour toutes, décrété que ma triste histoire devait être enterrée. Lord Lawson croyait, de bonne foi, que, n'en plus parler, c'était tuer le passé. Il se trompait...

Courbé en deux, maintenant, John semble parler pour lui seul:

— Il y a des moments terrifiants dans la vie d'un homme tel que moi. Il y a la nuit. Alors, si le corps est harassé de fatigue, — et j'assumais des besognes au-dessus de mes forces pour vaincre ma chair — le cerveau reste lucide. Le cerveau ne veut pas dormir, il se plaît dans des réminiscences sans fin. Les hypothèses se pressent en foule, les pourquoi et les comment vous assaillent. C'est dans ces heures épouvantables entre toutes, que l'homme le plus fort, le mieux trempé, le plus maître de lui, de ses nerfs, éprouve le besoin d'avoir un ami, un confident. Son fardeau est lourd; il aimerait s'en décharger. Il rêve d'une oreille complaisante. Malheur à lui, s'il reste seul... sa plaie s'agrandit au-dedans de lui-même, elle saigne...

Marose est haletante. Dans ses yeux désorbités passe l'horreur de toutes ces choses, que raconte son mari, d'une voix monotone et lourde. Elle l'aperçoit, luttant au milieu d'une forêt, creusant la terre, arrachant de l'or... dirigeant une équipe d'ouvriers... et puis, soudain, passant sa main sur son front, comme pour en chasser une pensée douloureuse n'y parvenant pas, criant au ciel sa détresse infinie...

Malgré elle, elle murmure:

"Les larmes qu'on ne pleure pas..."

Et John continue:

"Dans notre âme retombent toutes..."

John baissait la tête, en proie à ses sombres pensées. Il était las. Soudain, dix, vingt ans, s'étaient inscrits sur son front. Et voici que sur sa joue se posent deux lèvres fraîches, que deux bras nus et frais entourent son cou.

— Marose! s'écrie-t-il, en extase.

Mais elle, d'une voix sans timbre:

— C'est pour Rosalie!

— Rosalie?

La fidèle servante passait devant la porte, et s'arrêtait devant les jeunes gens, son visage gras épanoui dans un large sourire:

— Ah! ma belle demoiselle! qué, que je suis contente! que ça fait plaisir de voir ça, deux mariés si beaux!

— Rosalie... je t'en prie, balbutie Marose, tenant toujours la tête de son mari dans ses bras.

Elle partit, son panier à la main qu'elle balançait au rythme de la chanson qui ronronnait en elle.

— Je vais "faire" de la salade, leur cria-t-elle.

Marose desserre son étreinte.

"Fol que j'étais", soupire John.

— Rosalie est familière, explique Marie-Rose. Elle est de la famille, en fait. Il ne lui viendrait pas à l'idée qu'elle est indiscrette, parce qu'elle se glisse dans notre intimité...

— Notre intimité, fait John, de plus en plus las. Marie-Rose a regagné sa place:

— Ne vous étonnez pas de mon attitude, dit-elle. Ma nourrice serait navrée si elle savait... De plus, j'entends garder la façade.

— Bien!

— Et cet... incident me dicte ma conduite à venir. Je désirerais justement vous en parler, tout à l'heure "Nous avions décidé de demeurer ici un mois entier, seuls, sans aucune visite. C'est moi qui en avais décidé ainsi, ajoute-t-elle amèrement.

Elle raffermir sa voix. Depuis la veille, elle s'était fait une règle de ne pas manifester son émotion.

— Ce sera donc ainsi... un mois, seuls, ici... sans visites... Mes parents ne doivent pas souffrir par leur fille. Ils ne méritent pas cela. Je ne leur ai jamais donné aucun sujet de peine. Il aurait fallu d'ailleurs, pour cela, que je fusse bien vicieuse. Donc, je leur écrirai des lettres dans lesquelles je tâcherai de m'étendre longuement sur mon bonheur conjugal. Je vous demanderai de paraître un mari dévoué et affectueux, devant mes domestiques, tous vieux, tous de la famille, et qui, j'en suis sûre, souffriraient de mes peines, comme s'ils étaient de mon sang.

— Ce mois passé?

— Ce mois passé...

Marie-Rose n'a rien arrêté au-delà. Que fera-t-elle quand ce mois sera passé? Il avait été décidé que le jeune couple habiterait un certain temps encore à Paris avant d'aller en Amérique, à New-York, à Chicago, où John devait emmener sa femme, puis au Vénézuéla, sur les bords de l'Orénoque, où grâce à sa découverte, toute une ville vivait et s'agrandissait.

Maintenant, Marie-Rose savait que cette ville neuve, c'était la terre d'asile de son mari. Elle avait une envie folle de lui crier:

— Partez, partez vite! Là seulement, vous êtes sûr d'échapper à la justice. Si vous vous obstinez à vivre sous les cieux de France, ou même d'Amérique, vous êtes perdu...

John n'avait pas l'air de croire au danger qu'il courait. Il était tranquille, ne montrait aucune nervosité. Au contraire, Marie-Rose tressaillait au moindre bruit. Une porte qui grince, un chat irrité une feuille qui tombe, tout lui était sujet à trembler.

— Ce mois passé? redemande John.

— Je n'ai rien décidé au-delà, répond-elle, la voix brisée.

Comment pourrait-elle aller à Paris, près de sa mère dont les yeux clairvoyants verraient tout de suite que "cela n'allait pas dans le ménage de sa fille"?

— Nous verrons...

De nouveau John s'incline:

Il fera ce qu'elle voudra.

"Comme il est fort! se disait Marie-Rose. Quelle puissance émane de lui. Non, cet homme n'est pas coupable..."

Mais son âme se fermait, comme une fleur atteinte par le crépuscule. Elle avait été trop blessée dans ses sentiments les plus vifs, les plus sincères. Ses illusions étaient tombées d'un seul coup. Il restait en elle un désabusement infini. Et quelle lassitude!

"C'est trop pour moi, monologuait-elle, en se promenant le soir de ce jour, dans son jardin, trop! en vérité. John disait qu'une heure vient, où l'on éprouve le besoin de s'étancher en confidences. Jamais rien ne fut plus juste. J'aurais besoin, maintenant, d'un cœur ami, d'une oreille indulgente. Je ne suis pas préparée, moi, à supporter de tels fardeaux, à prendre de si lourdes responsabilités. D'ordinaire, maman est ma meilleure amie, celle à qui je ne sais rien cacher. Et c'est la dernière à qui je me confierais, maintenant. Rosalie? Elle crierait au secours! et ne comprendrait pas. Elle dirait: "Quitte-le, va, ce forçat!" Et tout le pays serait averti de ma mésaventure. Ah! je suis bien malheureuse!"

John ne voyait plus clair en lui-même. Il ne se demandait pas comment se terminerait sa courte histoire d'amour — si délicate! — comment il sortirait de l'impasse dans lequel il s'était fourré.

Il ne savait rien, il ne se disait rien, sinon que le Destin est quelquefois bien injuste...

CHAPITRE IV

UNE PROMENADE...

— Voulez-vous que nous montions à cheval, John?

Elle faisait un effort sensible pour que sa "lune de miel manquée" lui parût moins amère. Malgré les torts certains qu'il avait eus envers elle, elle reconnaissait que John avait quelques excuses. Et sa nature généreuse la portait à ne pas l'accabler.

John eut un large rire.

Monter à cheval! Lui demander s'il voulait monter à cheval, à lui, qui, durant quinze années, avait parcouru des lieues dans des campagnes cahotiques, à travers des chemins impraticables... C'était un cavalier émérite et qui n'était en rien comparable aux jeunes cavaliers mondains qui caracolent dans les Avenues bien ratissées du Bois de Boulogne.

— Avec joie, Marie-Rose!

Elle lui apparaissait, dans ce matin d'automne, ravissante, vêtue d'un costume d'amazone qui lui moulait la taille, ses longues bottes gainant ses jolies jambes, sa baguette flexible à la main. L'air déjà froid rosissait ses joues, donnait de l'éclat à ses yeux tendres. Il serra les poings. Cette jeune femme était à lui, sa femme devant Dieu et devant les hommes, et il n'avait pas le droit d'effleurer sa joue de ses lèvres.

Elle lui tendit la main. Il la serra à la broyer dans ses grandes mains de lutteur. Marie-Rose lui était plus difficile à conquérir que la terre mystérieuse qui lui avait livré son or.

Son admirable pureté l'effrayait plus que la justice des hommes. Ceux-ci l'avaient cependant envoyé à la Guyane, avec les forçats. Maintenant en-

core, et puisque, dans son entourage, quelqu'un connaissait son secret, il pouvait craindre de voir poindre à l'horizon des uniformes de gendarmes. N'allait-on pas venir le chercher pour lui demander des comptes? le ramener dans cet enfer, d'où il n'était sorti qu'en bravant les pires dangers?

Peu lui importait! Une seule chose comptait à ses yeux: l'amour de Marie-Rose, Marose, sa Rose... Que Marose le crût innocent, et la face du monde serait changée pour lui.

Sans se rendre compte du trouble qu'elle faisait naître en lui, Marie-Rose lui montrait une bête magnifique, un cheval bai, qui hennissait d'impatience dans une allée du parc.

— C'est un pur-sang de toute splendeur, lui dit-elle. Mais personne, jusqu'à maintenant, n'a osé le monter. Max, la dernière fois qu'il est venu ici, n'a pas voulu se risquer. Il devait essayer à son prochain séjour. Voyez si vous vous ferez obéir de ce sauvage!

— J'en ai dompté de plus sauvages que lui, dit John. Et si je n'ai pas peur des ennemis qui vous regardent face à face comme cette noble bête, là, devant moi. Les plus terribles sont ceux qui agissent dans l'ombre.

John alla vers le cheval, le flatta de la main. Il se mit en selle d'un geste élégant, puis voulut lui faire faire un tour de pelouse, avant de s'engager plus loin, dans la campagne. Cela ne parut pas être du goût du cheval qui se cabra.

— Laissez, s'écria Marie-Rose. Vous le voyez, cette bête est méchante, vicieuse même!

— Que non, lui lança John, vous allez voir!

Comme un trait, le cheval partit, au grand galop. John, droit sur sa monture, ne semblait nullement incommodé. Marie-Rose, émerveillée, le vit qui lui faisait sauter les obstacles sans difficulté, la menait à sa guise, de-ci, de-là, l'obligeait à maints détours, avant de la ramener à son point de départ, le poitrail plein de sueur, la bouche pleine d'écume, mais domptée.

— Vous voyez, dit John, pas plus malin que ça. une jolie bête, très gentille. Il fallait savoir lui parler! Si vous aviez vu les nôtres, là-bas!

— J'ai vu des rodéos au cinéma, dit Marie-Rose. — Imaginez-vous des exploits semblables... dans ma... terre d'exil...

Ils avaient beau faire, tous les deux, n'importe quel sujet de conversation, les ramenait toujours au même point de départ.

— Voulez-vous maintenant que nous allions en promenade? demanda John, qui s'était repris.

— Volontiers, dit Marie-Rose.

Elle montait une jument grise, douce et docile, à laquelle elle était habituée depuis longtemps. John lui offrit ses deux mains liées. Elle mit son pied dessus et, allègrement, sauta en selle.

En route!

Ils allaient, galopant sans excès, dans la campagne de Vaucluse, si gaie, si riante, même en novembre, qu'elle en est comme une promesse de bonheur éternel. Les pieds des chevaux faisaient grand bruit sur le tapis épais des feuilles mortes qui rougeoyaient dans le soleil. Les yeux de la jeune femme erraient çà et là, sur la campagne dépouillée et frieuse, sur les saules et les peupliers qui se dénégarnissaient, laissant apercevoir le Rhône tourbillonnant.

Que de songes elle avait faits, le long de son Rhône aux flots tumultueux! Les saules et les peupliers avaient souvent bercé ses songes enfantins et adolescents. Et c'était toute son enfance, son adolescence, qui cheminaient avec elle, maintenant, en ce matin clair d'automne, alors qu'en compagnie de son mari, elle se grisait de grand air et de poésie.

Surtout, elle raffolait de cette lumière. La Parisienne qu'elle était devenue était toujours surprise, chaque fois qu'elle venait en Provence, de la luminosité de l'atmosphère. Le Rhône avait l'air d'une longue coulée d'argent, emprisonnant dans ses eaux tout l'éclat ambiant. Et par endroits, il était rose, bleu d'autres, ou mauve... toute une série de teintes polychromes le nacrèrent, donnaient l'impression qu'un parterre de fleurs se mouvait avec lui.

— Il n'y a rien de plus beau que mon Rhône, dit Marie-Rose.

— Lumineux comme la Provence elle-même, fit John.

Et Marie-Rose pensait:

— Nous pourrions être heureux ici, nous promener en amoureux, en jeunes mariés, pour qui rien n'existe dans la vie que leur amour.

De nouveau, elle se plongeait dans un silence douloureux.

De son côté, John monologuait en aparté:

— Elle aurait pu être éprise au point de ne pas m'en vouloir de lui avoir caché ma véritable personnalité. Je ne peux pas me bâtir une idée nette de ce qu'elle croit sur moi. Est-elle comme tous les autres — les autres, ceux qui m'ont accablé, il y a quinze ans — ou bien son intuition lui dit-elle que je ne suis qu'une victime? Je l'ai froissée, bien sûr... j'aurais cru que son amour aurait été plus fort que les conventions mondaines.

Ainsi, et malgré les efforts qu'ils faisaient l'un et l'autre pour paraître affectueux, ils s'éloignaient chaque jour l'un de l'autre.

Une amertume de plus en plus profonde enlisait l'âme de John. Ce n'était pas assez d'avoir vécu en paria depuis quinze ans... cette suprême défaite lui était réservée, de se voir méprisé par la seule dont il eût sollicité l'amour.

Trois plis barraient son front. Marie-Rose sentit qu'il était malheureux. Elle voulut venir à son secours.

— N'almeriez-vous pas que nous nous asseyions là, contre ce saule, dans ce soleil lumineux?

Il sursauta, comme émergeant d'un rêve lointain.

— Si cela peut vous faire plaisir, Marie-Rose.

Il redevenait comme avant son mariage, indifférent à tout, détaché de toutes contingences.

Il descendit de sa monture, tendit sa main à sa jeune femme. Et c'est avec plaisir, confiance, qu'elle la lui abandonna. Toujours, quand elle perdait sa menotte délicate et fine dans la grosse patte de son mari, une impression de sécurité l'emplissait. Même quand elle était avec son père, cependant si bon, indulgent, tendre, elle n'éprouvait pas ce sentiment de total anéantissement de tout son être, qui lui semblait comme fondu dans une personnalité puissante.

Il lui fallut se secouer pour ne pas s'abandonner au charme. Son mari devait rester pour elle un étranger, pour le moment du moins.

Il étendit à terre son veston, afin qu'elle s'assit.

— Les feuilles jaunies sont humides, dit-il. Un refroidissement est bien vite pris...

— Vous auriez un réel chagrin si je m'enrhumais?

— Bien sûr, voyons... Et votre maman, alors... cette bonne Madame Rambaud, qui m'a confié sa fille comme un précieux trésor, brr... je tremble d'encourir ses foudres.

Il fit mine de rire. Ce fut un rire sinistre. Mais Marie-Rose, qui n'était qu'une enfant, s'abandonna à la joie.

— Ma chère petite maman, éclata-t-elle... ah! pour un rhume de cerveau, elle ne craint pas de déranger le médecin. Et tous les domestiques en sont avertis... Chère maman, c'est effrayant, un amour pareil au sien...

— Petit bibelot d'étagère, fit John. Il y a des êtres prédestinés... nés pour le bonheur, pour créer du bonheur autour d'eux... d'autres...

— Ne terminez pas, s'écria-t-elle, impétueusement. Sa joie s'en était allée, brève comme un éclair.

— J'oublie par moments quelle terrible menace pèse sur vous.

— Et moi, comme un imbécile, je me plais toujours à vous le rappeler par mes réflexions à contre-temps!

— Mais non... vous faites bien... ah! vous avez beau ne pas m'en parler, allez! je ne cesse d'y penser. Quelle énergie il vous a fallu pour parvenir à exploiter cette mine d'or, vous qui n'y aviez pas été préparé... vous, étudiant en droit, habitué au commerce des livres...

— En effet... mais à ce moment-là, j'étais déjà un peu moins malheureux, soutenu par lord Lawson, encouragé par lui. Si ce n'avait pas été cet homme excellent... ah! je crois que je serais mort de neurasthénie... Il m'a sauvé de moi-même, il m'a sauvé de la lente désagrégation que produisait sur moi une tristesse que je ne parvenais pas à endiguer. Il a vraiment remplacé auprès de moi mes chers parents, trop tôt disparus. S'ils n'étaient pas morts, ils auraient atteint leur but qui était de découvrir le coupable, de me réhabiliter. Ils travaillaient à cela activement, de toutes leurs forces... Leur pauvre cœur a flanché... Alors, quand je me suis vu si riche, riche à millions, maître de tout un territoire, un homme puissant, un roi de l'or, avec qui les rois traitent presque d'égal à égal, je me suis dit: "A quoi bon? moi, parti pour toujours, qui bénéficiera d'une telle richesse? Pas de femme, pas d'enfants, plus de parents, personne à qui faire partager mon bien... Le pire, voyez-vous, pour un homme, c'est de ne pas donner du bonheur aux siens de ne pas pouvoir leur rendre, dans une certaine mesure, le bien qu'ils vous ont fait... Terrible, cela, Marie-Rose. Tenez, puisque l'occasion s'en présente je veux vous tenir au courant d'une chose... que... oui, la veille de mon mariage, j'ai signé mon testament: je vous lègue toute ma fortune.

La jeune femme eut un geste de dédain.

— Ne me refusez pas, supplia-t-il. Si l'argent d'un... forçat devait vous brûler les doigts, il ne manque pas d'oeuvres...

Marie-Rose baissa la tête. De nouveau, un abîme venait de les séparer. Ce geste de refus qu'elle avait ébauché, l'avait creusé, élargi... Toujours un "peut-être" subsistait dans la pensée de la jeune femme. Peut-être est-il coupable... Peut-être...

— Rentrons, dit-elle.

A ce moment, elle recula son buste, horrifiée. Le tronc de saule sur lequel elle s'appuyait ne lui permettait pas d'aller plus loin, elle avait rejeté ses bras en arrière, encerclant l'arbre. John se pencha sur elle: "Qu'y a-t-il?"

Le menton de la jeune femme pointait vers sa chaussure, sa fine botte vernie qui gagnait si bien sa jambe. Et John vit qu'un serpent s'y enroulait, rampant sur elle, faisant sortir de sa gueule rouge, une langue menaçante.

— Oh John! une vipère!

Rapide, adroit, en homme habitué, il eut vite saisi la bête derrière le cou, la mettant ainsi dans l'impossibilité de nuire. Puis il écrasa sa tête venimeuse sous son talon.

— Ce n'est rien... Elle était venue se chauffer au soleil, la mâtine!

Marie-Rose était exangue, les yeux clos, appuyée contre le tronc de saule.

— Chère enfant!

John prit celle qu'il adorait dans ses bras, la berça, couvrit ses joues, son front, de baisers fous.

— Ne te réveille pas, évanouie, je peux t'em-

brasser!

Contre sa poitrine, il entendait battre le cœur de Marose.

— Ma chérie, mon amour...

Les paupières de Marose se soulevèrent. Prompt, John desserra son étreinte, reprit son air froid et distant.

— Oh! dit Marie-Rose, que s'est-il passé?

— Il s'est passé qu'une méchante bête s'était enroulée autour de votre botte. Heureusement que vous aviez des bottes!

— Vous auriez tout de même empêché la méchante bête de me faire du mal, dit la jeune femme, dans un sourire ravi.

— Oui, dit John, sourdement. Toujours je suis venu à bout des méchantes bêtes. Il n'y a que des hommes.

— Espérez, dit la jeune femme, en lui mettant la main sur le bras.

La minute était passée.

— Chez-moi, là-bas, dans la brousse, nous nous défendons perpétuellement contre des serpents mal-faisants. Nous portons toujours des bottes épaisses pour nous préserver, mais surtout, nous apprenons à les capturer. Il y a un tour de main à acquiescer pour arriver à les saisir derrière le cou, quand on a affaire à des sujets de petite taille, naturellement. Il y a des serpents énormes. Malheur à qui les rencontre! Ils vous avalent un homme en entier et le réduisent en bouillie dans l'instant même!

— Oh! fit Marie-Rose, en mettant ses doigts devant ses yeux. Cela vous est-il arrivé d'en rencontrer un?

— Oui, plusieurs fois. J'ai toujours eu la chance de les voir avant qu'ils ne m'aient vu, et de les tuer avec mon revolver.

— Vous voyez que la Providence a des desseins sur vous, dit Marie-Rose, sérieuse. Votre devoir sur la terre n'est pas terminé...

— Possible, fit John, indifférent. Mais vous êtes pâle, Marie-Rose. Il nous faut rentrer. Vous prendrez un remède qui calmera vos nerfs surexcités. La frayeur est une très mauvaise chose...

— Je dois vous paraître bien enfant, John, dites? Une femmelette, une poupée?

— Mais non, rassurez-vous. Votre frayeur était légitime. Je ne savais pas qu'il y eût des vipères dans cette région.

— C'est la première fois que j'en vois une... c'est rare, en effet.

Elle ajouta mentalement:

"Elle s'est trouvée là juste à point pour que je voie avec quelle aisance mon mari se joue du danger, comme il le garde son sang-froid, comme, comme... il est... fort..."

Et elle avait envie de pleurer. Oui, au fond, elle n'était qu'une petite fille.

A la maison, elle fut prise de tremblement. La pâleur accentuée de son petit visage trahissait son violent malaise. Inquiet, John l'obligea à se coucher, puis envoya chercher un médecin.

— Ce n'est rien, dit celui-ci dès qu'on l'eût mis au courant des faits. Un ébranlement nerveux. Nous allons arranger ça.

Il prescrivit une potion calmante, du repos, une alimentation légère pendant quelques jours.

Marie-Rose fut souffrante plus d'une semaine. Elle dut garder le lit, puis la chambre. John fut un mari modèle. Lui seul la soignait, la veillait. Rosalie ne tarissait pas d'éloges sur son nouveau maître.

— Ça, c'est un mari... que, ma mie... le mien n'était pas si attentionné...

Quand Marie-Rose se sentait assez bien, il lui lisait à haute voix un livre qu'elle aimait. Et pendant ces huit jours de détente, elle put faire connaissance avec un John inconnu, un John lettré, cultivé, et qui savait penser.

Et quel artiste!

Il avait déniché, dans la bibliothèque des Rambaud, des livres rares, des éditions précieuses, rangées depuis des temps sur des rayons, et qui n'étaient là que pour orner. Il y découvrit des reproductions de tableaux de maîtres de la Renaissance italienne avec, seulement, quelques lignes de texte, indiquant le nom du peintre, accompagné d'une courte annotation.

John, pour sa femme, devint professeur. Il lui faisait comprendre les beautés d'un tableau, et, à la lumière de la vie d'un artiste, il savait donner sa réelle signification à l'oeuvre.

Marie-Rose était étonnée de son érudition.

— Comment avez-vous eu le temps de vous documenter sur tout?

— Oh! chère, dans ma solitude, des mois, des années, seul... seul. Si je n'avais pas eu mes livres, mes amis, mes chers amis les livres, mes chères amies les gravures, je serais devenu fou. J'ai, là-bas, dans mon exil, une bibliothèque admirable, des tableaux, des gravures, des oeuvres d'art... Songez à tout ce que l'on peut accumuler en quinze années d'esseulement...

— Mais... votre exploitation...

— Le jour, chère amie. Je vous ai dit à quel point les nuits étaient redoutables. Peuplées de livres, elles ne retiennent plus les songes mauvais.

Une nuance d'admiration se peignait maintenant sur les traits de la jeune femme. John était une valeur, c'était indiscutable.

CHAPITRE V MAX NOUGUIER

— Mon frère m'annonce sa visite, dit Marie-Rose, un matin à son mari.

John parut contrarié. Il se plaisait dans cette oasis sur les bords du Rhône. Depuis l'incident de la vipère, sa jeune femme était avec lui plus en confiance. Et ces conversations charmantes qu'ils avaient maintenant sur l'art et la littérature étaient un baume sur sa souffrance. Ce n'était pas l'amour retrouvé de Marose, c'était son amitié.

Voilà que Max se mettait sur sa route. Il allait, sans nul doute, rompre cette intimité adorable, s'immiscer entre eux comme un fâcheux.

— Cela ne semble pas vous faire plaisir, John? — Ma foi... je croyais que vous aviez prié vos parents de vous laisser tranquille pendant votre... lune de miel?

— En effet... Max le savait aussi. Mais il est, dit-il, de passage à Avignon. Il ne croit pas nous déranger en venant, en passant, nous donner un petit bonjour!

— Qu'il vienne vous donner un petit bonjour!

— Mais... L'attitude de la jeune femme était embarrassée.

— Mais? — Mais... je vous demanderai... enfin, que vous ayez l'air...

— C'est entendu, je dois avoir l'air d'un mari dévoué et affectueux. Je connais nos conventions. D'ailleurs, pourquoi les oublierais-je? Je suis, au naturel, un mari affectueux et dévoué!

— Oui, et je vous en remercie, John. Ces derniers jours, vous l'avez prouvé.

— Ne me remerciez pas. Vous en eussiez fait autant, je gage, si j'avais été malade.

— Oui...! — Eh bien, donc!

Max arriva, le lendemain, un sourire épanoui sur les lèvres, et les bras chargés de cadeaux. Des fleurs... des bonbons et des colifichets pour Marie-Rose, des cigares, des cigarettes de luxe pour John.

— Eh! les enfants, dit-il avec cordialité, cette lune de miel, comment se passe-t-elle? Vous avez une excellente mine, je vois, John? Mais toi, Marose, tu as les yeux cernés?

On lui raconta l'incident de la vipère.

— Et je suis restée malade huit jours. Je n'ai pas écrit cela à nos parents, tu penses...

— Bien sûr... Enfin, tu es complètement remise?

— Oui, grâce à John!

— Tant mieux!

— Tu sais, continua Max, nos parents se languissent de toi. Ils comptent les jours. Ils ne peuvent vivre sans leur Marose.

— Alors, comment feront-ils quand je serai en Amérique, puis dans le bled?

— Tu tâcheras de nous revenir, le plus vite possible. Tu es indispensable à la vie de tous. Et puis, ajouta-t-il entre ses dents, des événements se seront peut-être produits avant ton départ!

— Des événements! Comment dis-tu cela? Quels événements?

Marie-Rose est soudain inquiète. Max sait-il quelque chose?

Max ne bronche pas. Il a toujours son sourire épanoui.

— Je dis ça, comme ça... Nous désirons tous tellement que tu ne partes pas que souvent nous prenons nos désirs pour des réalités.

John n'avait pas relevé cette phrase sybilline. Mais il ne fut pas tranquilisé par l'explication de Max. De plus, à mesure qu'il le regardait, il lui semblait qu'il ne le voyait pas pour la première fois.

— Tiens, tiens...

Au déjeuner, conversation enjouée...

— Que se passe-t-il à Paris?

— Ah! campagne manquée... Loin de Paris, ce sont les nouvelles de Paris qui t'intéressent. Mon Dieu... Qu'est-ce qu'il y a eu? Un vernissage... Exposition d'Hélène Moirand... Très bien, enfin pas mal... Exposition de chats. Ton amie Nicole a vu couronner son chat angora, Gourou... Exposition de chiens... Le braque du Marquis de Solon a eu une médaille... Et puis, il y a eu une histoire amusante chez les Rouvier: ces gens fêlés de snobisme... Ils s'étaient mis dans la tête de reconstituer un boudoir Louis XV authentique. Alors, ils cherchaient des meubles rares, d'époque, qu'ils payaient un prix fou. Et tout compte fait, c'étaient des meubles qu'un antiquaire finaud faisait confectionner dans son arrière-boutique. Alors, tu parles? M. Rouvier qui se vantait d'être "intrompable"? Non, mais tu te rends compte! L'histoire court tous les salons de la capitale...

Max était si drôle en racontant ces histoires sans importance que Marie-Rose éclatait de rire. Elle était, à cet instant, celle que John avait tout d'abord connue, la jeune fille insouciance et gaie pour qui tout est prétexte à se réjouir.

Max était entraînant, jeune, gamin. Il avait seulement deux années de moins que John. On l'aurait cru plus jeune de dix ans.

— Evidemment, pensait Marose en le considérant, il n'a pas subi les assauts de John. C'est ça qui use et vieillit!

Le jeune homme avait créé au "Jas" une atmosphère de jeunesse. Tout était différent depuis qu'il y

était. On riait, on chantait, on plaisantait. Même, le soir, on branchait le poste de T. S. F. sur l'Ecosse ou l'Angleterre, et, aux sons entraînants des jazz, Marose et Max dansaient.

John gardait son attitude un peu hautaine et lassée. Il ne dansait jamais, il ne riait jamais, souriait — si peu! — et d'un sourire si triste et si contraint qu'il exprimait plutôt un sentiment pénible qu'une joie.

Et c'était parce qu'il était si différent des autres que Marie-Rose l'avait aimé. Maintenant, reprise par l'atmosphère de toute sa vie, recréée par Max, elle en arrivait à se demander pourquoi elle l'avait préféré à d'autres, dont le caractère aurait été plus adéquat avec le sien, pourquoi elle avait préféré John à Max à qui elle était tacitement promise depuis toujours.

Et tandis qu'elle dansait au bras de Max, se posant ces questions imprécises, une voix en elle criait éperdument:

— C'est John que j'aime, parce qu'il est différent des autres, parce qu'il est... supérieur...

— Et son crime? redemandait une autre insidieuse voix.

— Ce n'est pas possible, répondait-elle, malgré elle, ce n'est pas possible...

— Avec Max tu aurais été heureuse... Communauté de goûts, d'éducation... Tandis que ce sauvage...

— Ce sauvage est supérieur à Max, s'obstinait-elle à répondre, ce sauvage est une valeur... Et Max, malgré ses brillantes qualités est un homme superficiel.

Cependant le charme était rompu entre elle et son mari. Cette espèce d'intimité qui s'était glissée dans leur étrange ménage, depuis l'incident de la vipère, s'était évanouie. Tout au plus, devant Max, et pour respecter leurs conventions, John était-il correct avec sa femme. Elle s'efforçait de paraître affectueuse. Et cela transpirait à ce point la gêne que Max ne manqua pas de s'en apercevoir...

John est sorti. Il est en promenade dans le jardin, un livre sous le bras.

Marose, dans son petit studio mauve et gris, met à jour sa correspondance.

On gratte à la porte.

— Entrez, dit-elle machinalement.

— C'est Max.

— Toi! tiens! s'exclame Marie-Rose.

— Je te croyais en compagnie de John.

Max a un air grave, inaccoutumé.

— Non, chérie... J'ai profité justement de la promenade de John pour venir te trouver. J'ai à te parler.

— Oh! quel préambule grave!

Marie-Rose veut rire, prendre gaîment l'attitude inusitée de son "frère". Elle est troublée, cependant. Si Max savait!

— Tu m'effraies! reprend-elle sur le même ton plaisant.

— Chérie, dit Max, chérie, je t'en prie, ne cherche pas à me le cacher, tu n'es pas heureuse!

— Pas heureuse, moi? s'écrie-t-elle cabrée. Qui peut te faire croire...

— Il n'est pas besoin d'être grand clerc pour s'en apercevoir. Il ne règne pas entre ton mari et toi l'amoureuse confiance habituelle aux nouveaux mariés. Crois-tu que je n'aie pas remarqué que tu fuyais John? Tiens... Hier, quand tu servais le thé... En offrant sa tasse à ton mari, ta main a frôlé la sienne... Et tu l'as retirée comme si tu frôlais un serpent!

— Quelle idée, Max! Peut-être la tasse était-elle brûlante et j'ai eu un réflexe...

— Il s'agit bien de réflexe... Il y a quelque chose entre John et toi...

— De quel droit...

Marose s'est levée. Elle est pâle, mais résolue. Personne ne pénétrera dans son secret. Max la sent toute rétractée. Il a attaqué brusquement, comptant sur la spontanéité de sa "petite soeur", espérant arriver au bon moment, au moment précis où le cœur trop plein déborde et désire s'épancher dans le cœur d'un ami. Il était surpris de trouver lui une vraie femme, prête à défendre chèrement son bonheur.

Il reprend, plus doux:

— J'ai le droit, ma chérie, de veiller sur ta précieuse petite personne. Je suis, j'espère bien que tu ne l'as pas oublié, celui que l'on a toujours appelé ton grand frère... Et veux-tu que je te dise toute la vérité? Le prétexte que je t'ai donné motivant ma visite intempestive, en pleine lune de miel, n'existe pas. C'est ta mère qui m'envoie, ta mère, inquiète et qui t'a donnée à un étranger, en somme, un presque inconnu... qui va te voir partir bientôt pour un lointain voyage avec lui... et qui m'a demandé de venir, de mes yeux, constater ton bonheur. Dirais-je aussi que, souvent, le ton de tes lettres ne l'a pas satisfaite? Elle nous en a lu plusieurs passages. Oui, il y a des phrases où, semble-t-il, perce une inquiétude. "Ce n'est plus ma petite Marose insouciance", s'est écriée la bonne Mme Rambaud. "Ou alors, ce John nous l'a bien changée." Je t'en prie, Marose, s'il y a une ombre dans ta nouvelle existence, il faut nous le dire. Dis, chérie...

Max est insinuant et tendre. Il est tout près de la jeune fille, il va lui prendre la main, il tremble d'émotion.

Marose le repousse avec vivacité

— Je ne voudrais pas insinuer que tu mens, Max mais il me semble étrange que maman t'ait lu des passages de mes lettres. Encore plus étrange qu'elle ait pu dénicher, dans quelques-unes, une inquiétude.

Oui, cela lui semblait étrange. Elle se surveillait, elle, primesautière, elle, habituée à extérioriser tous ses sentiments, elle avait appris à composer avec ses impressions, et sa plume qu'elle lâchait volontiers, la bride sur le cou, allait, quand elle écrivait à ses parents, modérée, pondérée, s'appliquant aux belles figures de rhétorique.

Mais peut-être était-ce parce qu'elle était trop sage, cette plume, que sa mère s'affolait?

Marose est troublée, elle ne sait plus que répondre. Elle se défendra pourtant, avec énergie. Une intuition très sûre lui déconseille, en tout cas, de se confier à Max. Max, ce railleur, ce snob, comprendrait-il ce qui se passe en elle? Il dirait, comme la plupart des gens, sans doute: "Un forçat? Fi! Il faut immédiatement faire casser ce mariage indigne de toi..."

La vérité, je t'en prie. Qu'y a-t-il entre toi et ton mari?

— Je ne mens pas, reprend Max. C'est toi qui t'appliques à me donner le change, maintenant, Marose!

Et Marose, obstinée:

— Cesse cet entretien, Max, je te l'ordonne. John est parfait pour moi.

Des larmes picotent ses yeux. Aura-t-elle le courage de nier jusqu'au bout? Cette épreuve est terrible pour elle.

— Tu vois, tu ne peux retenir tes larmes, dit Max, très ému.

— Eh! c'est toi qui me fais pleurer avec tes soupçons ridicules! J'aime mon mari, tu entends, il m'aime, il m'adore! Tu diras cela à maman, tu t'en pénétreras toi-même! Ah! mais...

— Marose... Non, je ne m'en pénétrerai pas moi-même, comme tu l'exiges. Ton bonheur m'est trop précieux. J'avais rêvé d'en être l'artisan, chère petite soeur. Tu m'as préféré cet Américain!

— C'est cela que tu ne peux lui pardonner, n'est-ce pas? C'est là, le tort qu'il a, à tes yeux?

Marose triomphe. Elle n'a plus le soupçon horrible qui la broyait tout à l'heure: Max "sait". Non, Max, ne sait rien, ce n'est qu'un amoureux dépit.

— Ah! elle aime mieux ça!

Elle adoucit sa voix. Une nuance de défi passe dans ses yeux quand elle reprend:

— L'amour, cher ami, cela se commande-t-il? J'ai aimé John! Il s'est présenté devant moi... Je l'ai aimé, voilà!

— On prend souvent pour de l'amour ce qui n'est qu'un sentiment irraisonné.

— Que ça soit ce que ça voudra, que ça s'appelle amour ou sentiment irraisonné... Je sens que j'aime John plus que ma vie!

Elle s'arrête, surprise tout à coup. Ces mots définitifs, elle les a prononcés d'une traite. Ils émanaient du tréfonds de son être. A la vérité, était-ce bien elle qui les avait prononcés, ces mots? Elle, ou un double inconnu. Et pourtant, c'était vrai, elle avait bien traduit l'état de son âme. John était tout pour elle. Sa perte lui causerait une peine infinie. Elle ne pourrait supporter cela.

— Tu aimes John? Tu aimes John? reprend Max dans un sifflement. Idées de petite fille... Ah! un beau jour, un grand Monsieur vous arrive d'Amérique... Il est possesseur, dans un pays perdu, d'une colossale mine d'or... En voilà assez pour échauffer une cervelle de vingt ans. Je prétends, moi, que tes parents furent coupables de céder à ton entraînement.

— Tu oses?

— Oui, j'ose! Bientôt, et cela ne saurait tarder, tu seras réveillée de ton beau songe. Tes yeux seront dessillés...

— Et pourquoi ça? demande-t-elle en fronçant ses fins sourcils.

— Pourquoi? Parce que John n'est pas celui que tu crois être.

— Comment?

— Il a une couche de vernis, je ne dis pas. Au fond, c'est un vulgaire prospecteur, un homme habitué aux chevaux sauvages, à manier des hommes rudes... Il n'est pas fait pour toi, petite chérie, une Parisienne racée, fine, délicate.

— Tais-toi, Max.

Elle résiste faiblement, à présent. Elle se sent toute molle près de ce grand frère qui a des raisonnements si justes... Elle se souvient de la façon forte avec laquelle John a dompté un cheval un peu rétif. Qu'est-ce que ce devait être, quand il se mettait en tête d'avoir raison d'un cheval sauvage?

— Un homme de la brousse, reprend Max. On a eu tort de ne pas m'attendre. Le sort a voulu que je sois, pendant vos fiançailles, en Orient, que je ne puisse revenir tout de suite. Si j'avais été à Paris, va, je t'assure, ce mariage n'aurait pas eu lieu.

Et elle se dit que ça aurait peut-être mieux valu, en effet. Peut-être Max aurait-il appris quelle était la véritable personnalité de John, qu'il s'appelait Jean-Claude Le Jonquois... Et qu'une certaine nuit...

Marie-Rose tremble d'émotion en pensant au soir de ses noces, alors qu'elle s'appêtait à revêtir un cos-

tume de voyage... Ces feuilles de journaux, cette photo de John à vingt ans... Heureusement, Max ne "sait" rien.

—Tu ne réponds pas, Marose, petite chérie... Elle est lasse, lasse. Elle se laisse choir dans un fauteuil, les membres brisés, la tête lourde.

Depuis quinze jours, elle supporte une lutte qui la broie. Ah! oui, quelle triste lune de miel! Qu'il y a loin du rêve à la réalité! Comment tout ceci se terminera-t-il?

Max s'approche, insinuant. Il est son grand frère, celui qui l'a toujours protégée.

—Petite chérie, moi aussi, je t'aime. J'ai sur ton mari, une immense supériorité, c'est que je t'ai aimée le premier, c'est que je t'aime depuis des ans, que j'avais considéré, depuis toujours, que tu serais ma femme. Tu m'étais promise...

Marie-Rose a le courage de murmurer:

—Moi, Max, je ne t'avais rien promis...

—Il est vrai, je t'en rends justice. Mais tes parents étaient d'accord avec moi. Ils devaient nous marier. C'était leur plus cher désir. Et si, il y a deux ans, j'avais été moins timide, nous serions déjà mariés. Je te voulais encore plus riche, je voulais terminer quelques affaires que j'avais en train et qui devaient me mettre à la tête d'une grosse fortune. J'ai réussi ce que j'avais entrepris et si je ne suis pas aussi riche que ton mari, je me glorifie cependant de posséder quelques millions, plus que tu n'en pourras dépenser jamais, ma petite chérie...

—Tais-toi, Max.

Il s'approche de plus en plus.

Tu aurais été avec moi, la plus enviable des femmes, la plus belle, la mieux parée, la plus heureuse! Pourquoi, Marose?

—John... soupire la jeune femme.

Ah! pourquoi n'est-il pas là pour la protéger?

Pourquoi l'a-t-il laissée?

Max la croit vaincue. Bien sûre, ce n'est qu'une enfant. Il a perdu la première manche avec elle, parce qu'il a été imprudent, incertain. On ne s'en va pas, outre-mer quand on sait qu'il y a en France, une jeune fille adorable que des marieurs se disputent. Il a perdu la première manche, mais il va gagner la seconde.

John ne gardera pas longtemps sa belle proie.

Il s'enhardit:

—Petit chérie, il te sera facile de te séparer de cet homme indigne de toi.

Marose frémit:

—Pourquoi indigne?

De nouveau, le doute la gagne. Sait-il?

—Il ne t'aime pas, chérie. Il t'a épousé par bravade, par orgueil. La plus jolie fille de Paris, tu sais bien qu'on t'appelle ainsi. Une des plus riches aussi, des plus en vue... Il a voulu t'enlever à tous ceux qui te convoitaient...

Marose s'est reprise:

—Tu es malveillant, Max, l'amour seul...

—L'amour, l'amour... C'est moi seul qui t'aime... Je t'aime et je t'aurai!

Il prend la jeune femme par la taille, la serre contre lui, ses lèvres cherchent les siennes.

—John! crie Marie-Rose, John! à mon secours...

—N'appelle pas John, souffle Max. Il se moque bien de toi, à cette heure. Il lit, dans le jardin. Il se plaît dans la solitude, délaisse sa jolie petite épouse...

—Horrible Max, crie Marie-Rose hors d'elle, veux-tu me laisser? Si John n'est pas là, il y a des domestiques, je vais faire un scandale...

Max serre de plus en plus fort la pauvre petite, qui ne peut échapper à son emprise. Elle ramasse ses forces pour crier "John!"

A ce moment, la porte s'ouvre et la haute silhouette de l'Américain s'encadre dans les portants: Preste, Max a desserré son étreinte. Marie-Rose est émue, ses lèvres sont tremblantes. John a vu, a entendu, mais il pense qu'il est préférable de singer celui "qui n'a rien vu, rien entendu."

—Je rentre, dit-il, très froid. Le soleil est passé, et voilà qu'une humidité insidieuse vous pénètre. On oublie, dans ce beau pays, qu'on est tout de même en décembre. Passé trois heures de l'après-midi, mieux vaut être chez soi. Je venais précisément vous demander une tasse de thé...

—Mais je... vous attendais...

—Nous vous... attendions, dit Max.

—Sans doute, fit John, imperturbable.

Ses longues paupières s'abaissaient sur ses yeux pour en voiler l'éclat.

—Pardonnez-moi d'être resté si longtemps loin de vous, chérie. Vous désiriez être seule pour mettre à jour votre correspondance?

—En effet, Max est venu me surprendre.

John l'avait vu et le surveillait. Au premier appel il avait été là. Mieux valait paraître tout ignorer.

—Votre frère, ainsi que vous continuez à l'appeler, vous est d'une excellente compagnie, j'imagine? —Ou...i...

John pense:

—Il va falloir veiller au grain!

Et tandis que Marie-Rose, cachant mal son trouble, sonne la femme de chambre pour qu'elle apporte le thé, John considère plus minutieusement encore Max, sous le rideau de ses cils baissés:

—Mais où donc ai-je vu ce visage?

CHAPITRE VI L'ÉCHARPE OUBLIÉE

La situation devenait difficile entre John, Marose et Max. Malgré son flegme apparent, le mari n'était pas sans inquiétude. Il savait que Max était amoureux de sa femme. Il sentait, d'autre part, que Max ne l'aimait pas, lui. Il était l'homme qui lui avait volé sa fiancée, ou celle qu'il considérait comme telle. On pardonne difficilement cela.

A côté de cet élément d'inquiétude s'en ajoutait un autre. Max "savait-il?" Question à laquelle John ne pouvait répondre avec certitude.

Il se rassurait, toutefois, en se persuadant que, si Max "savait" il n'hésiterait pas à le dénoncer et à mettre tout en œuvre pour le faire reconduire au bagne. A moins qu'un sentiment de pitié à l'égard des Rambaud ne le guidât? Bien invraisemblable, si l'on songe que le départ pour la Guyane de l'ancien forçat obligerait Marie-Rose au divorce et par conséquent la donnerait à Max.

Non, Max ne "savait" pas.

Mais l'inaction forcée dans laquelle se trouvait ce rude luttteur, habitué aux besognes les plus lourdes, toujours sur la brèche, et pour qui la journée comptait seize heures de travail, lui était néfaste. De nouveau, le cauchemar de quinze années se représentait vivant devant ses yeux, de nouveau, il pensait à sa vengeance momentanément écartée par la naissance de son grand amour.

Il échaffaudait des projets pour y parvenir. Partir d'ici, d'abord, se jeter dans la mêlée. Pas la moindre pensée de peur. Il se savait prudent. Les dures leçons de son exil lui avaient servi. Il manoeuvrerait adroitement pour dépister ceux qui furent la cause de son infamante condamnation. Mais ici, dans cet exil, il ne pouvait rien. Maudit soit celui qui lui avait volé ce mois de bonheur et d'oubli qu'il escomptait et auquel il jugeait qu'il avait bien droit après tant de souffrances.

Qui sait? L'heure n'était pas encore sonnée!

Il se proposait de fixer son départ du "Jas" dès que les détails prévus pour la lune de miel seraient épuisés. Marie-Rose était intraitable sur ce point. On ne quitterait point le "Jas" avant la date fixée. Huit jours seulement les en séparaient. Après, ils devraient aller passer les fêtes de Noël et du Jour de l'An en famille.

John était impatient.

Max ne parlait pas de s'en retourner à Paris. Manifestement il était heureux ici, vivant à côté de celle qu'il aimait. Il n'avait pas abandonné tout espoir de la vaincre. Au surplus, il étudiait de près ce jeune ménage qui lui semblait de plus en plus étrange. Marose et John n'avaient pas l'attitude de jeunes mariés, malgré la peine qu'ils se donnaient pour cela. Max cherchait à surprendre leur secret.

Lequel?

Décembre tout de même manifesta sa colère dans la Provence riante. Le vent plusieurs jours souffla en tempête, rebroussant les eaux des sources, s'engouffrant dans le Rhône qui grondait, montait dans son lit, tourbillonnait. Ses eaux grises battaient fortement l'escalier de la maison, noyaient presque toutes les marches, parvenaient jusqu'au perron. Les trois habitants du "Jas" venaient, chaque matin contempler ce spectacle que le mauvais temps rendait grandiose.

—Mon Rhône!... s'écriait Marose. C'est bien le guerrier sauvage sous les traits duquel on aime à le représenter! Indomptable!

Ils voyaient la frêle barque sauter et virer au gré des vagues sombres.

—Il ne ferait pas bon se confier à elle, disait la jeune femme, maintenant il vous réduirait en miettes!

Elle riait.

Un matin cependant, le mistral s'apaisa. Et comme au commandement, la campagne provençale prit un aspect joyeux. Lumineuse, comme toujours, bleue et rose. Le Rhône cachait ses tourbillons sous une eau pure, il ne battait plus l'escalier de la maison, mais à son ordinaire le caressait. Il avait conclu, avec le ciel, un nouveau pacte d'amitié en le reflétant dans son onde.

—Savez-vous quoi? dit Max. Allons en barque!

—Tu y songes? dit Marose. Avec le temps affreux de ces derniers jours? Les eaux sont hautes... Le vent souffle encore un peu...

—Tu me parles comme si j'étais ici pour la première fois. Voyons, je sais bien que, sur une certaine distance, le Rhône est dans cet endroit très navigable, même avec notre petite barque. Il s'agit de ne pas dépasser une limite, de faire attention aux gouffres, de côtoyer les bords...

—Mais oui, dit John. En ramant tous les deux, nous serons capables de diriger la barque, de l'empêcher de glisser sur le milieu du fleuve où sont les tourbillons.

—Allons, dit Marie-Rose vaincue, allons-y, mais de la prudence!

Les y voilà tous les trois. Les deux hommes rament avec force, luttant avec le courant. Ils prennent garde de ne pas quitter le bord du fleuve.

—Vous voyez ces entonnoirs? dit Marie-Rose à John. Il vous serait impossible de vous en sortir, si votre barque était prise dans leur danse.

John en convient.

Il a côtoyé bien des dangers, navigué sur bien des rivières dangereuses, alors que des rapides lançaient son embarcation dans l'air et qu'il ne se maintenait qu'à force de rames et de sang-froid dans des sillons liquides momentanément assagis. Il jugeait inutile de le raconter ici. Max ne l'aimait pas. Il ne frémissait donc pas aux récits des dangers qu'il avait encourus et dont il était sorti, chaque fois, fourbu, le corps anéanti, mais avec la joie que procure l'assurance d'avoir vaincu un ennemi puissant.

John se contenta de considérer les rives du Rhône, bordées d'arbres dépouillés, puis, plus loin, les bosquets de sapins qui peuplent la campagne hivernale... Plus loin encore la ceinture de montagnes mauves calottées de neige rose sous le soleil.

"Quel adorable pays!" songe-t-il.

—On s'arrête là, dit Marose. Plus loin, ce serait s'exposer.

—Entendu, fit Max en riant.

—Marie-Rose a raison, dit John sérieux. Inutile de provoquer le sort. Arrêtons-nous!

—Vous tenez tant que ça à la vie? demande avec une nuance de curiosité assez étonnante, le jeune homme.

—Comment? Si j'y tiens? Je crois bien! Et maintenant plus que jamais!

—Vous me surprenez, insiste Max.

—Pourquoi cela? Chaque homme tient à la vie, même l'homme misérable.

—Oui, mais il y a des hommes qui ont des raisons particulières pour désirer d'en finir avec la vie.

John ne relève pas l'allusion. Marie-Rose hausse ses fins sourcils. Tout son visage révèle un étonnement profond. Les paroles de Max ne sont pas de celles que l'on prononce insouciamment, au fil de la conversation. Elles ont une signification profonde, sous le ton de la légèreté.

John, qui suit son idée, dit à voix basse, d'une voix que la passion fait vibrer:

—Je n'ai pas terminé ma mission sur la terre. Pas encore! j'ai encore quelque chose à accomplir!

—Et quoi donc? demande Max.

—Ceci est entre moi et Dieu! dit John.

—Ah! bien! ne croyez pas que je veuille pénétrer vos secrets, dit Max, désinvolte. Ce que j'en disais... Marie-Rose est perplexe.

"Que cachent ces joutes verbales à double sens? Ces deux hommes se haïssent. A cause de moi, sans doute. Et moi qui ne rêve que paix et entente! Ah! conclut-elle, je n'avais pas mérité cette épreuve!"

Ils accostent sur la rive. Max accroche la chaîne de fer de la barque à un arbre dont les racines plongent dans l'eau. Et les trois promeneurs s'ébrouent dans la campagne, tapent fort du pied sur la terre dure pour se réchauffer.

Devant une maisonnette, un chien-loup se tenait assis sur son arrière-train. Il vint vers eux, le nez à l'affût et les yeux inquiets. Marose ne put s'empêcher de saisir dans ses mains son museau humide:

—Brave chien, dit-elle, tu viens savoir si nous sommes des amis ou des ennemis de tes maîtres? Tu es un as!

Le chien, satisfait sans doute de ces paroles caressantes et de son inspection autour des trois personnages s'en retournait s'asseoir devant sa maison.

—Combien je préfère ces braves bêtes, conscientes de leur devoir, à ces bichons stupides, habitués des coussins, hargneux quand on les dérange, et combien inutiles!

—Ce qui est beau, chère petite soeur, dit Max, n'est pas forcément inutile. Ces bichons dont tu parles avec tant d'ironie ont leur pedigree. Ce sont des bêtes de race...

—Qu'est-ce que ça fait? s'écrie impétueusement la jeune femme. Ils sont stupides! Je déteste la stupidité!

—Ah! je te retrouve enfin, dit Max en riant. Te voilà comme tu es toujours, comme nous t'aimons tous, à la maison. Mais, ma parole, tu n'étais pas ainsi, ces jours derniers. Ton mari t'a changée. Depuis que tu es Madame, tu as oublié ces réflexions spontanées qui constituent ton charme... ces sautes d'humeur joyeuses, comme celle que tu viens d'avoir et qui t'apparente à une toute petite fille!

—Vous paraissez m'accuser, mon cher Max, d'avoir changé votre Marose. Je n'y suis pour rien. Moi aussi, je l'aime primesautière, exubérante!

—Je vieillis, dit Marie-Rose.

Cela fut dit si drôlement que les deux hommes s'esclaffèrent.

—Madame la vieille dame, où sont vos cheveux blancs? demande en s'inclinant son mari.

—Et vos lunettes? s'enquiert Max, sur le même ton de moquerie.

—La vieille dame qui n'a pas encore de cheveux blancs ni de lunettes vous dit qu'elle a froid, ô hommes sans prévenance!

—Oh! je suis "au-dessous de tout", dit Max. En effet, tu m'avais confié ton écharpe. Je dois l'avoir laissée dans la barque. J'y cours!

—Permettez, dit John galant. C'est à moi d'aller la chercher!

—Allons-y ensemble? propose Max.

—Si vous voulez!

Les deux hommes sont vite sur le bord du Rhône.

—Allez donc dans la barque, dit Max. A vous le

mari, je dois donner la priorité, ajoute-t-il, non sans aigreur.

John s'élance dans l'embarcation. Il cherche l'écharpe, ne la trouve pas, se baisse pour regarder au fond, un peu partout, sous les coussins...

— Tiens...

Il se lève, crie:

"Je ne vois pas d'écharpe!"

Max n'est plus sur la rive.

Et... qu'arrive-t-il? John se sent emporté par un courant rapide. La rive fuit devant lui, le Rhône l'emporte!

— Que signifie ceci? La chaîne qui rattachait la barque à l'arbre s'est donc rompue? Et pourquoi Max est-il parti si vite?

Il s'empare des rames et de ses bras vigoureux rame de toutes ses forces, vers la rive.

Il sent que tout cela va lui être impossible. Il lui faudrait un compagnon, le courant est rapide. Et les tourbillons l'attirent, s'apprêtent à le happer comme une belle proie.

— Pas si vite, dit John, entre ses dents.

Il est prêt à défendre chèrement sa peau. Il a échappé à des dangers plus graves que celui-là.

Hélas! malgré ses luttes, ses efforts, il n'est pas le maître de l'eau. Il est dans le tourbillon. Sa barque tourne, tourne, petite coque de noix, jouet sans résistance.

"Ce serait trop bête, pense John, de finir ainsi, dans un tourbillon du Rhône, après quinze années de périls..."

Il rame, il rame...

Au bord de l'eau, il aperçoit Marie-Rose en compagnie de Max. Ils lèvent leurs bras au ciel, poussent des cris affolés. La barque saute, danse, vire, vire...

"Si je pouvais sortir du tourbillon!"

Mais non, impossible... Et... un coup de rame très violent fait chavirer la barque qui s'écroule dans l'entonnoir mouvant.

— John! crie de toute la force de ses poumons la pauvre Marie-Rose.

John remonte à la surface, nage à grandes brassées. Il est, dirait-on, plus à son aise que dans la barque. Vaincra-t-il le courant rapide? Il lutte comme un désespéré. Il avance péniblement, un ressaut du fleuve le repousse. On croit qu'il avance, il recule...

Un berger profile sa silhouette épaisse au milieu des deux jeunes gens.

— Faut aller le secourir! dit-il.

— Et comment? demande Max mollement.

— Vous ne voyez pas cette grosse branche d'arbre, qui s'avance, là, sur l'eau, couchée sans doute par la dernière tempête? Faut ramper dessus et essayer de lui tendre un bâton.

— Ou...i, dit plus faiblement encore le jeune homme.

— Eh bien! qu'attends-tu? dit Marie-Rose, impatientée.

— Il a peur, dit le berger.

Et le brave homme se laisse glisser le long de la grosse branche émergeant à peine au-dessus des eaux. John lutte toujours avec l'énergie du désespoir. Ses forces déclinent, mais il avance, oui, il s'en rend compte. Mon Dieu, la rive n'est pas lointaine! Cela semble à peine croyable que les yeux l'embrassent toute et qu'on ne puisse la toucher!

Ah! ce berger, ce brave homme qui vient vers lui... Oui, une seule aide, une petite aide, une main tendue, un point d'appui et il s'élancera de l'avant!

Le berger tend son bâton. John s'y agrippe! Il est sauvé... Nager pour lui devient alors chose facile. En deux brassées, il a atteint la terre convoitée.

— Merci, mon brave, dit-il.

— On n'aurait laissé noyer un chien, dit l'homme en haussant les épaules.

Il a un regard aigu vers le "Monsieur" qui a eu peur.

"Ces gens des villes", bougonne-t-il.

Marie-Rose ouvre son sac et tend à l'homme un billet. Celui-ci le refuse.

— Pensez-vous, dit-il. C'était si simple! Il suffisait de le sortir du tourbillon. Une branche coupée par un orage se trouvait là, à point...

— Merci, dit John. Si vous avez besoin de moi, un jour...

— Pensez à vous sécher d'abord, rit l'homme. Vous allez attraper une pleurésie!

— Rentrons! dit Marie-Rose toute tremblante. Sous son hâle, John est blême.

— Bigre, dit-il, en s'ébrouant, je me suis vu dans une position critique. Je crois, ma foi, que sans ce berger!

— Comment se fait-il demande Marie-Rose, que la barque s'en soit allée, au fil de l'eau. N'était-elle pas bien amarrée?

John regarde Max. Il est plus blême que lui.

— A moi incombe la faute, dit-il. C'est moi qui l'ai amarrée et sans doute ai-je mal noué la chaîne.

— Et en cherchant l'écharpe, dit John, je n'ai pas vu que le courant m'attirait. Au fait, vous l'avez autour de votre cou, cette écharpe, Marie-Rose. Comment se fait-il?

— Toujours ma faute, dit Max, en se frappant la poitrine. Si un malheur vous était arrivé, John, quel remords! Oui, figurez-vous que je l'avais mise dans

ma poche. Je ne m'en souvenais plus. Et c'est ce qui vous explique que je vous ai quitté si vite! En mettant ma main dans ma poche, machinalement, je l'y ai sentie tout au fond. J'ai couru vers ma sœur d'une traite, croyant que vous alliez venir tout de suite derrière moi! Et ce n'est que plus tard, ne vous voyant pas accourir, que nous sommes retournés vers la rive, Marose et moi...

— Je comprends... dit John.

— Une malchance, continua Max... une succession d'événements qui se sont déroulés contre vous...

Ce disant, ils vont vite au "Jas". La promenade est terminée. Cette splendide matinée finit mal. Et Marie-Rose pense à une autre matinée, vieille de quinze jours à peine, où son mari lui a sauvé la vie en la préservant de la morsure d'une vipère. Quel homme! Il se tire de tous les mauvais pas! Mais quel destin est le sien!

Elle est songeuse, absorbée dans des pensées dont elle ne sait pas diriger le cours, perdue dans des labyrinthes infinis. Elle n'est pas habituée à se mouvoir dans de tels méandres. Mais tout cela n'est pas net!

Le trouble l'environne...

John en fut quitte pour un bon rhume. Tandis qu'il gardait la chambre, lui aussi réfléchissait. Cette "succession d'événements..." n'était-elle pas voulue par celui qui le haïssait? Le haïrait-il au point de vouloir sa mort? Et toujours cette même pensée le traversait:

— Où donc ai-je vu ce visage?

CHAPITRE VII

LA CHUTE

L'avant-veille de leur départ pour Paris, une pluie violente bouleversa la région. L'eau tomba à pleins seaux d'un ciel irrité. La foudre saccagea les arbres, coucha des branches entières sur la terre.

Le lendemain, un mistral déchainé se leva, qui semblait avoir fait le pari de raser complètement la campagne de Vaucluse. Tout vacillait sous son souffle puissant. Ce fauve altéré de destruction s'attaquait aux troncs d'arbre les plus solides et les faisait trembler, quand il ne parvenait pas à les démolir. Surtout, il griffait comme avec des ongles immenses les eaux des sources et des rivières, leur imprimait des mouvements désordonnés, les creusait en entonnoirs géants.

Le Jas, sous sa grotte, manifestait une colère vertigineuse. Il sortait de son lit de rochers et de ciment, inondait le jardin, creusait des rigoles. Quant au Rhône, ah! il était splendide! Il jetait des paquets d'eau grise, lourde, dont les franges retombaient en vagues coléreuses dans la campagne noyée.

— C'est aujourd'hui qu'il conviendrait de visiter la Fontaine de Vaucluse, proposa Max. Avec un temps pareil... c'est indiqué...

Il ajouta, d'un air d'intérêt trop appuyé pour être naturel:

— John serait peut-être content de voir ça!

— Certainement, dit Marie-Rose.

— Mais... nous partons demain, dit John. Nos bagages...

— Oh! mes malles seront bien vite faites. Et j'ai Rosalie... La Fontaine de Vaucluse, d'ailleurs, n'est pas loin d'ici.

— Comme vous voudrez...

Ils y allèrent.

Roland, le chauffeur, les conduisait habilement. Les routes étaient détrempées, et toute la campagne alentour était presque entièrement sous l'eau. La Sorgue bouillonnait, empiétait sur les terrains, ça et là, transformant en marais les campagnes autour des Mas, les prairies et les vignes.

Vents et eaux emmêlés, éternels ennemis, faisaient un assourdissant tapage.

Mais quelle vision offrit la Fontaine de Vaucluse aux visiteurs! Cette Fontaine, cette source tant vantée, chantée par les poètes, immortalisée par Pétrarque et Laure, qui trouvaient ces lieux divins, gagne en effet à être contemplée par mauvais temps.

Alors elle s'enfle, s'enfle... monte, monte... lâche l'énorme rocher à pic d'où elle surgit, puis tourbillonnant s'élance à l'assaut du vallon, rencontre sur son passage d'autres sources et sourcelettes qui se mêlent à elle pour former une rivière agitée, tumultueuse, débordante, écumeuse. Dans la lumière, les eaux ont des tons diaprés et profonds. Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel qui se reflètent dans chaque gouttelette des vagues hautes, lancées dans l'air comme des jets d'eau, font autant de kaléidoscopes éblouissants.

— Je suis environnée de brouillards, dit Marie-Rose.

Les vagues, en effet, étaient si houleuses, qu'elles ennuageaient l'atmosphère, distribuant partout une fumée légère retombaient en pluie fine sur les promeneurs. Mais cela ne ressemblait en rien à un brouillard triste. Au contraire, cela constituait un charme de plus à ce paysage d'eau, de terre et de rochers.

Les trois excursionnistes ne se laissaient pas de contempler la rivière, les chutes, les petites cata-

la tempête avait, la nuit dernière, déchiquetées et sur lesquelles les flots s'acharnaient.

— Quand on pense que l'été, ces bords sont si calmes. Que l'on peut se promener sur les pierres du fond dont on n'aperçoit maintenant que la chevelure de mousse emportée par le courant!

— Pays des eaux, dit Max, pays riche!

— Oui, dit John, d'une incalculable richesse!

Autour d'eux sur les flancs des montagnes qui encerclent le vallon de Vaucluse, l'emprisonnent, et dont le dernier bastion, celui qui le clôt, est la voûte énorme d'où surgit la Fontaine, des plantes de toutes sortes s'entremêlaient. Plantes des pays d'azur, des cactus, des plantes grasses. Mais, à côté, voisinaient des pins, et, plus haut, de grands sapins secouaient leurs aiguilles. Quoique maltraités par le mistral, ils étaient toujours debout.

— C'est à croire, dit John, énonçant tout haut ses pensées intérieures, que toute la végétation du monde s'est donnée rendez-vous dans ce coin du globe.

Ils se mirent à grimper dans les rochers. Marie-Rose, en habituée, allait toujours, d'un pas pressé, heureuse de cet exercice auquel elle s'était assouplie depuis son enfance.

— Attention! lui criait son mari, attention, vous allez tomber!

— Ne craignez rien!

C'était à qui se montrerait le plus rapide, le plus adroit. Mais aucun des trois n'était épais ni mou. Max tirait gloire de ses exploits sportifs. Marie-Rose était aussi de son temps, sportive. Quant à John, il n'avait pas fait du sport par snobisme. La vie qu'il avait menée, dans la brousse, pendant de longues années, l'avait rendu apte à tous les exercices parmi les plus périlleux.

Les rochers qui surplombent la Fontaine de Vaucluse sont raides, tombent à pic dans la vallée. Les pentes sont rapides, difficiles à gravir. A cette époque de l'année, et malgré des arbres toujours verts qui empêchent que ces lieux soient mélancoliques, même en hiver, il n'y a pas la végétation abondante de l'été qui retient les pas.

— Battus des vents, comme Ossian, dans un des lieux les plus beaux du monde, dit John.

— Oui, beau! dit Marose simplement.

— Je comprends mieux la passion de Pétrarque pour Laure, dit John.

— Bien sûr, l'ambiance est pour beaucoup dans les sentiments. Un beau décor les exalte.

— C'est pour cela, continua John, qu'on dit que les méridionaux sont plus emportés que les gens du nord. Le soleil... l'exubérance de la nature...

— Et le vent! s'écria Marie-Rose.

— C'est un butor, dit Max. Impossible d'avancer! Oh! quelle force aveugle et méchante...

— Oh! Max, fit Marose, comment, toi, qui es de nos régions, peux-tu dire cela? Le vent, nous l'aimons tous, ici, et même nous nous vantons de posséder un tel ouragan chez nous! Tu sais bien qu'il assainit notre ciel, que, sans lui, nous serions noyés de brouillards. Souviens-toi de Pétrarque qui disait qu'Avignon était la sentine de la Provence. Notre mistral, c'est un bon chien de garde!

John ne put s'empêcher de sourire. Cette Marose! Elle avait toujours le mot drôle et bien à propos. Et toujours si enthousiaste!

Tout ce qui touchait à sa Provence était, pour elle, chose sacrée! Comme son âme était entière, absolue! Il l'aimait ainsi, sa Marose, qui ne connaissait pas les "peut-être..." et les "à peu près..."

Encore un coup, il se retint d'exprimer ses sentiments. S'il avait été libre, ah! il sait bien ce qu'il aurait fait! Il aurait saisi dans ses bras sa femme adorée et l'aurait embrassée fougueusement, avec autant d'emportement qu'en peut mettre le mistral quand il souffle à pleine haleine, comme maintenant!

Prenant un visage indifférent, il demanda:

— Quel est ce château démantelé, là-haut?

— Mais, c'est celui qu'on attribue à Pétrarque. Voyez comme il est haut perché. Il en fallait, des poumons pour grimper là-dessus!

— Et cela ne l'empêchait pas de trouver encore du souffle pour écrire ses immortels canzones...

— Oui...

— Qui était cette Laure, le sait-on exactement?

— Oh! John! heureusement que vous êtes étranger à la région... Savez-vous que si vous posiez cette question à un "naturel" du pays, il vous regarderait de travers?

— Pas possible! Tout le monde ici est donc pétrarquisant?

Tout le monde, mon cher, vous dites bien! On est fier de son vallon comme de son Pétrarque! Et sachez aussi que, chez nous, tout le monde est félibre, c'est-à-dire poète! Poète en langue provençale, et si l'on n'écrit pas des vers provençaux, on encourage ceux qui en font, on les lit attentivement, on met tout en oeuvre pour les faire connaître. Tous poètes, tous félibres, tel est le mot d'ordre des Provençaux!

— Félicitations, chère amie! Vous dites cela avec un feu, une âme, une ardeur!

— Ah! je suis bien la petite fille de mon grand-père Martial Rambaud qui s'exaltait rien qu'à entendre le nom de Pétrarque. Il connaissait Mistral par coeur, et Charles Rieu, et Aubanel, et tous! Il en a écrit, lui aussi, des vers provençaux. Et il

l'aimait, son mistral! Il l'appelait "le plus impétueux chevalier de la terre!"

Le vent colorait les joues de la jeune femme que les tourments des derniers jours avaient pâlies. Ses yeux étincelaient, son corps souple et fin tréssait d'émotion. Max et John la trouvaient exquise. Nature charmante, si différente de la plupart des femmes qui, de nos jours, font leur délectation des conversations où la toilette et les canons entrent seuls en jeu!

Max et John adoraient cette petite fée du vallon de Vaucluse. Elle n'était à aucun des deux. Mais Max la croyait à John et sa jalousie devenait aiguë. John se secoua. Il essaya de rire:

— Nous sommes loin de Laure de Noves, et c'était une très honnête femme, très belle, naturellement, mais qui aimait son mari, s'occupait de son ménage et soignait ses enfants avec tendresse. Telle quelle, Pétrarque l'aima. Il en fit un idéal de bonté et de beauté sans égale. Il la couronna de lauriers et la rendit immortelle par son amour et son génie. Voyez si elle est immortelle! Voilà 700 ans qu'il la rencontre pour la première fois, alors qu'elle descendait les marches de l'église Sainte-Claire, en Avignon, vêtue d'une robe verte parsemée de violettes... 700 ans, vous vous rendez compte? Et elle vit toujours dans les mémoires fidèles!

— Avoir inspiré un tel amour! dit John.

— Elle n'est pas la seule capable d'inspirer un grand amour, soupira Max en regardant sa "petite sœur" avec intention. Il y en a d'autres, près de nous...

Marie-Rose rougit et s'abstint de répondre, John jeta un regard furieux à son compagnon. Le charme était rompu. Les excursionnistes reprurent leur ascension dans les roches lumineuses balayées par le vent.

Ils marchaient difficilement, à présent, courbés en deux par un mistral sans pitié. La poussière pénétrait dans leurs yeux, leurs oreilles. Ils avaient ôté leurs chapeaux, pour éviter qu'ils ne s'envolent. Les cheveux blonds de Marie-Rose s'embroussaient sur sa tête, ses deux compagnons étaient échevelés.

— Redescendons, dit la jeune femme, c'est imprudent de monter plus haut, dans ces roches abruptes. Nous allons, regardant vers la terre, courbés par le vent, et nous risquons de ne pas voir l'obstacle devant nous, ou de glisser dans une excavation.

— Bah! fit Max, nous sommes bons marcheurs, tous les trois, nous n'allons pas avoir peur?

— Nous, non, dit John, mais Marie-Rose peut broncher, tomber, se faire mal.

— Nous la soutiendrons, n'est-ce pas, Marose?

— Moi? C'est pour moi que vous craignez? Que de fois j'ai escaladé ces pentes, tout enfant, et par des temps semblables, allez!

C'était une intrépidité.

A un moment donné, ils se trouvèrent devant un pan de montagne à pic, que les pluies avaient complètement démantelé, arrachant la végétation qui s'agrippait à la terre, déracinant les arbres. Audessous, la Sorgue grondait, grossie de toutes les sources qui sourdaient du tréfonds de son lit, se précipitant en cataclysmes sur les pierres polies.

— Eh bien, si quelqu'un tombait, de cette hauteur, maintenant qu'il n'y a plus une seule racine pour se retenir, si la Sorgue l'engloutissait, on n'en donnerait pas cher, le pauvre! dit Marie-Rose.

Ils s'attardaient à contempler le sauvage spectacle. Les grands pins au-dessus de leurs têtes faisaient éperdument valser leurs aiguilles, commandés par le vent. A leurs pieds, les eaux de la Sorgue s'élançaient en crêtes et, par les mille prismes de leurs gouttelettes, renvoyaient vers eux une clarté prestigieuse.

Ils étaient immobiles et muets. A quoi pensaient-ils, tous les trois? Était-ce seulement la splendeur ambiante qui dirigeait leurs pensées? Difficile à démêler, en tout cas! Le certain, c'est que leurs pensées ne devaient pas être bien gaies, aux uns et aux autres, car des plis barraient leurs fronts.

John sondait les eaux aux reflets de jade et de turquoise. Il se reportait, là-bas, vers la rive lointaine qui fut sa seconde patrie, l'endroit où il s'abrita contre la cruauté des hommes. Il se remémorait les dangers qu'il avait encourus, les eaux qu'il avait vaincues. Soudain, le souvenir du tourbillon du Rhône où il avait failli sombrer se présenta devant lui. Eau sombre et tourbillonnante... celle-ci, claire et gaie, meurtrière aussi. Et c'est à ce moment précis qu'il sentit qu'on le poussait dans le dos, qu'on essayait de le pousser, légèrement d'abord, violemment ensuite.

John ploya sa haute taille sous la pression. Il perdit pied et sans son sang-froid, sa grande habitude du péril, il serait inmanquablement tombé dans l'abîme. Il opéra — il ne sut se rendre compte comment — un rétablissement sur ses jambes et se trouva au milieu de la pente, droit, un pied enfoncé dans la terre croulante. Au cri d'effroi que poussa Marie-Rose, il répondit par un immense éclat de rire.

— Ce n'est rien, chérie, un peu de maladresse.

Il remonta la pente, se trouva devant elle.

— On a tort, chère amie, de se croire plus fort que les autres. Voyez, tout comme un vulgaire pékin, je perds pied.

Marie-Rose était pâle, moins cependant que Max. Celui-ci était entièrement décoloré, aussi blanc que son col.

— Vous nous faites de ces peurs! dit-il.

— Mais comment cela est-il arrivé? demanda Marie-Rose.

— Le sais-je moi-même? Je me suis senti glisser, voilà tout!

— Pour un homme habitué à la brousse, dit Max, aisément.

John se gardait bien de dire la vérité à sa femme. Pour lui, le doute n'était plus possible, Max l'avait poussé.

— Retournons! dit Marie-Rose.

La joie de la promenade s'était enfouie. Un grand tremblement leur restait. Marie-Rose pensait: "Il y a un mauvais sort sur lui..."

Ils gardèrent le silence tandis qu'ils regagnaient le village de Vaucluse, tout proche, où ils avaient décidé de déjeuner.

Ils eurent beau faire, ils ne parvinrent pas à retrouver leur entrain. En vain, l'hôtelier de "Pétrarque et Laure" leur servit-il les plus belles écrevisses, les plus savoureuses truites de la Sorgue, préparées selon de savantes recettes provençales. Ils n'avaient pas faim, ils avaient le cœur gros. Ils avaient hâte de rentrer chez eux, de se recueillir, dans le calme, de reprendre leurs esprits dans la solitude du "Jas", seuls.

Et ce furent trois muets que le chauffeur Roland ramena dans la maison sur le Rhône.

Dans sa chambre, John réfléchit. Ainsi donc, c'était bien vrai, Max avait voulu le tuer.

Déjà il l'avait tenté en dénouant la chaîne qui retenait la barque sur le bord du Rhône, accrochée à un tronc d'arbre. John avait repoussé cette méchante pensée, quand la chose était arrivée. Le doute ne lui était plus permis. Il se rappelait maintenant que Max, lorsqu'il l'avait accompagné vers la barque, s'était tenu un instant penché à terre, que ses mains avaient fourragé dans les herbes.

— C'est qu'il dénouait la chaîne, c'est l'évidence même.

Il était parti ensuite, en courant.

— C'est pour ne pas me voir flotter à la dérive. Quelle bonne excuse, avait-il invoqué!... Je suis allé retrouver Marose, je n'ai pas deviné le danger...

Il avait l'écharpe dans sa poche, tout au fond... Pourquoi, quelle idée? L'explication est simple:

— Il voulait se fournir un prétexte pour me conduire dans la barque. Préméditation...

Aujourd'hui, John avait nettement senti qu'on le poussait dans l'abîme. Oui, Max avait voulu se débarrasser de lui. Dans quel but? se demandait sans cesse John. Toujours, il se répondait en mettant en avant la jalousie. Max aimait Marose. Mais il savait que, même malheureuse, elle ne divorcerait pas, trop profondément pieuse. Le veuvage seul la libérerait.

— Il l'aime... monstrueusement...

Mais une question précise se présenta à lui, si précise qu'il la formula à haute voix, dans la solitude de sa chambre:

— Où ai-je déjà vu ce visage?

CHAPITRE VIII

JOHN S'EN VA

Les voilà, les trois protagonistes du drame prêt à se jouer — mais ils ne s'en doutent pas encore — au sein d'une famille unie.

Marie-Rose s'efforce à la gaieté. Comment tromper l'oeil attentif d'une mère?

Mme Rambaud est une maman très tendre, très douce. Mondaine, évidemment, comme l'exige la situation de fortune de son mari, sortant et recevant beaucoup, prise au long des jours par des essayages, des courses et des visites. Mais jamais elle n'a sacrifié ses devoirs de mère à ses obligations mondaines. Toujours dans ses journées occupées, elle trouvait, quand Marose était enfant, plusieurs heures pour s'occuper d'elle, surveiller ses devoirs, ses leçons. Souvent, entre deux courses, elle se rendait aux Tuileries... au Parc Monceau... là où elle avait envoyé la bonne et sa fille et se réjouissait de rester un moment avec elle pour la regarder jouer. Et jamais, elle ne se fût couchée le soir, sans aller embrasser sa chérie dans son petit lit et la border.

C'était pendant les mois d'été, au Jas, qu'elle se trouvait le plus heureuse. Là, elle était libre de se donner entièrement à ses gracieux devoirs maternels. Marose était si douce, si câline que c'était un rêve de vivre avec elle. La mère et la fille prenaient dans la compagnie l'une de l'autre un plaisir extrême.

Mme Rambaud ne voyait pas venir sans un certain effroi le jour où elle marierait sa "petite".

— Je ne suis pas une égoïste, avait-elle coutume de dire, et je ne prétends pas garder Marose pour moi seule. Tout de même, ah! que le jour de son mariage vienne le plus tard possible!

Chaque fois que Marose refusait un parti, au fond de son cœur, la mère s'en réjouissait. Et elle l'avait donnée à ce John Lawson, un presque inconnu...

— Es-tu heureuse, ma chérie? question qu'elle pose maintenant à la jeune femme vingt fois dans la journée.

A la vérité, Marie-Rose voit bien que sa maman a des doutes. Ses joues sont moins fraîches qu'il y a un mois, ses yeux sont battus et sa bouche a un pli triste qu'on ne lui connaissait pas.

— Es-tu heureuse?

— Mais oui, je t'assure, maman...

La jeune femme est très entourée, très invitée. On sait que son mari est immensément riche, qu'il a offert à sa femme des perles sans prix. On tient à produire ces personnages représentatifs. On déplore seulement que M. Lawson soit un "figurant" presque muet, que Marie-Rose ait perdu sa verve.

— Es-tu heureuse? demande, comme un refrain Mme Rambaud à sa fille adorée.

— Mais oui, maman, répond invariablement la jeune femme.

— Je dois te dire qu'il n'y paraît pas, répond Mme Rambaud.

— Quelle idée, maman! Je ne peux cependant pas crier toute la journée: "Je suis heureuse, je suis heureuse!"

— Non... Mais il y a des façons de manifester sa joie. Moi, je t'assure que, lorsque j'étais jeune mariée, j'avais un tout autre air...

— Un tout autre air...

— Mais oui, reprend Mme Rambaud impatientée, je ne faisais pas cette figure de croque-mort! Et j'arrangeais mes petites affaires, et je remplissais des boîtes de choses... inutiles, naturellement, pour le plaisir de les remplir... des souvenirs... des insignifiances qui, pour moi, avaient toutes une histoire... une fleur que ton père m'avait donnée, à la fin d'un repas, un bout de dentelle d'une robe qu'il avait aimée... Que sais-je, moi, mille riens qui sont une indication que l'âme est en joie. Hein? quoi? tu ne réponds pas?

Mme Rambaud prend sa fille sur ses genoux, l'embrasse tendrement:

— Tu n'as rien à confier à ta petite maman?

— Rien, maman, je t'assure.

Pour échapper à cet interrogatoire menaçant, Marie-Rose prétexte une course urgente.

"Il y a quelque chose, se dit Mme Rambaud. Il faut que je le sache, je saurai..."

Une telle décision étant prise, de la part d'une mère aimante et dévouée, la vérité n'allait pas tarder à se faire jour.

Une brillante soirée chez les Crion.

Marie-Rose est très entourée, très sollicitée. Elle danse, mais, tout le monde le remarque, sans entrain. Son sourire est contraint, ses épaules fléchissent.

— Marie-Rose n'est-elle pas un peu souffrante? demande la maîtresse de maison à Mme Rambaud.

— Je ne... crois pas...

— Peut-être, chère amie, allez-vous être grand-mère?

Grand-mère! Mme Rambaud sursaute.

— On ne m'a pas fait de confidences, dit-elle, un peu aigre.

— Ma foi, n'est-ce pas, c'est tellement naturel... devenir maman. Marie-Rose le sera, allez!

La dame s'en est allée vers une autre invitée. Mais elle a semé le soupçon dans l'âme de Mme Rambaud. Et celle-ci de réfléchir.

"Oui, Marie-Rose serait maman, un jour... Oh! comme elle serait contente. Cela comblerait tous ses vœux. Son mari aussi serait si content! Lui qui avait toujours désiré un fils. Sa femme n'avait pu lui donner cette joie. Mais Marie-Rose aurait ce fils qu'ils adoreraient, tous, comme un Messie longtemps attendu.

"Pourvu que Marose ne soit pas malade!" s'inquiète vite la mère. Elle ne m'a rien dit, poursuit-elle en pensée. Elle n'est pas sûre peut-être. Je la confesserai, ce soir même, en rentrant, comme lorsqu'elle était petite et que j'attendais cette heure pour lui faire avouer ses petites fautes de fillette..."

La dame de la maison est bavarde. Elle a pris ses suppositions pour des réalités. Et voilà qu'elle annonce à tout le monde la grande nouvelle qu'elle croit avoir découverte!

— Marie-Rose attend un bébé!

Les amies de la jeune femme s'empressent autour d'elle.

— C'est donc ça, Marose, que tu as si mauvaise mine! Nous disions aussi...

— Moi, que j'attends un...?

— Allons, ne fais pas la cachotière, va! C'est un heureux événement. Que désires-tu, une fille ou un garçon?

Marie-Rose est excédée. Des larmes perlent à ses cils. Ah! elle subit trop vraiment! Sourire à la maison, sourire surtout à sa mère, et sourire encore au dehors!

— Laissez-moi, supplie-t-elle.

A ce moment, son mari s'approche du groupe qui entoure sa femme.

— Qu'y a-t-il, en essayant de plaisanter. Un complot?

— Il y a que votre femme est une cachotière, dit une amie, la plus intime de Marie-Rose. Elle nous avait caché qu'elle allait bientôt être maman!

Le front de John se rembrunit. Non, ce bonheur ne lui était pas accordé, sans doute ne lui serait-il jamais donné. Puis, voyant que sa femme est à bout de nerfs, qu'elle est mûre pour les sanglots, il lui offre son bras:

— Je vous délivre, Marose... Vos amies vous aiment trop! Je vais vous conduire au buffet... Une coupe de champagne vous remettra!

— C'est plus que je n'en puis supporter, John.

— Je suis décidé à partir, si tel est votre désir...

— Nous verrons... John...

— Ils rentrent, au matin. Mais Madame Rambaud a décidé de confesser sa fille.

Et c'est dans le petit boudoir attenant à sa chambre qu'elle la retient.

Elle plonge ses regards dans les siens, la scrute jusqu'au fond de l'âme :

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit, à moi la première, que tu espérais être mère ?

— Je t'assure, maman qu'il n'en est rien !

— Ah ! bien vrai !

Mme Rambaud est déçue.

— Je croyais...

— Qui a pu te faire croire... ?

— Notre hôtesse de ce soir, Mme Crion, me l'avait suggéré. Comme tu n'as pas très belle mine... Mais tu as le temps, ma chérie... Tu es si jeune ! Oui, un jour, tu auras à tes côtés un petit être charmant qui t'appellera "Maman !" Mais oui... Cela n'a rien d'extraordinaire... Ce sera, si cela arrive, un événement heureux dans notre maison. Mais... Qu'as-tu ?

Marie-Rose était à bout. Toujours se déclarer heureuse alors qu'elle avait la mort dans l'âme, qu'elle portait ce douloureux secret... Elle s'écroule en sanglotant dans le giron maternel.

— Chérie, que signifie...

Mme Rambaud croit bon d'appeler son gendre. Sa "petite fille" comme elle persiste à la nommer encore, avait eu, sans nul doute, un petit différend avec son mari. Ce fut sa première pensée. Cela advenait assez souvent, dans les très jeunes ménages. Il faut un certain temps avant que les caractères s'accordent. Les plus amoureux se trouvent quelquefois en contradiction. Ce n'est rien. Elle appelle :

— John !

Celui-ci était près du boudoir. Il ne s'était pas retiré dans sa chambre. L'attitude de sa femme, ce soir, plus triste que jamais, et qui, il s'en doutait, ne possédait pas son habituelle maîtrise, l'inquiétait. Il fut donc tout de suite près de sa belle-mère. Il trouva sa femme secouée de gros sanglots. Son corps frêle semblait prêt à se briser. Marose poussait de petits cris inarticulés, prononçait des paroles sans suite, personnifiait l'image du désespoir.

— John, que lui avez-vous fait ? Je vous en prie, dites-le moi !

— R... ien, je vous assure, dit le mari embarrassé.

— Voyons, s'il n'y avait rien, elle ne serait pas ainsi, désolée. Je veux croire que ce n'est là qu'un orage. Encore aimerais-je savoir ce qui l'a provoqué ?

John hausse les épaules. Il est accablé. Ses bras collés au corps s'en écartent, signifiant son impuissance à consoler un si grand chagrin.

— Mais enfin, s'écrie Mme Rambaud, impatiente, est-ce l'attitude d'un jeune marié, que vous avez, John ? Vous êtes là, indifférent, on dirait que Marose vous est étrangère. Quand on n'a pas deux mois de mariage et que votre femme est dans un pareil état, on la prend dans ses bras, on la cajole...

John est toujours immobile, pâle, les traits douloureusement tordus.

— Ah ! ça, John, n'aimeriez-vous pas votre femme ?

Et cette fois, c'est de l'angoisse qu'il y a dans la voix de Mme Rambaud.

— Si je ne l'aime pas...

Quelle question... Mme Rambaud ne peut pas savoir... John, pour sa femme est capable de sacrifier sa vie. A ce moment, ne lui abandonne-t-il pas ce qu'il a de plus cher, son honneur ?

Mais il s'arrête. Il ne parlera pas. Marie-Rose sanglote toujours et de plus en plus fort.

— Ma chérie, mon enfant, ma petite enfant ! s'inquiète Mme Rambaud, oh ! que se passe-t-il ?... Je veux savoir, savoir !

— Je vais vous mettre au courant, dit une voix cinglante. Moi ! Je vais vous dire ce qu'il y a entre Marose et John !

Max faisait irruption dans le boudoir, suivi de près par M. Rambaud.

John tressaille. Que va dire Max ? Que sait-il ?

— Nous passions, dit le père. Nous allions nous coucher. Nous avons entendu du bruit, nous entrons, nous voyons Marose désolée dans les bras de sa mère... Qu'est-ce qui se passe ?

— C'est simple, dit Max. Il s'appliquait à prendre une attitude rigide. John savait lire en lui une implacable cruauté. Et dans un silence de mort coupé seulement par les sanglots de la jeune femme, il prononce :

— Vous avez donné votre fille à un assassin, un forçat évadé du bagne !

John chancelle, soudain étourdi comme par un coup de massue. Ainsi donc, Max "savait" ? Et par qui... Et comment... ? Mais, ne serait-ce pas lui qui aurait posé les feuilles révélatrices sur la coiffeuse de Marose, le soir de ses noces ? Mais pourquoi cette façon d'opérer clandestine ?

La stupeur a serré la gorge de M. et de Mme Rambaud. D'abord, ils ont à peine compris. Et puis, ils sont assommés. Maintenant, ils contemplent leur gendre immobile, muet, pareil à une statue de bronze mais que ses yeux bleus rendent extraordinairement vivante.

— Est-ce vrai ? bégaye enfin M. Rambaud.

John incline la tête en signe d'assentiment.

— Vrai ? redemande la voix broyée d'angoisse, Madame Rambaud.

John renouvelle son geste.

— Ce n'est pas possible, voyons, reprend le malheureux père. Voyons, dites-moi que je suis le jouet

d'un cauchemar, que je vais me réveiller. Ma fille, mon enfant, la femme d'un bagnard évadé !

— Eh ! oui, dit Max, le malheur a voulu que je sois retenu en voyage plus longtemps que je ne l'aurais voulu, que je ne sois de retour que le jour même du mariage de Marose. Il faut dire aussi que Monsieur Lawson était pressé de se marier. Vous comprenez maintenant pourquoi il craignait qu'on ne vous avertit et que sa belle proie ne lui échappât. Le jour du mariage donc, il me semblait bien le reconnaître. Mais je me disais que j'étais le jouet d'un songe, un songe atroce. J'ai voulu voir de près cet homme... Ici, j'ai fait une enquête en règle, silencieuse, mais approfondie. Le doute ne m'est plus permis. John Lawson n'est pas John Lawson, sujet américain, mais Jean-Claude Le Jonquois, assassin du bijoutier Lartier.

— Oh ! suffoque M. Rambaud. Oh ! Jean-Claude Le Jonquois ?

Il rappelle ses souvenirs. En effet, il lui revenait que ce procès l'avait ému, autrefois. Dans son entourage, on avait parlé de ce fils de famille dévoyé, qui avait commis le crime le plus crapuleux qui soit, celui que l'argent commande.

— Vous, Jean-Claude Le Jonquois !

Nouveau signe d'assentiment de John.

— Mais défendez-vous donc ! crie le père, au paroxysme du désespoir, défendez-vous, dites que ce n'est pas vrai, que vous êtes victime d'une ressemblance...

Devant le mutisme de son gendre, il s'affole, trépigne, s'exclame : "C'est affreux, affreux !"

— Et c'est ce secret que tu portais, ma chérie, dit la mère, pleurant à chaudes larmes, ce secret que tu n'osais pas nous révéler ?

Marie-Rose est incapable de répondre. Elle n'est, en cet instant qu'une toute petite fille bien malheureuse.

— Réponds, mon enfant chérie, redit son père, réponds, il faut que tu fasses un petit effort sur toi-même.

Peine perdue. La crise de nerfs guette Marie-Rose.

— Marie-Rose a appris la chose le soir même de notre mariage, dit John, prenant la parole pour la première fois.

Sa voix est naturelle, il s'exprime sans forfanterie, mais sans humilité. Comme sa fille, Monsieur Rambaud est ébranlé. Un coupable n'a pas cette irréprochable tenue. Pourtant...

— Rassurez-vous, continue John, il vous sera facile de vous débarrasser de moi dans les plus courts délais. Non consommation de mariage... Le motif est valable en cour de Rome...

— Pourquoi ? Pourquoi ?... bredouille Monsieur Rambaud. Vous avez amené le déshonneur chez nous, Monsieur... vous avez troublé une âme sensible de jeune fille... ce sont des choses qui se paient cher, Monsieur. C'est un second crime à nos yeux, il ne doit pas rester impuni.

John s'incline. Comme au Jas, devant sa femme, il indique qu'il se tient à la disposition de ses beaux-parents.

— Horrible, horrible, sanglote la mère. Ma fille, la femme d'un assassin... Oh ! qu'ai-je donc fait au bon Dieu pour être éprouvée de la sorte...

— Oui, quelle épreuve ! dit en sourdine M. Rambaud.

— Aussi, on prend de plus amples renseignements, dit Max, quand on marie sa fille unique. Laissez-moi vous dire respectueusement — mais il le faut — que vous avez agi à la légère.

"Cette voix, pensait John, où l'ai-je donc entendue ?

— Tu as raison, mon petit, dit M. Rambaud, accablé. Nous avons été légers.

Mais qui donc allait soupçonner cet homme, ce riche Américain que toutes les familles, parmi les plus cotées de Paris, se disputaient, que toutes les jeunes filles à marier, parmi les mieux dotées, désiraient épouser... Quel guignon, quelle fatalité...

— Que décidez-vous ? demande encore Max.

— Le divorce, au plus tôt, dit spontanément Mme Rambaud. Ma chérie, dit-elle, se penchant sur Marie-Rose, de plus en plus agitée, et lui caressant les cheveux, va, ne s'inquiète pas. Nous allons te débarrasser de ce vilain homme. Puisque d'ailleurs, il n'a été ton mari que de nom...

Marie-Rose ne proteste pas. Entend-elle seulement ce que dit sa mère ?

— Minute, dit Monsieur Rambaud. Le silence doit se faire sur tout ceci. Je n'entends pas que mon nom, non plus que celui de ma fille soit taché, parce qu'il a plu à un... vilain monsieur (il n'ose plus redire un assassin) de l'épouser. Mais je ne veux prendre une décision ferme cette nuit. Je suis trop bouleversé, trop peu maître de moi. Je dois réfléchir jusqu'au matin. Demain, Monsieur, dit-il en se tournant vers son gendre, je vous indiquerai ce que vous devez faire pour assurer notre tranquillité.

John opine du menton. Que pouvait-il faire autre ? Il était à la merci de ses beaux-parents, de ce Max qui le détestait. Il ferait ce que l'on voudrait. Le remettrait-on à la justice ? Peu probable, puisque les Rambaud craignaient le scandale. Il avait voulu être heureux. Cela lui était défendu, c'était net. Le Destin n'aime pas qu'on le contrecarre.

Et voici que Marie-Rose, sur les genoux de sa mère, se raidit soudain, perd le souffle. Madame

Rambaud la voit qui devient violette sous l'afflux de sang envahissant son petit visage. Elle hoquette, le souffle coupé, le cœur en déroute.

— Ma fille ! crie la mère, ma fille ! elle va mourir...

Vite, M. Rambaud sonne. Mais les domestiques couchés à cette heure ne répondent pas.

— Cours à la cuisine, dit Mme Rambaud, cours ! de l'eau, du vinaigre !

Il s'empresse, le pauvre homme, mais ne trouvait rien, en Monsieur habitué à se faire servir. Max, lui, plus jeune, plus assoupli, adapté à la vie moderne, se débrouillait mieux. Il trouva des sels, du vinaigre... il apporta des serviettes trempées dans l'eau froide.

John regardait ses beaux-parents empressés auprès de celle qu'il adorait et pour laquelle il ne pouvait rien. Il était impuissant, et cependant, il savait ce qu'il fallait faire, lui, pour la ranimer, rendre normales ses fonctions troublées par un choc nerveux grave.

— Vous devriez vous retirer, misérable ! lui lance son beau-père. Vous, la cause de tout, la cause que notre fille va mourir, peut-être.

Sans protester, John s'en va, mais il a la tête haute, et ses yeux sont plus durs que jamais.

Si Monsieur Rambaud n'avait pas été si affolé auprès de sa fille malade, il n'aurait pas manqué d'être surpris par cette allure de grand seigneur qui ne cadrait guère avec l'infâme accusation dont John était l'objet.

Seul, John, sûr de n'être ni vu ni entendu, s'effondra sur une chaise. Ce n'était pas, pourtant, la menace qui, de nouveau pesait sur sa tête qui l'anéantissait. Le bagne allait reprendre sa proie. Que lui importait ? Il n'attendait plus rien de la vie. Ses parents étaient morts. Ce pourquoi il eût désiré vivre n'existait plus. Et il en était arrivé à un tel point de découragement qu'il n'avait plus le goût de la lutte qui l'avait soutenu durant quinze années. Il n'avait plus la pensée de se venger, qui avait dirigé ses actes et ses pensées jusqu'à maintenant. Le jugement des hommes ? Peuh ! Pour ce qu'il vaut !

Mais il avait rendu malade la plus exquise des jeunes filles. Avec les plus louables intentions du monde, il l'avait plongée dans le désespoir, il avait brisé son cœur fragile, il l'avait marquée, pour jamais, du sceau de la souffrance. Cela lui était insupportable.

Car il la connaissait assez, à présent, pour être sûr qu'elle serait difficilement consolable. Elle n'était pas de celles qui prennent un mari comme un jouet, le rejettent quand elles en ont assez, puis s'accrochent d'un autre. Elle était sérieuse, élevée dans le culte du devoir et de vertu, dans le culte de la parole donnée. John était sûr que Marie-Rose ne se reprendrait pas. Elle était de celles qui n'aiment qu'une fois.

— Je suis cause de mon malheur, se répétait le pauvre John. Et pour la rendre heureuse, j'aurais donné mon sang !

Un autre sujet d'inquiétude s'empara de lui. Max le poursuivait de sa haine. Pourquoi ? Et encore l'obsédante pensée lui revint. Je l'ai vu déjà, je l'ai entendu, j'en suis sûr... et ce m'est un souvenir désagréable. Mais je ne puis rien préciser. Son visage me hante comme dans une brume, sa voix me parvient dans le lointain.

La fin de la nuit se passa en méditations.

Il procédait à sa toilette, quand un domestique vint l'avertir que Monsieur Rambaud l'attendait dans son cabinet.

Il descendit rapidement l'escalier, arriva devant la porte du cabinet de Monsieur Rambaud, entendit des voix, pensa que toute la famille était réunie là, frappa doucement et pénétra dans la pièce, sur un "Entrez", sans bienveillance.

Il salua avec cette grâce hautaine qui était la sienne, s'inclina devant sa femme, dont il baisa les doigts, en s'inquiétant de sa santé. Marie-Rose était pâle, mais calme. Ses yeux étaient gonflés de larmes, ses traits tirés. Sa mère répondit pour elle et d'un ton sec qui n'admettait pas de réplique :

— Elle va mieux, Monsieur... vous avez failli la tuer !

— Je regrette, dit John, j'attends votre verdict.

— Le voici, dit Monsieur Rambaud. Nous devrions vous livrer à la justice et vous iriez finir avec vos pareils une vie trouble. Je vous ai déjà dit que nous voulions éviter le scandale. Vous avez été, si peu soit-il, le mari de notre fille, il nous serait pénible de savoir qu'elle aurait du chagrin de vous savoir au bagne.

— Je vous remercie et je la remercie, dit John. Sa voix était sarcastique, malgré lui.

— Et vous, Max, demanda-t-il en se tournant vers le jeune homme, et vous, serez-vous content de me voir échapper au bagne ?

Max rougit, puis éclata :

— L'heure est mal choisie pour faire de l'esprit ! — Voici donc, reprit le père. Vous allez partir immédiatement pour l'Amérique, rejoindre votre mine et promettre de ne jamais remettre les pieds en France !

— Je crois que la punition est douce, dit Mme Rambaud.

— Bon, dit John. Je pars sur l'heure !

Il regarda ardemment sa femme. Assise sur un fauteuil, soutenue par sa mère, elle avait les yeux

fixes d'une personne qui comprend mal ce qui se passe autour d'elle. Sans nul doute, pensa son mari, on l'a châtournée, on lui a débité sur moi les pires vilénies, on a fini par les lui faire accepter. Ah! c'est trop bête, à la fin.

— Voulez-vous me permettre, avant de quitter pour toujours la France, de demander une dernière grâce, celle du condamné?

Un silence de mort. On entendait les respirations de ceux qui étaient réunis dans ce cabinet et qui faisaient, en ce moment, figures de juges devant un condamné hautain. Monsieur Rambaud regarda sa femme avant de répondre.

— Parlez, dit celle-ci.

— Je voudrais, dit John, avoir un entretien seul à seule avec ma femme.

Nouvelles consultations des regards, dans lesquels se lisaient des incertitudes affolées.

— Vous ne pouvez laisser seule Marose avec un assassin! dit Max.

— En effet, dit la mère, qui était sur le point de faiblir.

— Eh bien! dit le père, s'adressant à sa femme, reste, toi, avec Marose!

Il se retira, accompagné de Max.

John se planta devant sa femme. Sa voix se nuancée de douceur infinie quand il lui demanda:

— Vous avez entendu, Marie-Rose, la sentence. Je vais partir, je vais loin, très loin, et pour toujours.

— Oui, John.

— Cela vous est... égal?

— No...on... mais...

— Marose, rappelez-vous la nuit de notre mariage. Ne vous ai-je pas raconté les faits? A vous seule... voyez, la nuit dernière, devant votre père, devant Max, je les ai laissés dire, je n'ai pas remis les choses à leur place. Vous étiez trop agitée pour répéter ce que je vous ai narré. Et moi... moi, je me moque des jugements des hommes. Vous seule comprenez pour moi, Marie-Rose, et il m'est pénible de partir en sentant sur moi votre mépris, votre dégoût, votre haine, peut-être...

— Je n'ai ni mépris, ni dégoût, ni haine, John, croyez-moi.

— Votre sentiment, alors...

— Une immense pitié...

John se redressa:

— Je n'ai besoin de la pitié de personne...

— Il ne faut pas dire cela, John...

Madame Rambaud, par discrétion, se tenait dans un angle du cabinet, mais surveillait les jeunes gens du coin de l'oeil. S'il prenait fantaisie à John d'embrasser sa fille? Ah! l'horreur! elle saurait empêcher cela... Non, John se tenait à une respectueuse distance, il n'élevait pas la voix, il ne suppliait pas. Mme Rambaud en était outrée. Elle avait espéré que son gendre demanderait pardon, à genoux. Au lieu de cela, grands dieux! il était hautain comme un seigneur! Ah, le misérable!

— Je partirai, Marie-Rose... vous ne serez plus rien pour moi...

Qu'espérait-il? Un élan, un mot, un geste? Marie-Rose resta glacée.

— Adieu, alors, Marie-Rose. Mon seul tort envers vous fut de ne pas vous dire la vérité. Oui... Mais je m'étais créé une autre personnalité, je croyais que j'avais le droit d'oublier. Je me suis trompé. Pardonnez-moi cette faute, dites?

— Oui, John.

Il lui tendit sa main. Elle y déposa la sienne sans crainte. Mme Rambaud s'interposa, voulut empêcher cette rapide étreinte.

— Ne serre pas la main à ce bandit.

— Si maman, laisse-moi.

Il emprisonna sa petite main dans sa patte velue, qui, à elle seule, disait la puissance de cet homme.

— Une dernière fois, adieu, Marie-Rose.

— Adieu, John.

Il s'en alla lentement, se dirigea vers la porte. Elle se ferma sur lui. Comme à regret, il monta l'escalier conduisant à sa chambre. Là, il fit sa valise, s'habilla pour son voyage. Il partit enfin, toujours très lentement. Jusqu'à la dernière minute, il espérait que sa femme s'échapperait, viendrait lui souhaiter bon voyage, lui ferait comprendre qu'elle lui conservait un peu de sa tendresse.

Marie-Rose, comme les autres, voyait en lui un assassin.

— C'est bien, se dit John. Je reste seul... depuis quinze ans, je suis un paria... c'est bien...

CHAPITRE IX

LE VOILE SE DECHIRE

John fit rapidement ses bagages et, non moins rapidement, quitta cette maison qui avait été le berceau de ses espérances.

Il fuyait... sans regarder derrière lui.

Il hêla un taxi: "Gare du Nord!"

Dans le cahotement du train, des pensées diverses et contradictoires, l'agitaient. Il était parti de Paris, il y avait quinze ans, sous la livrée d'un forçat. En y retournant, il espérait récupérer ses droits d'homme libre. Et de nouveau, on le chassait!...

Le Havre!

Un paquebot devait prendre la mer dans la soi-

rée pour l'Amérique. John demanda un billet de passage. Mais, à la compagnie, on lui apprit que, par suite d'une avarie de machines, le paquebot devait retarder son départ.

Très las, il se chargea de sa valise, gagna un hôtel.

Après s'être restauré, reposé, incapable de demeurer en place, il sortit.

Le soir... Désœuvré, il s'attarda dans un café, près du port. Ses regards nonchalants erraient sur l'océan qu'il aperçoit, à travers les vitres embuées, l'océan tumultueux, dont les franges d'écume, arrêtées par les travaux des hommes, se brisent sans trop de colère contre les flancs des bateaux ancrés dans la rade.

John se secoue. Demain, c'est le voyage, le voyage enchanté que promettent ces beaux navires. Audessus de tout, ce qu'il prise maintenant, c'est l'oubli.

Un homme est devant lui. Il s'est approché doucement, sans que John s'en rende compte.

— Monsieur... dit-il.

John sursaute. Il considère l'inconnu. Et, tout de suite, il se dit: "C'est un policier. Max a parlé, on vient m'arrêter. Je suis comme une bête traquée!"

Mais il fixe plus attentivement celui qui l'a interpellé. Son visage ne lui est pas inconnu.

— Jean-Claude! chuchote l'homme.

Soudain, John le reconnaît:

— Paul! Paul Grivois!

— Ah, c'est bien toi... Je me disais aussi... Jean-Claude!

— Chut! fait John, mettant un doigt sur sa bouche.

— Mon pauvre vieux! dit Paul.

Les vêtements élégants de celui qu'il vient de reconnaître, ses boutons de manchettes en or, la chaîne discrète, mais belle, qui retient sa montre, arrêtent les phrases de pitié errantes sur ses lèvres.

— Sortons, fit John.

Il paie, s'engage dans la rue, en compagnie de son ami d'autrefois.

— M'expliqueras-tu demande Paul. A moi, ton vieil ami d'autrefois.

— Cher vieux... tu connais ma douloureuse histoire...

— Oh! moi, je n'y ai jamais cru, à ta culpabilité! Et si j'avais su, alors, ce que je sais maintenant...

— Que sais-tu? demanda John, les yeux brillants, le visage tout à coup illuminé.

— Ah! tiens, je crois que le sort a voulu que je te rencontre ce soir! J'avais comme un remords...

Où résidais-tu? Vingt fois, j'ai décidé d'écrire à tes parents de Soissons pour leur demander ce que tu étais devenu...

— Tu as appris que... je m'étais évadé?

— Les journaux l'ont crié sur tous les tons. Il y a eu, à ton sujet, des manchettes comme ça...

John le savait par ses parents qui lui écrivaient régulièrement. De se l'entendre dire, après si longtemps, ravive en lui de cruels souvenirs. Ah! qu'il a souffert, qu'il souffre encore!

— Et puis, continue Paul, et puis... tu sais... nous sommes pris chacun par nos affaires. Je suis marié, père de famille, des soucis, des responsabilités...

Mais toi, dis-moi... je suis avide... Tu n'as pas l'air d'un misérable... quand je t'ai vu, là, assis, je t'ai tout de suite reconnu. Je me disais: Que fait-il là? Est-il réhabilité? A-t-il enfin le droit de vivre en France? Vite, raconte-moi, en peu de mots, je meurs d'impatience.

— Non, cher... je n'ai pas le droit de fouler le sol de ma patrie. Je suis toujours un bagnard évadé, et je serais en pleine mer, retournant dans mon exil, si une avarie de machines au bateau que je devais prendre ce soir, ne m'en avait empêché...

— Bienheureuse avarie, alors. Elle me permettra peut-être... Mais où allais-tu? donne-moi des détails supplémentaires!

Rapidement, John le met au courant de ce qu'a été sa vie depuis sa condamnation. S'il raconte son mariage manqué, il tait le nom de ses beaux-parents. Une sorte de pudeur, de respect humain le lui conseille.

— Oh! cher vieux... tu ne me diras pas qu'il n'y a pas un destin qui préside à nos faits et gestes. Cette rencontre, ce soir, alors que par un froid semblable, je ne sors pas, je me calefute chez moi, près de ma femme... Je cherchais quelqu'un dans ce café, c'est sur toi que je tombe... Tu avoueras... écoute-moi, je crois que je puis t'être utile.

— Toi?

— Moi!

— Parles, tu me fais mourir!

— Ne te souviens-tu pas d'un garçon qui, lorsque nous étions étudiants, de temps en temps venait se joindre à nous... pas souvent, par exemple. Il était très riche, nous dédaignait un peu... un jeune homme grand et mince, qu'on disait être le filleul d'un bijoutier très important...

— Le filleul d'un bijoutier très important... Le cœur de John bat à grands coups.

— Je ne sais rien de précis... j'ai de forts soupçons... sur cet individu, sans certitude absolue. Il s'appelle Max Nougier.

— Max Nougier! Oh! dis vite, vite...

— Voici... Tu as toujours invoqué, comme système de défense, qu'un de nos camarades t'avait grisé, tandis que tu jouais... que tu avais, dans la bouche,

le lendemain, un goût d'amertume prononcé qui n'était pas celui du champagne.

— En effet...

— Figure-toi que ce pauvre type était dans les mains de Max Nougier. Celui-ci aimait, paraît-il, comme un insensé, une femme pas très recommandable, qui lui demandait sans arrêt de l'argent, de l'argent. Elle le menaçait, quand il ne lui en donnait pas, de le quitter pour un autre, plus fortuné que lui. Un jour, elle lui demanda instamment un manteau de fourrure de trois cents mille francs. Il ne les possédait pas, les trois cents mille francs. Elle lui fit une scène terrible. Alors, Max pensa au bijoutier Lartier. Tu comprends, il le connaissait par son parrain, bijoutier, qui était avec lui en relations d'affaires. Il savait qu'en homme follement imprudent, Lartier portait toujours sur lui des sommes importantes. Il a donc médité son coup. Tu étais un bon garçon, à cette époque, pas trop rusé, un joyeux luron facile à influencer. Pour que tu ne puisses pas le reconnaître, il a dépêché vers toi un camarade dont il fait son pantin. Joseph Coulomb était besogneux, il courait continuellement après la pièce de cent sous. Max l'a acheté pour un morceau de pain. C'est ce Joseph Coulomb qui a versé dans ta boisson une poudre endormante. On t'a fait jouer, on t'a fait perdre. Tu n'étais pas un habitué des salles de jeux, peu familiarisé avec les cartes, point fait, en un mot, pour te mesurer avec des as... Voilà!

— Comment, voilà? Continue, halète John.

Oh! avoir vécu quinze années en paria?... serait-ce possible que la vérité se fit enfin jour. Le visage de Max venait à lui, à travers la brume des années, tel qu'il était dans sa jeunesse. Il le saisissait, maintenant, à la cour d'Assises, alors qu'à côté de Joseph Coulomb, il était venu témoigner que celui-ci avait terminé sa nuit dans un cabaret de Montmartre, en sa compagnie. Comment son souvenir n'avait-il pas été plus net, ces mois derniers? C'est que, quand il était accusé, ployé en deux sur le banc d'infamie, sa figure dans ses mains, ses yeux aveuglés de larmes, il ne regardait autour de lui que par courtes échappées. Anéanti, il ne se rendait pas compte de la réalité.

— C'est simple, ensuite, mon vieux. Max a assassiné Monsieur Lartier, s'est approprié l'argent, pendant que Joseph Coulomb te reconduisait chez toi. Il a vite enfoui dans une enveloppe à l'adresse de ton créancier la somme de cent mille francs, montant de ta dette de jeu, et l'a jetée dans une boîte aux lettres. Dans la nuit, personne n'a pu l'apercevoir. Tu vois la preuve formidable qu'il fournissait contre toi.

— Comment sais-tu cela?

— Un jour, j'étais à Paris, je plaçais dans une affaire. Je suis avocat au Havre, quelquefois appelé à Paris ou en province. Donc, à Paris, j'entre, amené là par mes souvenirs de jeunesse, dans un café où nous avions coutume autrefois de nous réunir. Puis, je monte au premier, au cercle. Un bonhomme vient se placer à côté de moi. On me fait signe, aussitôt, de me méfier. Des joueurs, en face de moi, se touchent le front, en clignant de l'oeil, vers mon voisin. Cela voulait dire: "C'est un piqué". Je le fixe, et, soudain, je le reconnais: "Joseph Coulomb!" Et c'est parce qu'il m'avait aussi vaguement reconnu qu'il avait cherché mon voisinage.

— Mon vieux Joseph Coulomb! m'écriai-je.

— Ah! me dit-il, mettant sa bouche contre mon oreille, tu étais là le soir où on a saoulé Le Jonquois!

De nouveau, les joueurs portent la main à leur front. Mais moi, hein? ton nom cité dans ce cercle me fait frissonner. nous avions été toujours bons amis, Jean-Claude. Ton crime, je n'y ai jamais cru... Je fais signe à Coulomb de me suivre dans le fond de la salle, je commande deux consommations, et sans avoir l'air de rien, je fais parler mon type. En phrases cahotiques, en mots heurtés, il me raconte ce que je viens de te rapporter. Il était sous l'emprise du remords. C'était le remords qui l'avait rendu à demi-fou. J'allais sortir du cercle quand je vis entrer ce Max Nougier, que Joseph venait d'accuser. Max prit Joseph par le bras et me dit:

— N'écoutez pas ce pauvre fou! lenez — c'est sa marotte — je parie qu'il vient encore de vous dire que j'étais l'assassin du bijoutier Lartier?

— Cela même, dis-je, de plus en plus surpris.

Alors, je vis Max frémir. Il se mit à trembler de tout son corps en une seconde, il devint méconnaissable. Quel changement subit! Nougier cependant se ressaisit, rit très fort, à grand éclat!

— C'est ça, dit-il. Je ne sais pourquoi il m'a pris en grippe. Il veut à tout prix que je sois un assassin! Pauvre fou!

Je partis, impressionné. Un travail se faisait dans mon esprit. Je me proposais de revenir le lendemain, pour essayer de confesser le malheureux Joseph Coulomb. Mais le lendemain, on m'apprit que Coulomb avait été enfermé dans un asile, justement par les soins de son ami Max.

— Oh! s'écrie John, j'en suis sûr, la vérité est là. Tu ne peux pas croire comme j'en suis sûr! Doublement sûr!

— Comment?

— Je ne veux rien te celer, maintenant.

Alors, Jean-Claude, révèle le nom, la personnalité de ses beaux-parents, du filleul de Monsieur Ram-

baud... il narra les deux tentatives de meurtre que Max avait osées sur sa personne.

— Tout s'éclaircit! Au début, il a eu peur de me dénoncer! Il se demandait si je n'arrivais pas en France les mains chargées de preuves de mon innocence. Vérifications faites, j'étais, comme il y a quinze ans, un innocent accablé. Mais j'étais gêné. Il essaya de me supprimer. N'y parvenant pas, il joua le grand jeu, ma foi! cela pouvait réussir. Et cela aurait réussi, en effet, sans notre rencontre inopinée...

John passa la soirée chez son ami. Dans ce foyer chaud, son âme se dilata. La femme de Paul était charmante. Elle avait des traits fins et doux, des gestes caressants. Une grande tendresse liait les deux époux, cimentée par la présence de deux garçons qui, affectueux et gais, faisaient leur joie.

Mme Grivois prépara à l'ami de son mari une chambre confortable. Demain, ils partiraient, ils iraient à Paris.

— Vous verrez, dit cette délicate femme, vous verrez, j'ai confiance... Paul tient un "bon filon". La roue tourne, le mauvais sort se lasse...

John sourit.

— Vous voyez, s'écria triomphalement Madame Grivois. Vous avez souri! Bon augure!

Le lendemain, Jean-Claude et Paul prenaient le train de Paris.

CHAPITRE X

LE FOU

Après le départ de son mari, Marie-Rose était tombée dans un état de prostration qui effraya ses parents.

On l'aurait dit morte. On soulevait ses bras, et ils retombaient sans force le long de son corps. Ses petites mains diaphanes ne serraient plus les doigts de sa mère qui les caressaient. Ses yeux restaient obstinément clos, et quand, par hasard, elle les ouvrait, il en filtrait une lueur incertaine.

— Deviendrait-elle folle, mon enfant chérie? s'effrayaient M. et Mme Rambaud.

Folle, non, mais un trop grand ébranlement nerveux avait provoqué comme une paralysie soudaine dans tous ses membres, éteint momentanément sa pensée.

Peu à peu, sous l'action des médicaments énergiques, Marie-Rose se ranima. Avec la vie lui revint le sentiment de son malheur.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas laissé mourir? gémit-elle.

— Oh! Marose, pleura sa mère, Marose, nous qui ne vivons que pour toi!

— Je suis injuste, pardon, dit la jeune femme. Mais je souffre tant!

— Nous sommes seuls coupables, dit le père. Avant de te donner à ce Lawson, nous aurions dû prendre d'autres renseignements.

— A quoi bon récriminer? dit la mère. Ce qui est fait est fait. Il s'agit de guérir notre enfant! Quant à ce misérable...

— Ne l'accuse pas, dit Marie-Rose, je vous assure qu'il est innocent!

— Tu le défends? Après ce qu'il a fait?

— Il n'a rien fait, il n'a rien fait, se mit à crier Marie-Rose, je vous le jure, je l'affirme!

Une rosée bienfaisante arrosa ses joues pâles. Les larmes soulagent, dégonflent la poitrine. Les nerfs rétractés de la pauvre enfant se dilatèrent.

Les parents ne la contrarièrent pas, abondèrent dans son sens, ainsi que l'avait prescrit le médecin. Et selon ses indications encore, on l'envoya chez une cousine âgée et d'expérience qui possédait, dans la banlieue de Paris, une jolie villa entourée d'un jardin serein et doux.

La cousine Annie reçut Marose comme un dépôt précieux.

— Laissez-la moi, dit-elle à Mme et M. Rambaud. Je la soignerai... Son âme est plus malade que son corps. Je sais les mots qui apaisent, mon âge me les a appris.

Sa philosophie était souriante. Elle disait:

— Vois-tu, ma petite, "après la pluie, le beau temps". C'est toujours au peuple qu'il faut en revenir quand on veut voir juste. Le soleil n'est jamais plus beau que lorsque qu'il a bien plu, que le tonnerre a bien grondé. Tu connaîtras le calme après les grandes secousses. Tout a une fin, ton histoire en aura une.

— Quelle fin, ma cousine?

— Laissez... ne cherchez pas à dévoiler les secrets de la Providence. Elle a ses desseins, mais nous sommes trop petits pour les comprendre. Un jour, toutes choses nous seront dévoilées.

Au contact de cette femme de bon sens et douée de cette sereine philosophie, Marie-Rose se remettait.

— De la douceur, répétait cousine Annie, jamais on ne le dira assez, il faut de la douceur dans les rapports. Tu l'as brusqué, ton mari, peut-être, avec tes airs dignes. S'il est, comme tu le prétends, innocent du crime dont on l'accuse tu aurais dû délivrer ton âme de l'orgueil qui la blindait et l'amener à s'ouvrir devant tes parents. Ensuite, à vous tous, vous auriez pu agir...

— Mais mes parents sont furieux contre lui...

— Eh oui... ils ne voient que les apparences. De la douceur, de la douceur...

— Ah! cousine Annie, aurais-je rebuté mon mari, sans rémission? Aurais-je brisé son âme?

— Qui sait, pauvre chérie? Confie-toi à Celui qui veille sur nous du haut des cieux.

Elle tendait à Marose des tisanes à la violette:

— La violette te communiquera sa douceur.

Février était bénin. Quand il faisait assez beau, cousine Annie et Marose allaient se promener, et, parfois, s'aventuraient dans les bois alentour. Marose éprouvait du plaisir à sentir sur son visage les souffles frais qui secouaient les arbres encore dépouillés.

Tandis qu'elle marchait, sa pensée cheminait, au rythme de ses pas pressés, et toujours, elle aboutissait à cette conclusion qu'elle n'avait pas fait son devoir envers son mari. Les apparences! Les apparences! Elle n'était pas allée au fond des choses. Enfin, elle avait eu peur de faire cause commune avec son mari. Elle se défendait en se disant qu'il avait lui-même de graves torts. Il avait caché son sombre passé. Il n'avait pas eu confiance en elle, il avait eu peur de la perdre.

— Non, non, se reprénait-elle. Je n'ai pas été assez aimante. J'aurais dû...

J'aurais dû, je n'aurais pas dû... A quoi bon? John était loin d'ici, à cette heure, il y avait l'Océan entre eux. Quand se reverraient-ils? Jamais, sans doute!

A ce mot, elle se révoltait. Marose le sentait, elle aimait son mari, elle l'aimait de toute son âme vierge, faite d'un métal précieux, que les événements journaliers ne suffisaient pas à entamer, ni à façonner.

Un jour, le temps était singulièrement doux. Les deux promeneuses avaient beaucoup marché, dans les bois. Cousine Annie manifestait une certaine fatigue. Marose aussi était fatiguée, sortant de maladie, abusant de ses forces.

— Cherchons un coin abrité, pour nous asseoir une minute, dit cousine Annie. Ce temps est éreintant! Trop doux pour la saison! Cela nous amènera la pluie!

— Tenez, ici, dit Marose. Un coin au soleil, et un banc dans des lierres!

Elles s'assirent. Bientôt, la jeune femme sentit que tombait sur elle la tête de sa compagne. Cousine Annie s'assoupissait.

Marie-Rose sourit en installant sa tête fragile dans le creux de son bras.

— Chère cousine, toute tendresse... idéaliste, mais point utopique... pour atteindre à ce degré de simplicité, de philosophie, comme elle a dû souffrir...

Elle aussi, Marose, allait peut-être se laisser envahir par le calme ambiant... Ses pensées s'embaient, sa tête s'infléchissait sur sa poitrine. Ses nerfs étaient affaiblis, et, comme une enfant, elle se serait abandonnée au sommeil, si, soudain, elle n'avait été mise en alerte par un craquement de branches derrière elle.

"Un oiseau", pensa-t-elle tout d'abord.

Le craquement s'accroissant, se précisant, elle frissonna légèrement. Elle ne connaissait pas ces lieux déserts; elle ne savait pas si il y avait une maison ou une ferme proche. Elle se secoua:

— En plein jour, qu'ai-je à craindre?

Elle n'osait bouger, de crainte de réveiller la douce créature qui se reposait sur elle.

Marose se reourne. Elle étouffe aussitôt un cri d'effroi. Elle vient d'apercevoir un homme, de taille élevée, à la tête hirsute, aux traits convulsés. Il disparaît un instant, et le voilà, sans que la jeune femme sache comment, devant elle, grimaçant, exécutant des gestes fous.

— Monsieur, commence Marie-Rose, sérieusement effrayée, Monsieur, laissez-moi!

Cousine Annie soupire, ouvre les yeux. Les vieillards s'endorment vite, se réveillent vite aussi. D'un coup d'oeil, elle voit la scène, sa cousinette effrayée devant un homme de bien mauvaise mine. Marie-Rose, brandissant son ombrelle devant l'homme, criait:

— Partez, partez!

— De la douceur, ma fille, dit cousine Annie, de la douceur. Ce pauvre homme est un malade, ne le vois-tu pas?

Elle se lève péniblement, tend sa main à l'homme.

— Mon ami, dit-elle, que faites-vous ici?

L'homme devant les deux femmes faisait mille gestes qui prouvaient sa démence. Ses yeux s'écaraient, sa bouche s'ouvrait grande pour se refermer ensuite hermétiquement, à ce point qu'il en avait ses lèvres.

"Un fou échappé de quelque asile", fut la première pensée de cousine Annie.

Mais elle savait aussi que, selon le dicton populaire, il vaut mieux "tendre un morceau de pain à un chien enragé que de fuir devant lui". Elle mit son bras devant Marie-Rose horrifiée et l'incita au silence.

— Parlez-moi, dit-elle ensuite à l'homme avec bonté. Voyons, répète-t-elle, que faites-vous ici?

Le visage de l'homme s'adoucit. Entendant cette voix caressante qui lui demandait "ce qu'il faisait, ici" il se rasséréna, et se mettant à rire à gorge déployée, autant il avait paru tourmenté tout à l'heure, autant, il sembla soudain heureux.

— Je leur ai joué une bonne farce, dit-il.

— A qui, une farce?

— A des gens qui prétendent que je suis fou!

"C'est bien ça, pensa cousine Annie. Un échappé d'un asile..."

Elle se souvint que, dans ces parages, il y avait un établissement pour nerveux, neurasthéniques. Cet homme devait être soigné là.

— Venez avec nous, dit-elle.

N'étant tout de même pas rassurée, ne voulant rien en laisser paraître, surtout à cause de Marie-Rose si sensible, son dessein était d'arriver aux abords de l'asile dont elle connaissait l'emplacement et là, d'appeler à l'aide.

Mais le fou s'assit aux pieds des deux femmes et continua à rire.

— Je suis bien ici, "ils" ne me reprendront pas!

La cousine Annie lui inspirant confiance, à cause de sa grande douceur, il enfouit son visage dans sa robe noire.

Marie-Rose eut un geste pour le chasser.

— Laissez... Laissez... Cet homme a eu une mère, et sans doute, autrefois, quand il souffrait, enfouissait-il sa tête ainsi dans sa jupe.

— Eh bien, dit-elle, abondant dans son sens, vous avez raison, nous vous protégerons contre eux!

— Ah! vous voyez que vous êtes une bonne dame! s'écria le fou. Ils sont méchants.

— Que vous ont-ils fait?

— Oh! ils sont revenus de l'enfer, ils sont morts! voici de très longues années et ils ont ressuscité, exprès pour me faire du mal!

Marie-Rose tremblait de tous ses membres.

— Je ne suis pas fou, vous savez, dit le pauvre homme, non, mais ils disent que je suis fou. Moi, je les ai bien reconnus!

Cousine Annie que la peur gagnait, malgré sa feinte tranquillité, se levait et tout doucement incitait le fou à la suivre. Quitter cette solitude était son plus cher désir.

L'homme posa sa lourde main sur son épaule et l'obligea à se rasseoir.

— Ils sont revenus de l'au-delà, reprit-il, le front bas et tétu. Pour ma damnation éternelle!

Il se mit à faire un geste qui déroula cousine Annie. Il se servait de son pouce comme d'une bouteille avec laquelle il versait sans fin un invisible breuvage.

— Verse, verse toujours murmurait-il entre ses dents.

— Vous verser quoi? demanda la vieille dame.

— Du champagne, parbleu, c'est amusant!

— Si vous veniez avec moi, proposa Cousine Annie, je vous donnerais du bon champagne à boire.

Mais l'homme devint noir de colère.

— Je m'en garderais bien! Le champagne, surtout avec la poudre blanche, ça fait dormir!

"Comment partir de là?" pensait cousine Annie.

Aux mots de champagne et de poudre blanche, Marose avait dressé l'oreille. Elle se dépouilla de sa frayeur et s'obligea à sourire pour demander à son tour:

— Une poudre qui a un goût amer, n'est-ce pas?

— Oui, dit le fou, le visage illuminé. Ah! vous connaissez le mort, vous!

— Que signifie? demanda cousine Annie à son tour.

La jeune Marie-Rose, tout à l'heure terrifiée, se rapprochait du bonhomme, passait son bras autour de son cou et lui glissait tout bas:

— Quand l'homme dort, on en fait ce qu'on veut, n'est-ce pas?

— C'est cela, cria l'homme illuminé.

— Que dis-tu, ma chérie? Cet homme est malade, fou...

— On devient fou pour bien des raisons. J'ai idée que celui-là a trémpé dans un crime et que c'est cela qui a fait chavirer sa raison.

— C'est possible, mais...

Le fou continuait de mimer celui qui sert à boire.

— Je ne suis pas fou... mais ils m'ont enfermé pour que je me taise.

Une lueur d'intelligence passa dans ses yeux. Marie-Rose retenait son souffle. Elle allait apprendre quelque chose. Elle le sentait, elle en était sûre, quelque chose de sensationnel, qui allait révolutionner sa vie.

— Un innocent a payé, n'est-ce pas?

Le fou regarda ardemment son interlocutrice.

— Ah! hurla-t-il, vous me croyez, vous!

Maintenant, il n'avait pas l'air d'un fou. En vérité, un rayon clair zébrait momentanément ce cerveau noyé de ténèbres.

— L'innocent est mort et ressuscité, hurla-t-il de plus belle, il est revenu, je vous le dis, pour me couper la tête.

Il porta la main à son cou. Marose se voila les yeux. L'homme reprit:

— Il me tient comme ça!

Il sauta sur la jeune femme épouvantée et serra dans ses deux grandes mains son cou délicat. Elle ferma les yeux, croyant arrivée sa dernière heure.

Cousine Annie cria à s'égosiller:

— Au secours!

Au même instant, Marose sentit que l'étreinte se desserrait. Elle perçut des voix, des appels, des pié-

tinements. Puis, elle tomba dans les bras de la vieille dame épouvantée.

Marose ouvrit les yeux. Là, devant elle, ne rêvait-elle point? Son mari, John! Lui, plus droit que jamais, les traits creusés, mais énergiques, les yeux durs et fixes.

— Tenez bien Coulomb, dit-il, mais surtout, ne relâchez pas celui-ci!

Celui-ci? Mais... c'était son frère Max? Et son mari s'adressait non aux infirmiers qui maîtrisaient le fou, mais à un Monsieur distingué, dont les fortes mains pesaient de tout leur poids sur les épaules du jeune homme.

— Que... qui... quoi... bégayait Marie-Rose.

— Pas grand-chose, dit, flegmatique, John Law-son, si ce n'est que nous venons d'arrêter le véritable assassin de Roger Lartier.

Un éclat de rire lui parvint, qui déchira ses oreilles:

— Pas encore, mon beau seigneur, s'écriait Max. Qui accordera créance aux paroles d'un fou?

CHAPITRE XI

MANSUETUDE DE JOHN

John et Paul, dès le lendemain de leur rencontre au Havre, s'étaient rendus à Paris. Sans s'y attarder, ils étaient allés à Pantin, avaient repéré la maison de santé du Docteur Pons, puis, résolument, un jour, ils avaient demandé à voir Joseph Coulomb.

Mais, au parloir, où les malades sont autorisés à recevoir les visites de leurs parents ou amis, comment obtenir des précisions?

Joseph Coulomb, devant plusieurs personnes, se sentait traqué, surveillé. Un grain de bon sens surnageant dans son déséquilibre, il se croyait persécuté pour une faute lointaine que, fatalement, il devait expier un jour, seule chose qui restât à peu près nette dans son cerveau.

D'autre part, si John devait apprendre quelque fait susceptible de prouver la faute de Max Nougier, ce ne pourrait être qu'après plusieurs interrogatoires. Or, des allées et venues fréquentes à l'asile ne seraient-elles pas de nature à éveiller l'attention?

Comment faire?

Paul sut, au moyen de quelques gratifications aux infirmiers, obtenir que Joseph Coulomb pût aller dans le jardin, où le docteur ne laissait se promener que des nerveux, des neurasthéniques peu dangereux.

— Pourvu que vous veilliez bien sur lui, que vous ne le laissiez pas échapper!

— Entendu, dit Paul.

Paul et Jean-Claude le "cuisinaient". Ils récoltaient des paroles sans suite, au milieu desquelles les mots de "champagne", de "verre", de "poudre blanche", revenaient comme des leit-motiv.

Plusieurs fois, on souffla dans son oreille le nom de Max. Le fou comprenait. En entendant ce nom, il se serrait la gorge, comme s'il voulait s'étouffer.

— Mort! disait-il.

— Qui, mort? Max Nougier, ou Roger Lartier?

— Lartier!

Joseph Coulomb se roulait à terre, comme en proie au delirium tremens.

— Nous n'en tirerons rien de précis, gémissait John. Qui, en effet, prêterait attention aux propos d'un maboule? Et cependant, il détient la vérité!

— Sans aucun doute! dit Paul. Avant qu'il ne soit dans cet irrémédiable état, j'ai recueilli ses confidences. Plus je vais, plus je me persuade qu'il a dit vrai!

Mais les jours passaient sans apporter un élément nouveau.

C'est alors que les deux amis eurent recours à un détective privé.

Ce détective apprit, tout d'abord, que c'était Max Nougier qui payait l'internement de Joseph Coulomb. Pour lui, ce fut une illumination. S'il payait l'internement d'une personne qui ne tenait pas à lui par des liens de chair, c'était qu'il y avait un intérêt puissant. Sinon, pourquoi n'aurait-il pas laissé intervenir les parents du malheureux? Ceux-ci n'étaient pas très fortunés. Ils auraient confié à un asile, sinon gratuit, du moins peu cher, et non pas à la clinique du Docteur Pons, qui ne recevait chez lui que des gens huppés. Sa sollicitude à l'égard de Coulomb vendait Max Nougier.

Le détective approcha ce dernier, se fit passer auprès de lui pour un médecin aliéniste, intéressé par un cas particulier sur lequel Monsieur Nougier pourrait peut-être lui fournir certains renseignements. Ce "cas", Joseph Coulomb, il avait eu l'occasion de le soigner, après des crises graves que provoquaient la visite de deux Messieurs. Quand ces Messieurs étaient partis, Joseph se roulait à terre en écumant, et prononçait chaque fois le nom de Max Nougier, auquel il associait des divagations sur du champagne et une poudre endormante. Que savait donc Monsieur Nougier sur ce Joseph Coulomb? Ce serait intéressant...

Le détective se disait:

"S'il prend la balle au bond, s'il accourt à l'asile, il se livre lui-même. S'il se moque des propos d'un

fou, si sa conscience est tranquille, il ne se précipitera pas pour imposer silence au malheureux!"

Mais, tandis qu'il parlait, le détective voyait changer le visage de son interlocuteur. Nougier manifestait une agitation fébrile, demandait un portrait détaillé des deux hommes qui visitaient le malade.

— J'irai demain, décida-t-il.

Le lendemain... Le détective et Max Nougier sont cachés dans un massif de fusains, suivant le conseil du premier.

— De cet observatoire, a-t-il dit, vous pourrez voir sans être vu!

En effet, au bout d'un instant, Max voit s'avancer, dans l'allée, Jean-Claude et Paul Grivois, encadrant Joseph Coulomb et le tenant chacun par un bras.

Max prête l'oreille. Mais des mots isolés et sans grand sens viennent seuls vers lui. Soudain, le groupe s'arrête. Le fou se détache des bras qui le retiennent, se plante devant Jean-Claude, se met à crier:

— Toi, Le Jonquois! tu n'es donc pas mort? Oh! ne me fais pas de mal...

— Tu me reconnais? suffoque Jean-Claude.

Il se penche vers lui, enfonce son regard bleu, dur, coupant, dans le sien. Le malheureux étouffe. Il porte ses mains à sa poitrine, écarte son gilet, puis sa chemise, découvre sa peau velue et palpitante.

— De l'air, de l'air!

— Parleras-tu? dit Jean-Claude, en le secouant.

— Han! han! gémit l'autre, à bout de souffle.

Un rayon de vérité va-t-il enfin éclairer cette intelligence obscurcie?

Max Nougier n'y tient plus. Il surgit du massif de fusains, et, en deux enjambées, arrive sur le fou. Il met la main devant sa bouche:

— Tais-toi, Le Jonquois est mort!

— Assassin! crie Jean-Claude, tu viens de te dénoncer!

— A moi! hurle Max.

C'est à ce moment que, profitant du désordre causé par la colère des deux hommes, le fou s'était enfui.

C'avait été une fuite éperdue des infirmiers, de John, de Paul lancés à sa poursuite. Et c'étaient les cris de cousine Annie qui avaient dirigé leurs pas. Mais le détective qui serrait de près Max Nougier, l'avait empêché de s'enfuir à son tour.

Le soir, dans le cabinet de Monsieur Rambaud...

Car, au grand étonnement du détective, John n'avait pas voulu faire arrêter, tout de suite, le coupable. Il tenait à l'avoir là, sous son emprise, là, dans le cabinet de son beau-père, au même endroit où, le mois précédent, il avait été si humilié par son arrogant accusateur.

Satisfaction d'amour-propre, coquetterie ultime... Le tenir à sa merci, là, devant sa femme, sa Marose, pour laquelle il faisait toujours figure d'assassin.

Au tribunal familial s'étaient joints, cette fois, cousine Annie et Paul Grivois.

Max ne se défendait plus. Ce n'était plus qu'une misérable loque.

— C'est cette femme qui m'a perdu. Il lui fallait toujours de l'argent. Un jour, elle me harcela. Elle voulait, à tout prix, un manteau de chinchilla.

— Pourquoi avoir jeté votre dévolu sur Jean-Claude?

— On le disait un provincial mal dégrossi, pas malin. Il ne connaissait pas le maniement des cartes. Il ne se rendrait pas compte du danger qu'il y a à jouer sur parole. J'ai eu l'idée de l'amener à contracter une dette de jeu, spéculant sur son ignorance. Vous savez comment j'ai réussi...

— Pas mal inventé, ironisa Paul. Alors, sans avoir une seconde de remords à la pensée que vous envoyiez un innocent à l'échafaud, ou au bagne, que vous alliez plonger une honnête famille dans le désespoir, froidement, vous avez agi... pour contenter vos instincts vils.

— Oui, récita Max, comme un automate, oui, j'ai attendu Lartier à la sortie d'un bal chez les Xavier. Je le savais porteur d'une grosse somme, je savais qu'il aimait à se rendre à pied chez lui, au mépris de tout danger. C'était miracle qu'il ne lui soit rien arrivé, déjà. Comme il était proche de sa maison, j'ai sauté sur lui, par derrière, je l'ai étranglé... Je me suis emparé de son portefeuille, et du sac de perles. A l'endroit convenu par nous, j'ai rencontré Coulomb. Il m'a dit: "Le Jonquois est chez lui, ivre-mort. Il a perdu cent mille francs." Voilà...

— Misérable! gronda Jean-Claude entre ses dents. Max tremblait de tous ses membres.

— Coulomb a eu ce que vous n'avez pas: une conscience, dit Paul.

— L'animal, dit Max, d'une voix rauque. Il est cause de tout! Pas plus de cœur qu'une femelle! Sans lui... Mais, dès le lendemain du crime, il s'est mis à tenir des propos insensés. J'avais toutes les peines du monde à lui clore le bec. Je lui proposais de l'argent, il n'en voulait pas! Il n'était fou qu'à moitié, capable de continuer ses études, et, de temps en temps, entrant dans des crises terribles.

— Le remords...

— Jusqu'au jour où, enfin, il a été fou à lier. J'ai respiré. On n'écoutait plus ce qu'il disait, naturelle-

ment. Il était orphelin, élevé par des parents éloignés, que ses crises de folie ennuyaient. Ils furent heureux de s'en débarrasser, d'autant plus que, prétextant mon amitié solide, je leur offris de payer son internement dans un établissement privé. Je pensais ainsi qu'il me serait possible de le surveiller...

— Vous pensez vraiment à tout, dit Jean-Claude. Mais voyez, toujours par quelque endroit... vous auriez dû agir seul... Vous, au moins, vous avez la tête solide. Vous ne vous seriez pas trahi...

Marie-Rose était navrée.

Enfoncée dans son fauteuil, elle considérait surtout son père, que la douleur courbait en deux. Mais il y avait loin de son chagrin actuel à celui qu'elle ressentait en une nuit semblable à celle-ci, alors que son mari était en cause. Son Jean-Claude, son John! Innocent! Ah! Un immense bonheur descendait en elle!

Oh! elle n'avait jamais douté de lui! Mais, de posséder une assurance, à cette heure, lui causait une joie trépidante. Elle aurait voulu se jeter au cou de celui qu'elle aimait et lui crier sa merveilleuse foi.

Elle refoula ses désirs. Trop de témoins étaient présents. Et puis, devant son père accablé, une telle manifestation n'aurait pas été de mise.

Penché vers Max, John le foudroyait de ses yeux acérés, extraordinairement luisants.

Max se jeta à ses pieds, en suppliant:

— Pitié pour moi!

Un éclat de rire strident fut la réponse de John.

— Que j'aie pitié de vous? Avez-vous eu pitié de moi, vous, de Lartier, que vous avez lâchement assassiné? Votre crime est de ceux qu'on nomme crapuleux, vous avez tué pour de l'argent. Votre compte est bon, camarade!

— Pitié! Pitié! clamait sans cesse le jeune homme.

Marie-Rose le méprisa. Lâche, par surcroît!

— Non, je n'aurai pas pitié de vous, mon cher!

— Qu'allez-vous faire? demanda Max, affolé.

— Eh bien! mais vous livrez à la justice.

— Vous ne ferez pas ça, à cause de... lui, fit Max, en montrant son parrain affalé.

— Vous n'avez pas eu cette pitié quand il s'est agi de mon père, à moi. Oubliez-vous qu'il est mort de chagrin, ma mère aussi? S'ils vivaient maintenant, ils seraient les premiers, malgré leur bonté, à réclamer justice.

Monsieur Rambaud sanglotait.

Mais, voyant le geste de John qui allait s'emparer de l'appareil téléphonique, il l'arrêta:

— Mon cher John... cette fois, je vous dis: Ayez pitié de moi! Ce n'est pas pour Max que je vous implore, c'est pour moi.

Lui aussi allait se mettre à genoux. John l'en empêcha d'un geste plein de hauteur.

— Je vous en prie, dit-il.

— Voulez-vous m'écouter? dit Monsieur Rambaud. Je crois que vous vous montreriez vraiment grand, en agissant comme je vais vous le suggérer: Laissez partir Max... Il s'en irait au Canada...

— Qui m'assurerait qu'il y resterait?

Cousine Annie intervint de sa voix aérienne:

— Attendons tous à demain. La nuit descendra sur nous tous, avec sa douceur...

— Vous parlez d'or, cousine, dit Monsieur Rambaud. Voulez-vous, John?

Celui-ci acquiesça d'un signe de tête.

Mais Paul n'était pas content.

— C'est trop demander à un homme, s'écria-t-il, les yeux étincelants. Quant à moi, je ne vais pas me coucher sur ces fluctuations!

Il prit Max par le bras et sans plus de façon l'obligea à s'asseoir à la table de Monsieur Rambaud, puis, tirant du sous-main une feuille de papier à lettres, il invita le malheureux qui grelottait, à écrire sous sa dictée ses aveux complets.

Paul relut le papier à haute voix.

— Il n'y manque rien, je crois? Signe, mon vieux, dit-il en mettant un index impératif au bas de ce document.

Max signa ainsi que les autres témoins.

Paul Grivois mit le précieux papier dans son portefeuille.

— Je le garde, Jean-Claude. Je serai, de toutes façons, ton avocat. J'ai donc besoin de ce témoignage. Maintenant, tu peux aller te reposer, tu en as grand besoin.

— Ne voulez-vous pas rester ici, John? demanda sa belle-mère. Vous avez votre chambre.

Marie-Rose haletait. Qu'allait-il répondre? Qu'il était froid! Gourmé comme un véritable Américain. Elle hasarda, d'une voix lointaine:

— Oui, John, restez!

— Merci, dit-il, très distant. Je vous reverrai demain!

— Et gardez bien ce scélérat, dit Paul.

Max était anéanti sur un divan.

— Chevalier de la triste figure, dit Paul. Pas très courageux!

Il passa son bras sous celui de John.

Ils sortirent.

CHAPITRE XII LE MARCHÉ

John et Paul passèrent le reste de leur nuit debout, dans leur chambre d'hôtel, trop irrités pour se coucher, commentant les événements de cette journée, décidés pour celui qui, dans son pays, se cachait sous un nom d'emprunt.

Ils grillaient cigarettes sur cigarettes, tournaient dans leur chambre comme des fauves.

— Que décides-tu? demandait Paul. Vas-tu laisser en liberté cette fripouille?

— Certes non, dit John. Pour la société, d'ailleurs, il mérite d'être puni. Je crois que ce serait un acte de faiblesse de ma part. Je plains beaucoup Monsieur Rambaud, mais...

— Je suis entièrement de ton avis, Jean-Claude. Le jour les trouva devisant sur le même sujet.

Ils sonnèrent pour demander au valet de chambre de leur apporter leur déjeuner.

— Un café-crème et des croissants... rien de tel pour nous remettre.

— Nous en avons besoin.

Ils étaient tous les deux pâles et crispés.

Le valet de chambre, en recevant leurs ordres, leur dit:

— Il y a en bas, dans le salon d'attente, une jeune femme qui désire parler à Monsieur Lawson.

— Une jeune femme?

— Elle est là depuis une demi-heure. Elle insiste...

— Son nom?

— Elle n'a pas voulu me le donner. Elle dit que cela n'est pas nécessaire. Monsieur veut-il la recevoir?

— Faites-la monter. Je verrai bien...

— Méfie-toi, vieux, dit affectueusement Paul. Tiens, je reste avec toi et, le cas échéant...

Le valet de chambre s'effaçait devant une dame élégante. Et c'était Marie-Rose.

— Vous!

— Mais oui, moi!

Paul alors se retira. De Marie-Rose, son ami n'avait rien à craindre.

John lui offrit un fauteuil.

— Comment se fait-il?

— Je dois vous paraître bien... osée... John...

— Mais, Marie-Rose, n'êtes-vous pas ma femme, aux yeux de la loi, tout au moins... et aux yeux du monde? Rien d'extraordinaire...

Il avait une voix sans timbre, une voix officielle. Marie-Rose en fut toute saisie.

— Vous ne m'encouragez guère, continua-t-elle. Ce que je viens faire est si...

— Remettez-vous, vous n'êtes pas chez un ennemi.

— Merci.

— On vous envoie?

Il y avait dans ce "on" tant d'amertume que la jeune femme en ressentit une peine infinie. Elle leva vers son mari des yeux pleins de larmes:

— Personne ne m'envoie, John. Moi seule...

— Expliquez-vous alors...

— C'est à cause de... Max...

Des larmes embuèrent les yeux de la jeune femme. John lui était, à présent étranger. Comment le fléchirait-elle?

— Je suis venue... bégaya-t-elle, oui, je suis venue... J'ai vu mon père accablé... J'ai pensé à mon enfance, à ma première jeunesse en compagnie de ce garçon qui fut mon camarade de jeux, oui, croyez-moi, John, ces souvenirs sont puissants...

— Et mes quinze années d'exil, vous les comptez pour rien?

— Loin de moi cette pensée, mais je vous sais grand, John, capable de pardon, où d'autres ne sont que vindicatifs...

Au grand étonnement de Marose, son mari demeura impassible. Sa voix était singulièrement mordante quand il répondit:

— Je crois que vous me proposez un marché?

Elle se leva vivement, comme mue par un ressort.

— Un marché? Quel marché?

— Oui, sans doute. Donnant, donnant... J'accorde la grâce de ce misérable et vous me donnez votre amour, en échange.

— Vous vous méprenez, John, oui, singulièrement.

— Je ne le pense pas, dit-il.

Il était railleur, ses yeux bleus plus durs que jamais.

Résolue à aller jusqu'au bout, surmontant sa fierté, Marie-Rose ne consentait pas à se tenir pour battue.

— John, pardonnez-moi si je ne vous ai pas montré assez de confiance et d'affection, quand j'ai su... le... chose... Il est évident que vous espériez de moi un élan, celui de ma tendresse vers vous, et c'aurait été là, la preuve indéfectible de mon amour. Mais, je vous le répète et ne cesserai de vous le répéter encore et toujours, si je sentais que vous étiez innocent, incapable de cet abominable crime, toutefois, comprenez-moi, il y avait quelque chose entre nous... ces papiers, ces maudits papiers révélateurs, cette photographie qui vous montrait au public comme un assassin, cette condamnation infamante, le baigne... Oh! rendez-vous compte que si je ne suis qu'une petite fille très gâtée... Peut-être si j'avais été une femme avec un peu d'expérience,

j'aurais compris, tout de suite, que si je doutais de vous, je vous perdrais... J'aurais mieux appris à lire dans les âmes des hommes... dans la vôtre qui était devant moi, ouverte comme un livre... fautive, oui, mais non sans excuse. Ne voulez-vous pas me comprendre, John?

Elle se mit tout près de lui et quoique John fit tout ce qu'il put pour l'en détacher, elle parvint à enlacer son cou de ses bras, à poser ses lèvres sur ses cheveux.

— Croyez-moi, je vous aime, John. Oubliez tout, je me fais forte de vous redonner tout le bonheur auquel vous avez droit... Nous serons heureux, John, nous retournerons au Jas, nous recommencerons une lune de miel que rien ne viendra interrompre... Qu'importe le passé, voici l'avenir, plein de promesses...

John se sentait fléchir. Cette femme adorée était contre sa poitrine. Ce beau fruit était à la portée de sa main. Il n'avait qu'à le cueillir...

Hélas! Marie-Rose eut la mauvaise inspiration de mêler à sa prière le nom de Max et d'ajouter:

— Pensez que notre bonheur ne serait pas complet si vous saviez que, par votre faute, un homme souffre dans un cachot!

D'un geste large et vigoureux John rejeta loin sa petite épouse:

— Le marché, dit-il, toujours le marché... Je croyais que je pouvais être aimé pour moi-même. Je vois qu'il n'en est rien! Je le regrette, pour moi, du moins! Une illusion de plus qui s'en va, avec tant d'autres! C'est égal, en fait de désillusions, j'en aurai eu plus que mon compte!

Une tristesse immense l'inondait. Marie-Rose lut sur son visage les marques de sa nouvelle souffrance. Elle en fut poignardée, à son tour.

— Oh! s'exclama-t-elle, oh! John, je me suis mal fait comprendre. Je vous suis tout amour, et vous me croyez au contraire intéressée, n'offrant ma tendresse qu'en échange d'une grâce. Est-ce possible? Vous me méconnaissiez...

— Dieu a mis cet... homme sur mon chemin. Personnellement, je ne veux pas le châtier. Je veux seulement qu'il subisse ce que j'ai subi, moi, durant quinze années. Il en a peur, du châtement, le gredin. Il voulait me supprimer, supprimer ce malchanceux qu'il avait choisi comme victime et qui cependant avait su s'évader, revenir en France, et se tenir devant lui, fantôme du passé, accusateur de tous les jours... moi, ressuscité, moi, son crime vivant! Ah! me supprimer... c'était son plus cher rêve...

— Je crois que nous n'avons plus rien à nous dire, John, dit faiblement Marie-Rose.

Son mari avait mille fois raison. Elle était à bout d'arguments. Elle sentait qu'il serait cruel à elle d'insister.

— Je le crois, Marie-Rose, dit John.

— Ainsi, tout est fini entre nous?

John baissa la tête. Il répéta:

— Je le crois aussi!

— Adieu, John!

— Adieu, Marie-Rose!

Elle lui tendit sa main. Il posa ses lèvres sur ses ongles fuselés, vernis de rose, qui ressemblaient à de transparents coquillages nacrés.

— Dieu vous bénisse, John!

— Merci, Marie-Rose.

Sur le seuil de la chambre, elle hésitait encore. Elle hasarda:

— Je ne dois rien espérer?

Il fit non de la tête.

— Pour nous deux?

— Je vais m'occuper de faire casser notre mariage. Le prétexte est valable. Mariés... rien que sur registres.

Elle partit, sans ajouter un mot, cassée en deux, comme une vieille.

— Je n'ai pas été assez douce, sans doute, se dit-elle, se souvenant de la recommandation de cousine Annie. De la douceur, de la douceur... Je n'ai rien obtenu, ni son amour, ni la grâce de Max! Pauvre Marose! Pauvre papa! Pauvre maman!

John est affalé sur son lit. Il pleure à gros sanglots, comme un enfant. Il murmure des paroles insensées. Dans cet état le trouve son ami Paul.

— Cher, qu'as-tu? Tu devrais être joyeux? Ta femme est revenue, ton innocence éclate!

— Ah! cher Paul, je ne suis qu'un imbécile! J'ai brisé mon amour!

CHAPITRE XIII

LES SAINTES-MARIES

Marie-Rose est au "Jas". Elle est bien malheureuse.

Le bonheur est venu chez moi, ne cesse-t-elle de répéter, et, sotté que je suis! je l'ai laissé s'échapper! Comme un oiseau sauvage, il a eu peur de mes mains point assez caressantes.

Dès le lendemain de sa visite qui avait eu si peu de succès, auprès de son mari, elle avait reçu de lui ce mot correct:

"Ma chère amie,

"Soyez contente, je cède à votre désir, ainsi qu'à celui de vos parents. Je pars. Il ne sera pas dit qu'après avoir troublé votre jeunesse, je consentirai à

semer le désespoir dans votre famille. La brousse m'attend, ma seconde patrie. Mon ami, l'avocat Paul Grivois, se chargera de faire triompher la justice et de réhabiliter mon nom. Auparavant, Max aura fui. Il aura mis l'Océan entre vous et lui. Ainsi lui sera épargné le châtement suprême. Adieu, Marie-Rose. Je vous aurais voulu heureuse. Le destin ne l'a pas permis. Mais vous êtes si jeune! Il vous sera facile d'oublier cet... épisode tourmenté de votre prime jeunesse. Je vais m'occuper, dès maintenant, de faire casser notre mariage. Je vous souhaite du bonheur, pour l'avenir.

"Croyez-moi toujours votre bien dévoué... qui signe aujourd'hui de son vrai nom, il en a bien le droit, "Jean-Claude Le Jonquois."

Oh! le désespoir de la jeune femme en lisant cette lettre! Elle n'aurait pas cru qu'il fût possible de supporter tant de douleur sans mourir. Immédiatement, elle avait désiré quitter ce Paris, ce cercle mondain qui lui faisait horreur, ne voyant, dans son chagrin qu'un seul refuge possible, sa maison sur le Rhône, le "Jas!"

Et là, au "Jas", elle continue de pleurer, de gémir, de prononcer sans arrêt, des Pourquoi? pleins de découragement et de regret.

Ses parents sont désolés. En vain sa maman s'ingénie-t-elle à la distraire, en vain son papa lui a-t-il offert une automobile toute blanche, douce à conduire comme une brebis... un joli canot automobile pour aller sur le Rhône en excursion... en vain des robes et des colifichets arrivent-ils de Paris... en vain des invités gais et boute-en-train franchissent-ils le seuil de la charmante demeure. Marose ne veut pas sourire, Marie-Rose ne veut pas accueillir l'oubli, encore moins penser à des recommencements possibles.

Cela ne manque pas d'inquiéter les bons parents Rambaud. Leur fille menace de s'enliser dans un chagrin dévastateur, désagréateur de toute énergie. Ils savent bien où mène un tel état d'esprit. A la folie, pas moins, en tout cas, à une neurasthénie inguérissable, qui transforme un être gracieux et sensible en une loque misérable.

— Il ne faut pas cela, pleure le père.

— Il ne le faut pas, répète la mère en écho.

Que faire?

Un seul remède: Que John revienne parmi eux. Mais ce remède, comment l'obtenir? John est irrémédiablement blessé.

Monsieur et Madame Rambaud sont torturés de chagrin.

...Les mois passent sans aucun changement.

Avril amène ses roses et ses lilas dans la jolie maison sur le Rhône. De longues glycines parfumées pendent en grappes mauves et violettes sous la tonnelle.

C'est alors qu'une nouvelle étonnante leur parvint. Monsieur Paul Grivois la leur annonçait en ces termes:

"Cher Monsieur et Madame,

"C'est à moi qu'échoit le triste et douloureux devoir de vous apprendre que votre filleul Max a payé sa dette à la société. Le sort, quelquefois, se charge de punir ceux qui veulent se dérober aux lois humaines... Ne cherchons pas à pénétrer les secrets de ceux qui ne sont plus.

"Voici comment la chose est advenue.

"Max était, comme vous le lui aviez ordonné, au Canada, plus précisément dans l'Ontario, travaillant dans une grande ferme. Ainsi en aviez-vous décidé, obligeant l'élégant Max à oeuvrer de ses mains.

"Comme les bûcherons, il abattait des arbres, aidait à les lier, à en former des radeaux que l'on jetait dans le fleuve Saint-Laurent, au gré du courant. Vous savez qu'un seul homme, armé d'une longue barre, monte sur ces radeaux pour les diriger. Manoeuvre difficile à cause des rapides.

"Un jour, Max demanda à diriger un radeau. En vain tenta-t-on de l'en dissuader. Il n'avait pas l'habitude, il manquait d'entraînement. Il ne voulait rien entendre. Et ce qui devait arriver arriva. Au premier rapide, il fut précipité dans les eaux. De la rive, on l'aperçut. Comment lui porter secours? Impossible, en cet endroit. Ce ne fut que cinq jours après que le flot déposa sur le rivage le cadavre de Max.

"Il faut voir, dans cet... accident, le doigt de Dieu.

"On trouva dans la chambre de Max une longue enveloppe portant en suscriptions A Me Paul Grivois, avocat au Havre."

"On me l'a envoyée avec une lettre me narrant ce que je viens de vous rapporter. J'ai ouvert la longue enveloppe: elle contenait des papiers intimes et une autre petite enveloppe, avec ces mots: "Ceci est ma confession."

"Je ne l'ai pas ouverte. Il me semble que cela ne m'appartient pas. C'est pour vous seul, Monsieur Rambaud. Max n'a pas osé, je crois, vous la faire adresser directement. La voici donc, avec les papiers intimes de votre filleul, son portefeuille, sa montre et d'autres menus objets que l'on m'a fait parvenir. Pardonnez à Max... je crois que c'est déjà fait. Il nous reste à prier Dieu pour lui. Nous le pouvons, nous le devons.

"Je vais, pour ma part, mettre tout en oeuvre pour que le nom de Jean-Claude Le Jonquois soit dépouillé de la gangue qui le flétrit. Cela me sera

d'autant plus facile maintenant que j'ai les mains déliées. De par la mort de Max, l'action de la justice s'éteint. Et c'est, comme il l'a désiré, la tête haute, que votre gendre pourra désormais se promener en France.

"Je souhaite pour Madame votre fille un prompt rétablissement, que le bonheur viendra bientôt rendre plus complet encore. Présentez-lui mes respects. Veuillez me croire votre tout dévoué,

"Paul Grivois."

Les Rambaud sanglotèrent à cette lecture. Ils avaient aimé Max comme un fils. Pourtant doit-on dire qu'ils éprouvèrent comme un soulagement? Oui, tout était pour le mieux ainsi. Les choses vieilles s'effaçaient, les nouvelles les remplaçaient. Ce cauchemar affreux dans lequel ils vivaient allait donc prendre fin. John reviendrait, leur fille serait heureuse. Et de voir ce jeune ménage uni, de voir, sans doute, autour d'eux, fleurir des têtes blondes et brunes atténueraient leur deuil, cicatriserait leur plaie.

Marie-Rose sentit son cœur renaître à l'espoir. Si son mari revenait? Maître Grivois devait lui avoir annoncé la nouvelle de la mort de Max. Rien ne le retenait plus en Amérique.

Lui écrirait-elle? Elle hésitait. Il s'était montré si froid à leur dernière entrevue! Mais aussi, il l'avait mal comprise. Il parlait d'un marché. Son amour, en échange de la liberté de Max. Oh! John, comment as-tu pu croire...

Chaque matin, elle guettait le facteur. Il ne lui apportait rien. Alors, elle ordonna le silence à tous ses scrupules, à son restant d'orgueil, et se mit à écrire une lettre de quatre pages bien tassées, assurant son mari de son profond amour, le suppliant de revenir. Elle l'expédia à la lointaine adresse et attendit.

Puis les jours ne passant pas assez vite à son gré, ne mesurant pas la distance qui les séparait, impatiente, elle se rendit à Avignon et envoya un télégramme-express au Vénézuéla.

"Reviens, nous t'aimons. — Marose".

Aucune réponse...

Alors l'animation qui l'avait soutenue pendant quelques jours tomba. La tristesse revint s'installer en maîtresse dans son cœur.

Un matin, Marose s'en alla rêver au bord de sa fontaine. Le Jas, toujours frais et chantant, sur lequel les années passaient sans amener chez lui aucune transformation, sans ternir son eau, passant sur les fleurettes fraîches qui croissaient sur ses bords reçut ses confidences douloureuses.

"Cher Jas, toi qui passes pour prédire certains événements néfastes ou glorieux, dis, est-ce seulement une légende? Ne me révéleras-tu rien à moi, qui t'aime, te chéris comme une personne, moi qui venais, quand j'étais petite, te raconter mes petits soucis, mes petites contrariétés... Maintenant, je suis grande et malheureuse. Avertis-moi, dis-moi ce que je dois faire... Ne le veux-tu pas?"

Elle se penche, regarde attentivement l'eau limpide et tourbillonnante. Soudain, ses yeux s'écrouillent, et s'empressent d'effroi. Elle a vu, clairement — hallucination, rêve éveillé? — un grand bateau avec ses mâts, ses cheminées, et qui sombrait, s'enfonçait sous les eaux... Le temps d'un éclair... Marie-Rose se frotte les yeux, se penche encore, regarde... Rien, l'eau est limpide et sereine.

— Je n'ai pourtant pas rêvé, se dit la jeune femme. C'est bien un grand bateau que j'ai vu et qui sombrait. Que signifie? Ah! j'y suis! s'écrie-t-elle en se frappant le front; j'y suis... C'est John qui s'est embarqué et dont le bateau a sombré! C'est pour cela qu'il n'écrit pas, qu'il ne me répond pas!

Elle court comme une folle, traverse le jardin, entre dans la maison, va trouver sa mère, dans le studio.

— Maman, maman, je l'ai vu! Il se noie!

— Chérie, dit Mme Rambaud, effrayée.

Elle sonne, appelle son mari. Ils ont peur, tous les deux, devant l'exaltation de leur enfant, que la folie qu'ils craignaient ne se soit abattue sur son esprit chagrin. Ils ne réussissent pas à la calmer. Et ils sont bien obligés d'écouter jusqu'au bout l'histoire effrayante que Marose leur raconte. Ils concluent que son cerveau surexcité par les événements de ces derniers temps a créé des images, a inventé des cauchemars affreux.

— Tiens, dit M. Rambaud, c'est aujourd'hui le 24 mai! C'est la fête des Sainte-Maries! C'est ta fête aussi, Sainte-Marie! Suis-je niais de n'y avoir pas songé plus tôt! Allons aux Saintes! Vite, il est encore de bonne heure! Nous pourrions assister à l'ouverture des chasses et voir porter sur la mer Sainte Sarah! Vite, maman, vite Marose! préparons-nous!

Le temps de faire mon plein d'essence...

Mme Rambaud regarde Marie-Rose. Elle s'attend à s'entendre dire "Non!" A son grand étonnement, Marie-Rose acquiesce.

— C'est cela, aux Saintes!

Ils partent, tous les trois, sur l'auto rapide de M. Rambaud. M. Rambaud est un conducteur émérite qui ne craint pas la vitesse et qui manoeuvre avec assurance. Aussi les voilà bientôt sur la route de la Crau, qui contraste si franchement avec les plaines fertiles de la Provence avignonnaise.

Tout le monde s'empile dans la toute petite égli-

se romane, très vieille, pour assister aux offices. Les boumians sont au premier rang. Aujourd'hui, c'est leur journée. Ils sont rois! Qu'on ne l'oublie pas!

Et Marie-Rose force les rangs, parvient à descendre à la chapelle souterraine où se loge Sainte Sarah, une poupée de bois revêtue d'oripeaux. La toucher porte bonheur, assure-t-on. Elle caresse sa figure, ses vêtements, ses pauvres dentelles.

— Sainte-Sarah, ramène-moi John!

Un boumian à côté d'elle la bouscule:

— Sarah n'est pas pour vous, belle demoiselle! il faut la laisser aux miséreux!

— Les Saintes sont à tout le monde, dit Marie-Rose doucement.

On apporte à Sarah des enfants malades pour qu'elle les guérisse. Marose est émue jusqu'aux larmes. Son chagrin lui semble petit, en comparaison de ceux-là.

Elle remonte dans l'église, prête à écouter l'office.

Mais elle ne peut détacher ses regards de la barque grossièrement sculptée des trois Saintes. Souvent, elle l'a vue, cette barque. Enfant, que de fois son grand-père Martial la lui a montrée! Jamais elle ne lui a paru aussi émouvante, en sa naïveté, sa simplicité, son dessin primitif. O barque miraculeuse que l'aquilon poussa, s'engouffrant dans la voile tendu de Marie-Solomé... "Saintes-Maries, rendez-moi John!"

Gai déjeuner sur le sable, ensuite Les Rambaud avaient emporté un déjeuner froid, comme la plupart des touristes; d'ailleurs, cette fête étant celle de la bohème.

Les Rambaud ont-ils dépouillé toute tristesse? Ils causent avec insouciance, semble-t-il.

Un soleil de plomb tombe sur les têtes. On se serait cru en juillet ou en août. Les vêtements des boumians flambent dans la clarté aveuglante.

— Il fait beau, le monde est beau, dit Marose.

M. et Mme Rambaud sourient. Leur fille s'apaise... Les Sainte-Maries agissent... Ah! si elles consentaient ce miracle: Ramener John, guérir leur enfant!

Dans l'après-midi, ils assistent à la descente des chasses.

Devant la porte de l'église, des gardiens à cheval attendent Sainte Sarah.

Elle apparaît enfin, portée par des boumians. C'est leur patronne. A eux seuls revient l'honneur de la porter!

Les gardians, sur leur jolis petits chevaux camarguais lui font une escorte d'honneur. La troupe des "caraques" les suivent en chantant, en criant, sans ordre, exultants de joie.

Ils sont sur le bord de la mer. Une nacelle est prête.

On y juche Sainte Sarah. Puis le prêtre bénit la mer, devant elle, et la prie d'être favorable aux passagers.

Et on chante, on crie! C'est la fête de la joie et du soleil!

Inlassable, Marie-Rose s'approche de Sainte Sarah. Elle est si près qu'elle touche le surplus du prêtre tout à ses côtés. Et elle continue sa monotone prière:

— Sainte Sarah, rendez-moi mon John.

Comme pour les boumians, sa foi est devenue naïve et primitive.

Et les revoilà chez eux, dans la ravissante maison sur le Rhône.

— Tu es plus rose, ma chérie, dit Mme Rambaud, tu vois, une journée de grand air t'a fait du bien. Si tu nous écoutais, si tu consentais à sortir ainsi, chaque jour...

Marie-Rose embrasse sa maman. Pour elle, elle voudrait se bien porter, être heureuse. Son excellente mère, son bon père! Mais ils ne peuvent plus rien pour leur enfant à présent.

— Chère petite maman, soupire-t-elle, dis, tu le crois, qu'il reviendra, mon John?

— Je l'espère, chérie, murmure Mme Rambaud.

CHAPITRE XIV

L'EFFRAYANTE NOUVELLE

Dès son réveil, le lendemain, M. Rambaud fut averti, par un télégramme urgent qu'il devait se rendre à Paris pour terminer une affaire épineuse.

Depuis plusieurs mois et pour rester auprès de sa fille dont la santé lui causait tant d'inquiétude, il avait négligé ses importantes entreprises, laissant la direction de sa maison à son fondé de pouvoirs en qui il avait toute confiance. Cependant, aujourd'hui, celui-ci se déclarait impuissant.

— Tu peux partir sans crainte, papa, dit Marie-Rose à son père. Maman t'accompagnera aussi. Je me sens très bien, ce matin.

En effet, aux Sainte-Maries, elle avait puisé une force nouvelle. Il lui semblait impossible que les trois Marie, si pitoyables et qui avaient été miraculeusement bonnes pour Mireille, sa sœur provençale, son égale dans le malheur, fussent sourdes à sa prière.

"Et même si je dois, comme Mireille, mourir sans revoir celui que j'aime, elles me conduiront tout droit au ciel, sans souffrance, au contraire, dans un triomphant halo de lumière!"

Elle était si affaiblie par la tristesse de ces derniers temps qu'elle en arrivait à se laisser bercer par des pensées romanesques, à considérer des fictions comme des réalités. Toutefois, elle conservait assez de bon sens pour ne pas traduire ses rêveries à ses parents.

— Tu crois que je peux te laisser quelques jours, ma chérie? demanda Mme Rambaud.

— Mais certainement, maman!

— Tu es gentille de me donner ta maman, ma petite Marose, dit le père. Elle m'est toujours nécessaire quand j'ai un cap difficile à franchir. Vraiment, tu n'as pas besoin d'elle?

— Je t'assure, papa...

— Bon! d'ailleurs, nous reviendrons dès que cela nous sera possible. Et nous te laissons Rosalie qui veillera sur toi, comme nous-mêmes...

Ils partirent par la route, sur leur puissante Buick, conduite cette fois par leur chauffeur parisien, pour que toute liberté d'esprit fût laissée à M. Rambaud.

Marose est donc seule dans sa maison sur le Rhône, avec Rosalie comme gardienne fidèle. Cette dernière ne la quitte pas. Jamais l'expression: "la suivre comme son ombre" ne fût plus juste.

Mais le soir de ce même jour, Marose s'aperçoit que le valet de chambre appelle discrètement Rosalie. Par la porte entrouverte, elle voit trembler un journal. Le valet de chambre, Roland, étant allé à Avignon dans l'après-midi, chargé de différentes courses par ses patrons, a acheté un journal du soir, alerté par un titre.

"Un yacht appartenant à un riche Américain qui faisait une croisière en compagnie de plusieurs amis, dont le richissime lord Lawson, le possesseur de fabuleuses mines d'or, a sombré au large des côtes de Naples."

— Mon Dieu! s'écrie Rosalie, tandis que Roland lui lit les détails de ce drame de la mer. Mon Dieu! que va devenir notre demoiselle!

Roland lui met la main sur sa bouche et l'entraîne dans la cuisine.

Mais Marie-Rose a entendu. Comme une folle, elle court dans la cuisine, arrache le journal des mains de sa fidèle Rosalie. Elle lit les détails... la mer a rendu plusieurs cadavres... le propriétaire du yacht n'a pas été retrouvé... passagers rescapés soignés à l'hôpital...

Marie-Rose, les yeux aveuglés de larmes, poursuit avidement, en poussant, de temps en temps, de petits cris inarticulés. Le nom de John! le nom de John! Le journal ne le cite pas. Il n'est pas parmi les noyés. Il n'est pas parmi les blessés...

"Ce n'est pas possible voyons... Les Saintes ne m'ont pas menti. Si je dois mourir, que ce soit dans l'extase du bonheur, avec l'assurance de revoir John, de mourir près de lui..."

Elle divague, se laisse tomber dans les bras de Rosalie, qui s'affole, tandis que Roland s'affaire dans la cuisine, pour y chercher du vinaigre, de l'eau froide...

— Té, tiens-la, dans tes bras, je vais chercher ce qu'il faut! Vais, les hommes, vous n'êtes capables de rien...

Elle apporte un coussin, des couvertures, étend sa chérie dessus, soulève sa tête sur le traversin, tout en bougeonnant et en rabrouant ce pauvre Roland qui n'en peut mais.

— Si on télégraphiait à Monsieur? propose le valet de chambre. Il nous donnerait une idée...

— Vous! c'est ça, télégraphions... approuve Rosalie.

Marie-Rose se soulève sur la couverture:

— Non, dit-elle faiblement, non... papa a des soucis de toutes sortes, de grosses responsabilités... il ne faut pas le troubler actuellement... maman non plus.

— Alors? demande Rosalie, perplexe.

Soudain, Marie-Rose se lève, comme mue par un ressort. Avant que Rosalie, stupéfaite, ait pu lui demander ce qui lui arrivait, elle s'écrie:

— J'y vais!

— Qué, qué... fait Rosalie, vous allez où?

— A Naples, parole.

Rosalie et Roland lèvent les bras au ciel.

— Vous n'y pensez pas, ma demoiselle! aller à Naples! Il faut le dire à votre papa, à votre maman, leur demander leur autorisation. Ils viendront avec vous... seule, non, voyons...

— Ma bonne Rosalie, mon bon Roland, je sais ce que je fais. Je suis mariée et majeure! Je suis libre de mes actes. D'autant plus que mes actes, en l'occurrence, ne sont pas répréhensibles. Je m'en vais retrouver mon mari, malade, peut-être blessé à mort... et si je ne dois retrouver que son... cadavre...

Marie-Rose a un instant de dépression. Elle retombe sur sa chaise et, la tête dans ses bras repliés, recommence à sangloter.

Dernière faiblesse! Elle se reprend. Non, elle ne veut pas croire à tant de malheur, non, c'est impossible.

— Vite, dit-elle, Rosalie, prépare-moi ma valise, peu de choses, les plus nécessaires.

— Qué, pas possible! je ne permettrai pas cela! malade comme vous êtes?

— Je ne suis pas malade, Rosalie, tu ne m'empêcheras pas de faire ce que je veux!

— Vous passerez au travers de mon corps, s'écrie Rosalie, dramatique.

Marie-Rose éclate de rire.

— Eh! Rosalie, tu as manqué ta vocation, tu aurais dû faire du théâtre!

— Bé, dit Roland, on peut tout arranger. Tu vois bien que notre demoiselle est décidée à partir. Vaut mieux ne pas la contrarier, mais partons tous les deux avec elle. Comme ça, Monsieur et Madame ne seront pas en souci, s'ils savent que leur fille a quitté le Jas... elle sera sous bonne escorte.

Ils sont bientôt équipés. Roland se met au volant. Il ne conduisait habituellement qu'une vieille Citroën pour aller à Avignon, effectuer les commissions de ses patrons. Mais, cette fois, il s'installe devant le volant de la jolie Voisin de sa jeune patronne.

Marseille... Il faut attendre un bateau en partance. Jamais Marie-Rose n'a autant désiré la folle richesse. Attendre, toujours attendre! Peut-être John se meurt, tout seul, sur un lit d'hôpital...

La nuit, le départ enfin! Oh! que la mer est belle. Sans le souci qui dévore la pauvre enfant, elle aurait joui intensément de la paix profonde que l'on ressent en pleine mer.

Le jour pointe quand le bateau arrive à Naples. Une fine poudre d'or pleut sur Capri l'enchanteresse.

Dans le port, quand elle débarque, avec les autres passagers, elle est arrêtée par une foule criarde et brailarde. On ne parle que de ce naufrage du yacht "Remembrance", on épèle des noms...

Marose se mêle à un groupe où il lui semble que l'on baragouine un peu de français.

— John Lawson? Lord Lawson?

— Ah! oui, le riche Américain? On ne sait pas... Peut-être avec les rescapés, à l'hôpital?

— Courons-y, dit la jeune femme à ses compagnons.

A l'hôpital, quand ils y entrent, Marose doit se soumettre à la terrible épreuve de contempler un à un les cadavres que la mer a rejetés. On découvre devant elle chaque visage. Elle met sa main devant ses yeux, en frissonnant, puis peu à peu écarte ses doigts, regarde entre ses cils mouillés les traits tuméfiés de celui ou celle qu'on lui montre. Chaque fois, mais avec un soupir de soulagement, elle secoue négativement la tête.

Au tour des blessés, maintenant! C'est moins dur, moins pénible de passer devant les lits. Aucun ne contient le malade qu'elle cherche.

Marie-Rose sort de l'hôpital, découragée. Elle n'a plus aucune force pour continuer sa route. John n'est point parmi les morts, point parmi les blessés, c'est donc qu'il est encore dans le cercueil liquide, gardé jalousement par lui...

"Oh! John, sans m'avoir pardonné..."

Elle monte dans un taxi qui la reconduit à l'hôtel. Elle n'a pas de larmes.

C'est là qu'elle apprend, quelques instants plus tard, qu'un Monsieur était soigné dans une villa, sur le bord de la mer. Il n'était pas mort...

Une Napolitaine, entourée de lazzarone, d'autres commères, alléchées par une dramatique histoire, s'était rendue au Palace pour donner ce renseignement à la jolie dame française qui avait l'air si triste.

— Quelle villa, son nom?

— Villa Giacomini!

— J'y cours!

Le taxi la conduisit à la villa Giacomini.

CHAPITRE XV

"JE VIENS..."

Sur la côte, une villa toute blanche, ombragée de palmiers, enfouie dans les fleurs, les géraniums, les roses de toutes couleurs. Des cactus, des plantes grasses sur les pelouses... Que ce jardin est long à traverser!

Enfin, voici les terrasses de la villa, d'où s'élancent de hauts palmiers, bordés de plantes grimpanes.

Un domestique vient à l'appel de la sonnette.

— Le signor Giacomini demande la jeune femme.

— Si, fait le domestique.

Il fait entrer la visiteuse dans une longue galerie, où, sur une table est posé un carnet à souches, avec un encrier et son porte-plume.

Marie-Rose comprend que le domestique lui demande d'inscrire sur le carnet l'objet de sa visite. Sans trembler, elle écrit:

— Voir le rescapé du yacht "Remembrance".

Et cela ne tarde pas. Bientôt, une jeune femme accourt dans la galerie. Bonheur! elle s'exprime en français.

— Madame, dit-elle, tout émue, êtes-vous une parente d'un de ceux qui étaient sur le yacht "Remembrance"?

— Je suis la femme de lord Lawson, dit Marie-Rose, la voix crevée de sanglots. On m'a indiqué votre adresse, on m'a dit que chez vous on soignait un rescapé...

— En effet... mais est-ce bien lord Lawson? Nous l'avons recueilli sans connaissance, blessé à la tête.

— Est-il mort? demande, angoissée, Marie-Rose. Oh! ne me leurrez pas!

Elle éclate en sanglots.

Madame Giacomini la rassure.

— Il vit, je vous l'assure. Mais, est-ce lord Lawson? Cela je ne puis vous le dire! Il n'avait plus aucun vêtement sur lui quand nous l'avons recueilli...

— Si vous voulez, Madame, propose Marie-Rose, je vais vous suivre dans sa chambre. Je regarderai, sans entrer tout à fait, vers son lit. Si c'est lui, je le reconnaitrai tout de suite!

Les deux femmes montent un large escalier de marbre, tout verdi de longues plantes, traversent une galerie peuplée de statues blanches. Mme Giacomini s'arrête devant une porte ouvragée de sculptures.

Aucun bruit n'est perceptible. La signora soulève de lourdes tentures.

— Regardez, dit-elle, dans un souffle.

La jeune femme s'approche sur la pointe des pieds. L'oreiller blanc l'attire. Elle ne voit pas le flot de cheveux noirs de son mari, mais une boucle blanche, comme la taie de dentelles. Mon Dieu! est-ce là John?

Elle est maintenant devant le lit. Elle ne sait plus si elle est vivante, si c'est bien elle qui respire. Il lui semble que son corps s'est vidé de sa substance. Déjà, ce matin, elle a ainsi examiné des malades dans des lits blancs... des morts aussi, pliés dans des suaires... Mais son émotion, quoique forte, n'a pas atteint en intensité, celle qui l'étreint là, devant ce lit, dans cette maison inconnue.

La voilà au chevet du rescapé. Les bandes antiseptiques entourent toute la tête du malade. Le visage est tourné contre le mur. Marie-Rose se soulève sur la pointe des pieds. Un nez sort des linges un long nez pincé. Une bouche se dessine... Marose se penche, considère les yeux clos, les longues paupières aux cils bruns. Elle a un cri terrible:

— John!

Et lui, à l'ouïe de cette voix, frémit soudain. Ses paupières se soulèvent, ses clairs yeux bleus apparaissent, sa bouche au pur dessin s'entrouvre:

— Marose!

L'infirmière veut tirer la jeune femme par la manche, lui recommander de se taire... Mais la signora Giacomini l'entraîne:

— Nous n'avons rien à faire ici, signora!

Marie-Rose est effondrée sur le lit de son mari et pleure toutes ses larmes. Une longue main brune caresse sa chevelure blonde.

— Ma Rose, tu es venue... tu es venue, c'est toi! Ma Rose de Mai!

L'effort est trop grand pour le malade, qui revient de si loin. Sa voix faiblit, sa femme a peur, soudain. Elle se calme, met sa main sur le front douloureux.

— Ne parles plus, endors-toi. Je suis là, près de toi, nous ne nous quitterons plus...

Un sourire d'extase illumine les traits de John.

— La rafale est passée, murmure-t-il, à grand-peine.

Quelques jours après, quand il fut assez bien pour se tenir assis sur son lit et soutenir une conversation, il raconta à sa femme sa lamentable odyssée.

— Quand j'ai quitté Paris, j'étais désespéré. J'avais donc tout perdu, je ne croyais plus au bonheur possible. Je ne pouvais même pas penser à revenir en France, à y porter haut la tête, sans, du même coup, affliger ton père. Tu m'avais demandé un sacrifice impossible, auquel j'avais cependant souscrit. Oui, Marie-Rose... et j'avais été vexé de ce que j'appellais ton marchandage. Excuse-moi, dit-il, en mettant sa main sur sa bouche, comme elle faisait mine de protester... si, ton marchandage... tu vois, j'ai bien fait de ne pas te céder alors, puisque je viens de recevoir de toi une si magnifique preuve d'amour. Tu es venue vers moi! Je reprends: je n'avais de goût à rien, les affaires ne me plaisaient plus... Je pris le bateau au Havre comme un automate. Et puis, arrivé à New-York, je déambulai par les rues, sans but, absolument abêti. C'est alors que dans Broadway, je rencontrai un ami à moi, un Américain avec lequel j'étais en relations d'affaires.

— Aoh! me dit-il, vô êtes triste?

Je répondis affirmativement, tout en taisant la cause de mes chagrins intimes.

— Aoh! yès, je suis aussi triste. Je vais en croisière pour plusieurs mois avec des amis. Volez-vô venir avec moà?

J'acquiesçai. C'était une aubaine, en somme.

Et depuis, je suis sur l'eau, de pays en pays et d'escalade en escalade... A chacune d'elles, nous laissons des passagers et nous prenons d'autres. Mon ami n'était jamais las... ou plutôt, si, il était très las... Il était à la recherche de ce quelque chose d'imprévisible qu'on appelle le bonheur, mais qui n'est pas à la portée de tout le monde. La fortune ne suffit pas à le donner. Pauvre ami Smithson! Il est mort, avec son joli yacht "Remembrance"! A-t-il enfin trouvé le repos, à défaut de bonheur? Moi, je viens de le trouver, mais à quel prix, seigneur!

— Cela était sans doute nécessaire, dit Marose, il ne faut pas récriminer.

— Nécessaire, oui, pour que je comprenne mieux le prix de ce qui m'était donné!

Il soupira, puis continua:

— Or, nous allions sur Naples. La mer était ma-

gnifique, d'azur et d'or. Soudain, une certaine agitation se manifesta à bord. Les officiers vinrent dire à Mr Smithson que le feu s'était déclaré dans les cales du navire et que, depuis plus d'une demi-heure, les hommes faisaient de vains efforts pour enrayer le sinistre.

Mon Dieu! Et les côtes du golfe se dessinaient dans le lointain!

— Si nous pouvions arriver à Naples, s'écria Mr Smithson.

Il donna des ordres, s'affaira.

Mais on entendait crépiter les flancs du navire. Bientôt, tout le monde sut. On s'affola. Le "Remembrance" craquelait. On cria: "Les chaloupes à la mer!"

Les femmes, les jeunes filles! Mr Smithson et moi nous sauvâmes le plus de passagers possible. Le feu se propageait rapidement. On en voyait des gerbes qui sortaient de toutes parts. La fumée nous ennuageait. Et puis, ce fut l'eau qui, entrant par les brèches, faisait un bruit sourd de cataracte. Hélas! nous vîmes des hommes, des jeunes gens qui se débattaient dans l'eau... nous vîmes des femmes qui, prises de peur, au lieu de sauter dans l'embarcation, sous elles, tombèrent dans la mer, qui les engloutit. Oh! c'est terrible! quelle vision de cauchemar! Pourrai-je jamais l'oublier?

Marose appuya sa joue fraîche contre celle de son mari.

— Ne plus jamais voir ça, Marose, ne plus jamais voir ça... Notre tour vint, à Smithson et à moi. Comme tout le monde était embarqué, ou... hélas! noyé, qu'il ne restait plus personne sur le yacht en flammes, nous nous décidâmes à sauter dans la dernière chaloupe qui contenait encore deux places. Trop tard! Dans un remous formidable, le yacht coula, nous entraînant dans la mer. La chaloupe salvatrice avait aussi été entraînée dans le tourbillon... Pourtant, sans que je me rende compte comment, ma tête émergea de l'eau... Les côtes étaient devant moi... Pourrai-je les atteindre? Comment l'instinct de conservation fut-il assez puissant en moi, en moi qui avait tant souffert, pour me donner la force nécessaire aux mouvements de brasse? Ce sont des choses bien mystérieuses...

Un silence douloureux. Marose le respecta. John reprit:

— Je nageais, je sentais que je m'épuisais, je nageais toujours. Combien de temps? Combien d'heures? Le sais-je? quand... mon pied toucha terre. Chance, des rochers! J'étais sauvé! Que se passait-il! Etais-je faible, trop faible, trop épuisé pour éviter une roche pointue? Il paraît qu'on m'a trouvé sur la plage, la tête ensanglantée, entièrement déshabillé par les eaux. Marose, la mort n'a pas voulu de moi...

— Cher John...

— Non, Jean-Claude...

— Jean-Claude...

Elle se délecta à prononcer ce nom français.

— Jean-Claude, maintenant il te sera facile de reprendre ce "Jean-Claude"... puisque Max est mort!

— Max est mort?

— C'est vrai, tu ne sais pas...

Elle raconta à son mari les événements de ces derniers temps.

— Oh! fit Jean-Claude, le doigt de Dieu!

— Tout se paie en ce monde, va, crois-le, Jean-Claude! C'est doux de t'appeler ainsi, Jean-Claude, Jean-Claude...

— Nous allons être heureux, est-ce possible?

— Oui, c'est possible! Te souviens-tu de ce que disait ma vieille cousine Annie? Il faut de la douceur, beaucoup de douceur! Nous nous sommes heurtés. Toi, — et je te comprends — aigri par la malchance, altier, tu n'as pas admis que je ne puisse pas tomber dans tes bras, d'avance vaincue par ton beau regard bleu... Moi, enfant gâtée, à qui nul ne résistait, je n'ai pas été assez douce pour croire en toi et m'abandonner à ta tendresse... Mais le Jas m'a appris, à moi, la première, que tu courais un danger et c'est la preuve la plus certaine de mon amour...

— Le Jas? demanda Jean-Claude étonné.

Marose sourit, puis lui rapporta la vision du fond de l'eau.

— Oui, chérie, cela s'explique par la télépathie... C'est très possible que, pensant très fortement à moi, ta pensée ait rejoint la mienne en cette minute tragique où, croyant sonnée ma dernière heure, je t'envoyais mon dernier baiser...

— Tout est possible, Jean-Claude... Nous ne pouvons rien nier de ce qui nous semble être un miracle. Ce qui est sûr, c'est que, pour que de pareilles choses se produisent, il faut un grand amour.

— Oui, Marose...

— Notre amour est passé par la flamme, il est trempé, comme l'acier. Je suis ta femme, ta chérie...

— Ma Rose de Mai...

FIN

SUGGESTION

Madame (ou mademoiselle ou monsieur),

A cette époque, au cours des douze prochains mois, un exemplaire de la "Revue Moderne" vous renouvellera les souhaits de M. qui vous présente, avec celui-ci, ses meilleurs vœux pour la nouvelle année.

Bonne et heureuse année!

LA REVUE MODERNE

Il y a tant et tant de cadeaux à faire à l'occasion de Noël ou du Jour de l'An! On se trouve souvent embarrassé. Que donner encore à celui-ci et à celle-là? C'est tout simple:

UN ABONNEMENT A LA REVUE MODERNE

LA REVUE MODERNE publie tous les mois

- Un roman complet,
- Quatre ou cinq nouvelles,
- Plusieurs articles d'écrivains connus,
- Une chronique de Louis Francoeur,
- Une chronique du sport par Roland Beaudry,
- Une leçon de culture physique de Jacques Langevin,
- Des articles consacrés au cinéma et à la radio,
- Plusieurs pages féminines sur la mode, la cuisine, l'entretien ménager, les soins de beauté, la coiffure, le tricot, etc.,
- Un problème de mots croisés,
- Et, à partir de décembre, une page pour les enfants.
- On remarque particulièrement, la mise en page toujours renouvelée, les dessins originaux et les nombreuses reproductions de photographies de la REVUE MODERNE, le magazine des foyers canadiens-français.

Donner un abonnement à la REVUE MODERNE, c'est s'assurer que ses souhaits seront renouvelés douze fois et feront durer le plaisir que vous voulez faire pendant toute une année.

Pour vous faciliter la tâche de choisir les cadeaux, nous vous offrons:

- 1) Un tarif d'abonnement extraordinaire;
- 2) L'envoi d'une carte de bons souhaits à chacune des personnes auxquelles vous aurez décidé de donner un abonnement.

ABONNEMENT — Tarif extraordinaire

Un abonnement	\$1.00
Trois abonnements	2.50
Quatre abonnements	3.25
Cinq abonnements et plus	0.75 chacun

CARTE DE SOUHAITS

Aussitôt que nous recevrons un mandat et le coupon portant les noms et les adresses des nouveaux abonnés, nous ferons parvenir à ces derniers une carte de bons souhaits comme celle dont vous voyez une reproduction en tête de cette page.

De cette manière, votre cadeau parviendra aux destinataires sans que vous soyez contraint d'assumer les frais et les soucis de la livraison.

Tout ce que vous avez à faire pour cela, c'est de remplir un des coupons (ou les deux), en nous indiquant clairement les noms et les adresses. Joignez au coupon un mandat au montant qui correspond au nombre des abonnements. Rien que cela. Pas d'autres démarches. Et vos amis seront heureux.

N. B. — Si nous avons déjà un de ces noms sur nos listes, l'abonnement du destinataire sera prolongé d'un an.

COUPON D'ABONNEMENTS ETRENNES 3 ABONNEMENTS POUR \$2.50

Veuillez trouver ci-inclus la somme de \$2.50 pour trois abonnements étreannes à la REVUE MODERNE, aux noms suivants:

NOM	_____
ADRESSE	_____
NOM	_____
ADRESSE	_____
NOM	_____
ADRESSE	_____
ENVOI DE (votre nom) _____	

COUPON D'ABONNEMENTS ETRENNES 4 ABONNEMENTS POUR \$3.25 5 ABONNEMENTS ET PLUS : .75 CHACUN

LA REVUE MODERNE — 320 EST, RUE NOTRE-DAME — MONTREAL

NOM	_____
ADRESSE	_____
NOM	_____
ADRESSE	_____
NOM	_____
ADRESSE	_____
NOM	_____
ADRESSE	_____
ENVOI DE (votre nom) _____	

Faire tout chèque et mandat payable au pair à la REVUE MODERNE, Limitée, 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Délicieuses BONNES POUR LA SANTÉ!



On vous offre les MEILLEURES POMMES DU MONDE

CES magnifiques pommes, la crème de notre récolte, étaient par les années passées, expédiées outre-mer, où elles faisaient les délices des gourmets. Cette année, à cause de la guerre, elles seront vendues au pays.

Vous ne pourrez pas ne pas les remarquer la prochaine fois que vous irez chez votre marchand de fruits ou chez votre épicier. Vous les verrez, ces beaux fruits mûrs, appétissants au possible, et vous serez tenté d'en prendre un et de mordre dedans à belles dents. Outre que ces pommes sont infiniment délicieuses, elles sont très bonnes pour la santé. Vous trouverez toutes les variétés de pommes: pour manger entre les repas ou aux repas; pour manger en salade et en dessert; pour faire cuire, pour faire des confitures, des bonbons, des gelées, des conserves.

Etant donné les exigences de la classification, on ne trouve dans les magasins que des pommes de qualité tout à fait supérieure. Achetez des pommes MAINTENANT pour vous-même et pour vos amis.

Service des marchés

MINISTÈRE FÉDÉRAL DE L'AGRICULTURE, OTTAWA

Honorable James G. Gardiner, ministre.

Goûtez au
JUS DE POMMES

...savourer
rafraîchir



CONSOMMEZ
PLUS DE
POMMES
ET AIDEZ
VOTRE
PAYS

PRÉCISEZ LA CATÉGORIE ET ACHETEZ AVEC CONFIANCE